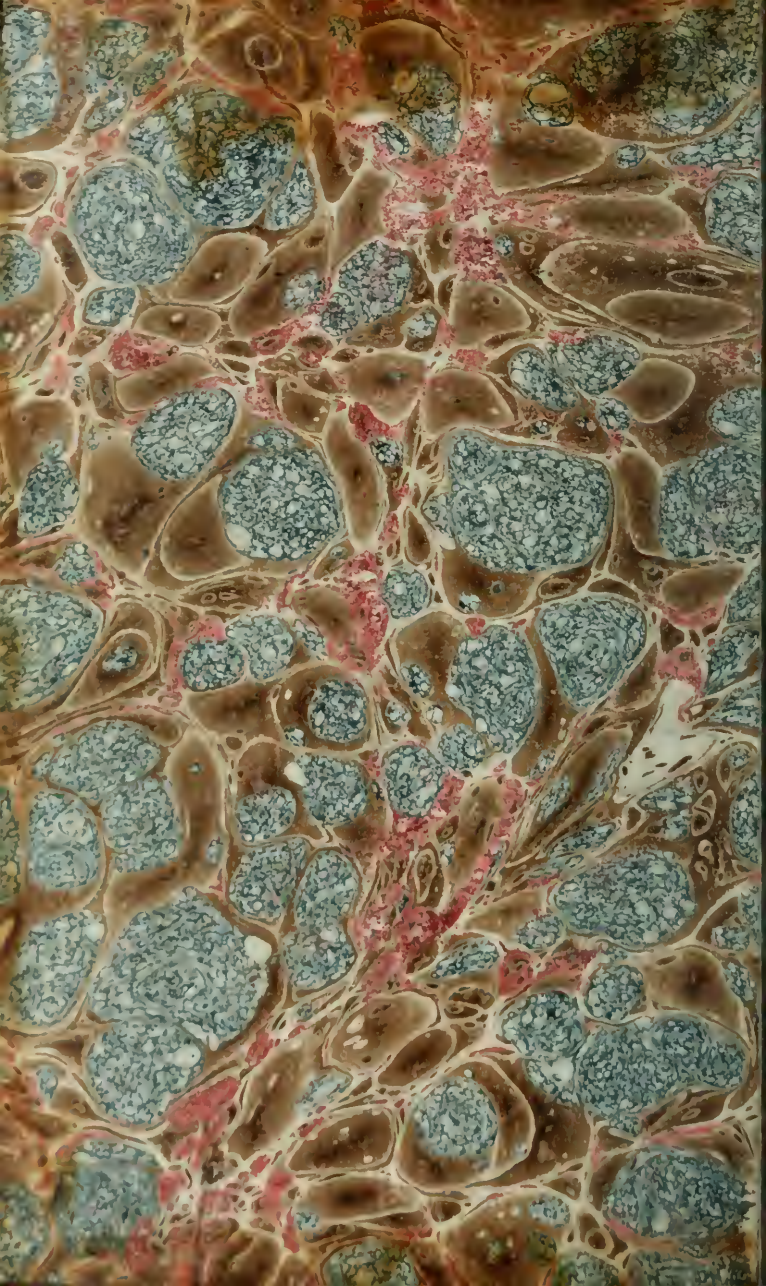
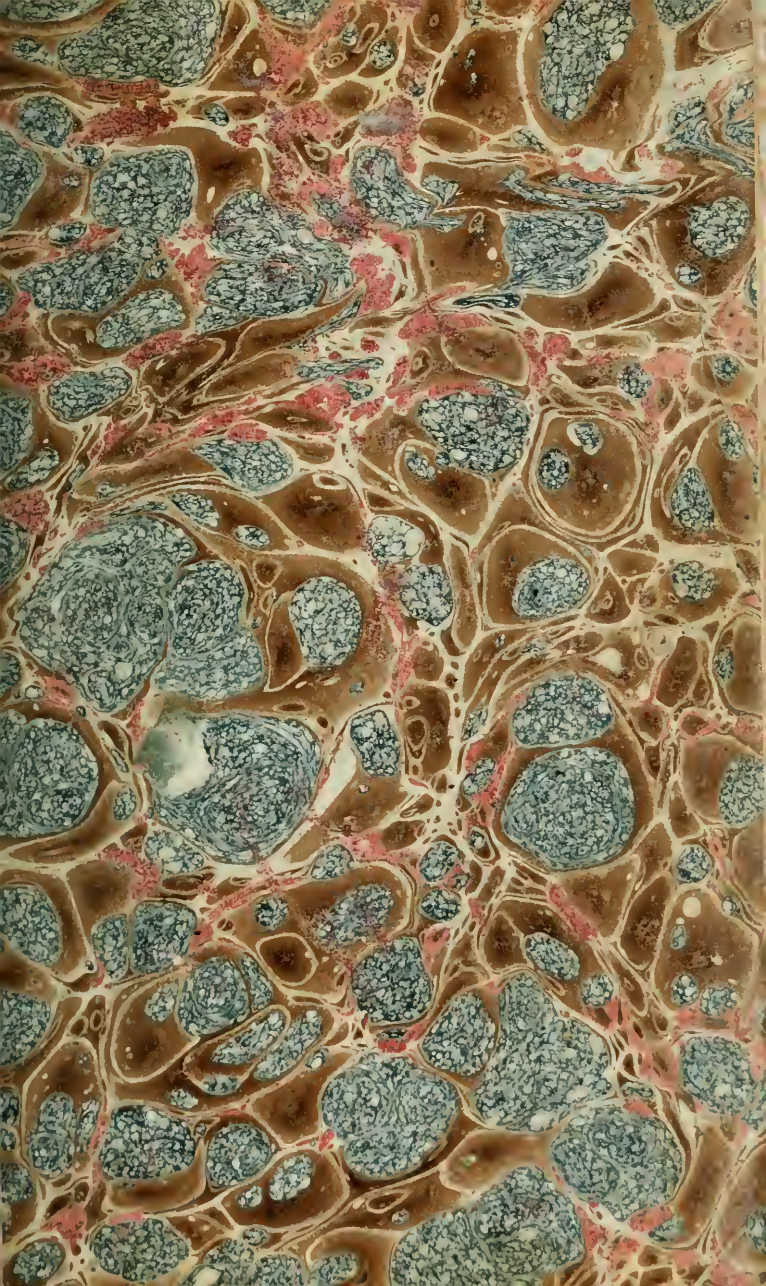
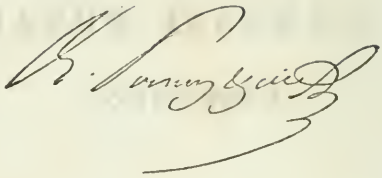




Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/richardoulesaven00lecl

Propriété des éditeurs.



Il [illegible] [illegible] et [illegible] la tête du Colonel
et le [illegible] avec son pistolet.

RICHARD

ou

Les Aventures d'un jeune Cavalier,

Sous le Règne de Charles 2.

PAR A. C. LECLERC.

Tours.

R. Pornin et Cie. Imp-Libraires.

RICHARD

OU

LES AVENTURES D'UN JEUNE CAVALIER,

SOUS LE RÈGNE DE CHARLES II.

Par A. C. LECLERC.

TOURS,

R. PORNIN ET C.ie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES.

1843.

vers les buissons qui bordaient la route une lanterne sourde qu'il portait à la main. Quelquefois, il s'arrêtait pour écouter, mais il n'entendait que les sifflemens du vent, que de loin on aurait pu prendre pour les gémissemens d'une âme en peine, et il ne voyait que des troncs d'arbres qui, frappés subitement par la lueur de la lanterne, ressemblaient à des fantômes sortant du sein des ténèbres.

Le guide était déjà arrivé à la lisière du bois, et il allait entrer dans la plaine au milieu de laquelle s'élevait le vieux manoir, quand, ayant entendu du bruit, il s'arrêta, tira son épée et demanda d'une voix basse mais qui ne trahissait pas la moindre crainte :

— Qui va là ?

— Ami.

— Le mot d'ordre ?

— Boscobel.

Boscobel était le nom du château où Charles II se réfugia après la bataille de Worcester.

Au même instant un homme sortit de l'épaisseur du bois et dit:

— Tu arrives bien tard, sergent Harrison. Voilà deux heures que je siffle un duo avec le vent, tandis que je devrais déjà être couché dans mon lit.

— Il est vrai, sir Georges, que nous aurions pu arriver plus tôt; mais je suis un vieux soldat, et je ne

voudrais exposer ni ma tête ni la vôtre, après tant d'alarmes que nous avons éprouvées depuis que nous faisons ce métier.

— Tu as bien fait, mon ami. D'ailleurs ne sais-je pas que tu es aussi rusé dans une embuscade que brave dans le combat. Mais, dis-moi, n'avez-vous pas fait de mauvaises rencontres cette nuit? L'esprit noir n'a-t-il pas encore reparu? N'avez-vous pas entendu de mystérieuses paroles sortir du taillis?

— Non, non, sir Georges, dit l'homme qui conduisait les chevaux et qui arrivait en ce moment avec le chariot, nous n'avons pas eu occasion de la voir cette nuit.

— Comment, *la* voir? Tu crois donc que l'être mystérieux que nous avons rencontré plusieurs fois déjà dans nos expéditions nocturnes, n'est autre chose qu'une femme?

— C'était du moins la voix d'une femme: j'en ferais le serment sur la Bible. D'ailleurs j'ai entrevu un bout de sa robe noire, lorsqu'elle se cachait dans les broussailles.... Il faudrait que je fusse bien bête pour ne pas pouvoir distinguer une femme d'un esprit.

— Je l'ai vue moi-même d'assez près, continua sir Georges, et si le bruit d'un coup de pistolet ne m'eût exposé à voir mes plans découverts par les

ennemis qui, j'en suis persuadé, rôdent parfois aux environs, j'aurais essayé de l'atteindre avec une balle, puisque je ne pouvais l'atteindre avec mes jambes. Mais aujourd'hui j'ai pris mes précautions ; je me suis muni d'une arbalète qui, sans faire de bruit, n'en fera pas moins d'effet ; et, que ce soit une femme ou un esprit, un spectre ou un espion, je lui enverrai une flèche, si je l'aperçois.

— Les esprits et les revenans ne nous font point peur, dit Harrison ; et si c'est un espion, nous avons le droit de le mettre à mort d'après les lois de la guerre. Mais je ne crois qu'il ose se montrer à présent que nous entrons dans la plaine.

— Ne chantons pas trop tôt victoire, repartit sir Georges ; accélérons le pas, et tâchons de gagner le château le plus promptement possible.

— Anathème et malédiction sur ce château et sur tous ceux qui l'habitent ! s'écria tout-à-coup une voix sépulcrale qui semblait être celle d'une femme, et qui sortait d'un buisson épais sur la droite du chemin.

— Que la mort étouffe la coquine ! s'écria sir Georges, la voilà encore revenue !

Et il lança au hasard une flèche dans le buisson d'où était partie la voix. La flèche passa en sifflant à travers les branches, et il y eut un moment de

silence. Mais bientôt la même voix reprit d'un ton caverneux et solennel.

— Dieu a détourné la flèche de l'impie. Il prend en sa protection ceux qui espèrent en lui.

Harrison courut en avant avec sa lanterne, en la dirigeant vers le buisson, et sir Georges, ayant tiré sa rapière, le suivit de près. Au moment où ils approchaient, ils aperçurent une grande figure maigre, vêtue d'une robe noire, qui fuyait de ce buisson pour en gagner un autre à peu de distance.

Animé par cette vue, sir Georges devança son compagnon, et il se voyait sur le point de saisir son ennemi, quand il se trouva tout-à-coup dans une entière obscurité. Harrison, dans l'ardeur de sa poursuite, avait trébuché contre une racine, et sa lanterne s'était éteinte.

Cependant sir Georges continua d'avancer et arriva à l'endroit où il avait cru voir la femme se cacher. Il entra dans le buisson et commença à frapper à droite et à gauche.

Après avoir abattu bien des branches, comme pour calmer sa fureur, il se retourna vers Harrison qui l'avait suivi, et qui le priait d'écouter en silence pour tâcher d'entendre le bruit des pas de l'être mystérieux qu'ils poursuivaient.

— En tout cas, dit sir Georges, il ne peut savoir où nous allons : car il ne nous a accompagnés que jusqu'ici. D'ailleurs qu'avons-nous à craindre ? Voués à la défense de la bonne cause, nous sommes soutenus par les hommes les plus honorables et les plus loyaux de l'Angleterre. Malheur donc à l'esprit noir, et vive Darkwood !

— Gardez-vous de prononcer ce nom : nous pouvons encore être entendus, et l'affaire qui nous occupe exige que nous n'élevions pas la voix trop haut.

D'après l'avis de Harrison, le chariot prit l'avance ; le sergent le suivit à une centaine de pas, et sir Georges ayant bandé de nouveau son arbalète, forma l'arrière-garde. Ce dernier espérant ainsi découvrir et déjouer toute tentative qu'on ferait pour les suivre.

Cependant aucun être vivant ne se montra dans le reste du trajet, et on arriva au pied d'une haute muraille qui s'étendait des deux côtés aussi loin que l'obscurité permettait de l'apercevoir.

Sir Georges siffla, comme il l'avait déjà fait à l'entrée de la forêt ; on lui répondit de l'intérieur, et après un court intervalle une voix lui demanda le mot d'ordre.

— Boscobel ! répliqua sir Georges, et aussitôt il

entendit tirer les verroux. Une porte basse et cintrée s'ouvrit, et deux hommes en sortirent.

— Eh bien ! Crayton, demanda sir Georges, tout est-il en ordre au château ? Nos gens dorment-ils ? les lumières sont-elles éteintes ?

— Toutes à l'exception des nôtres, répondit celui à qui l'on avait adressé la parole, et qui était le secrétaire de sir Georges.

— C'est bien. Et moi je vous dirai que nous n'avons éprouvé d'autre contrariété que celle d'être poursuivis encore par les imprécations de l'esprit noir.

— Que Dieu nous protège ! dit le ministre Wilmot, chapelain du château, qui accompagnait le secrétaire.

— J'aurais voulu que vous fussiez là, mon révérend ; vous l'auriez exorcisé : car il paraît que que ce drôle ou cette drôlesse a les pieds fourchus du diable, comme il en a la couleur. Il ne m'a été possible de l'atteindre ni avec ma flèche ni avec mon épée. Il s'est enfui avec la légèreté d'un lièvre qui court sur le gazon, et sans faire plus de bruit.

— C'est une bien fâcheuse rencontre, dit le secrétaire ; elle ne me paraît pas d'un bon augure.

— Et de quoi donc avez-vous peur ? reprit sir Georges en se tournant vers le secrétaire et le

chapelain, sommes-nous donc encore dans notre première enfance, pour que nous ayons peur d'une vieille femme? Et quand ce serait un espion....? Notre entreprise, vous dis-je, ne peut manquer de réussir : les nouvelles qui nous arrivent de Londres deviennent de jour en jour plus favorables. Quant à cette malheureuse qui cherche à nous effrayer par ses menaces, je ne m'en soucie pas plus que si elle n'existait pas : car bientôt l'insurrection éclatera et la partie sera bientôt entre nos mains. Libre à vous, messieurs, de vous retirer, pendant que vous croyez en avoir le temps. Pour moi, je resterai au poste que je me suis choisi, en dépit des efforts de tous mes ennemis.

— Celui pour qui nous travaillons nous en saura gré, je n'en doute pas, répondit le chapelain, comme si les paroles de son maître et la fermeté avec laquelle elles étaient prononcées, eussent ranimé son courage; ce que je vous disais, n'avait d'autre but que de vous engager à prendre toutes les précautions qu'exige la prudence.

— C'est bien. Occupons-nous maintenant de décharger le chariot.

Après avoir enlevé sans bruit la toile qui couvrait la voiture, on en tira plusieurs caisses qu'on transporta dans le jardin. Là on les descendit par un

escalier assez raide dans une cave ou plutôt dans une espèce de souterrain où se trouvaient déjà d'autres caisses semblables.

Lorsque ce travail fut terminé, sir Georges ferma lui-même la trappe; on la couvrit ensuite de terre, et pour mieux la cacher on plaça par-dessus un chassis à concombres que l'on remplit de fumier. Le chariot fut reconduit dans la forêt à l'endroit où on le tenait ordinairement caché, et sir Georges renvoya ses compagnons dans leurs chambres; mais ils n'avaient ni lumières, ni souliers aux pieds, afin de n'être ni vus ni entendus par les gens de la maison.

Il se retira ensuite lui-même dans ses appartemens, et tout en se deshabillant pour se coucher, il chanta à demi-voix une de ces ballades qu'au milieu de la guerre civile, les partisans des Stuarts avaient composées contre le gouvernement de Cromwell.

CHAPITRE II.

L'auberge du Cygne.—Sarah la folle.—John le Colporteur.—Fâcheuses nouvelles.

Sur la route qui conduit de Chichester à Londres, on voyait à l'époque où commence notre histoire, une petite auberge ayant pour enseigne un Cygne : là se rencontraient fréquemment les voyageurs et les paysans des environs. Alors elle était tenue par un vieux soldat qui avait servi dans l'armée royale, et qui non-seulement avait conservé ses anciennes affections politiques, mais encore les manifestait librement dans ses discours et dans ses chansons. Aussi sa maison était-elle le rendez-vous des amis de l'ancien gouvernement qui croyaient pouvoir, dans ce lieu écarté, épancher en toute sûreté leur bile

contre le nouveau, et boire à la confusion des Têtes-Rondes*.

Le surlendemain de la scène nocturne que nous venons de décrire, une troupe de villageois, plus nombreuse qu'à l'ordinaire, s'était réunie à l'ombre d'un vieux frêne qui s'élevait dans l'auberge, et discutait les mérites des *consolations accordées à la créature*, car c'est ainsi que les Puritains appelaient le vin, la bière et les autres liqueurs spiritueuses, quand on vit arriver une vielle femme. Elle était maigre, pâle et couverte de poussière. Au lieu de demander des rafraîchissemens, elle tira une corne de sa poche, la remplit d'eau à la pompe, et s'asseyant par terre, se mit à la vider lentement.

— Dieu te garde, la mère! dit un honnête laboureur qui mangeait un morceau de bœuf froid; ta bourse est donc bien plate, puisque tu es forcée de rafraîchir avec de l'eau pure ta bouche altérée et poudreuse.

— Dieu, répondit la vieille, n'abandonne pas toujours ceux qui paraissent délaissés, et souvent il

* On avait donné le nom de *Têtes-Rondes* aux Puritains qui formaient le parti de Cromwell, parce qu'ils se coupaient les cheveux très près de la tête, tandis que les *Cavaliers*, c'est-à-dire les partisans de Charles II, portaient la chevelure très-longue.

ne favorise point ceux que l'on croit dans la prospérité.

Puis, comme pour prouver cette grave assertion, et en même temps écarter d'elle tout soupçon de pauvreté, elle tira une pièce d'or de vingt shillings, et dit en la montrant:

— Qu'avons-nous là? d'un côté une croix avec un palmier et un laurier et les mots : *République d'Angleterre ;* de l'autre la croix et la harpe, et les mots : *Dieu est avec nous.* Ne serait-on pas tenté de croire que Dieu et l'État ne se trouvent pas d'accord?

— Et ne pourrait-on pas dire aussi, ajouta le vieux soldat, qu'aujourd'hui nous avons deux croix pour un plaisir. Les combats de coqs, les courses de chevaux, les jeux et les gageures, tout a été défendu; les jours de fête sont supprimés, les mâts de cocagne sont abattus; et si quelqu'un a envie de se divertir, il faut qu'il attende le second mardi du mois, pour s'énivrer conformément à l'acte du parlement.

Il allait continuer sur ce ton, quand survint une de ses pratiques; c'était un colporteur.

— Ah te voilà, John! lui dit-il. Eh bien! les affaires vont-elles bien? ta balle est-elle encore pleine de joujoux ou de reliques comme on veut les prendre?

As-tu encore des épingles, des dés, des chandeliers et autres articles semblables faits par Rivett* avec la statue de notre roi, je veux dire avec la statue de Charles Stuart que l'on voyait à Charing-Cross?

— En vérité! en vérité! s'écria le colporteur en réponse à la question de son hôte; j'ai peu de chose, ou, pour mieux dire, je n'ai plus rien de ce que vous demandez; et j'en suis bien fâché, car jamais le seigneur n'a fait prospérer un commerce autant que celui-ci.

John avait été quelque temps l'agent de Rivett, et s'il affectait de défendre les principes religieux et politiques des Puritains, et de parler leur langage, ce n'était que pour mieux se défaire de sa marchandise,

* Le Rivett dont parlait l'hôte était celui qui avait acheté la belle statue équestre de Charles I, par Le Seur, après que le parlement eût ordonné de l'abattre. Il ne l'avait achetée, disait-il que pour la briser et la fondre; mais au lieu de cela, il l'avait prudemment enterrée dans son jardin, avec l'espérance qu'un jour il pourrait la revendre à un prix beaucoup plus élevé. En attendant, il employa tout le vieux cuivre de ses ateliers pour fabriquer des ustensiles du genre de ceux que nous avons mentionnés, et qui étaient achetés avec le même empressement par les deux partis. En effet, les Cavaliers regardaient ces mêmes objets comme les reliques d'un roi martyr, et les Têtes-Rondes comme des souvenirs du triomphe qu'ils avaient remporté sur un tyran abhorré.

et recueillir des informations pour le parti royaliste dont il s'était fait l'espion.

— Et de quoi te plains-tu, répliqua l'aubergiste, le cuivre a-t-il donc manqué ?

— Le cuivre ne manque pas ; mais on ne trouve point d'acheteurs. Le peuple élu de Dieu n'a plus l'ardeur qui l'animait : les fidèles se sont refroidis ; ils ne veulent plus donner leur or et leur argent en échange du métal qui était jadis la statue du tyran. J'ai déjà prêché bien des fois sur ce sujet, et quoique je fusse évidemment inspiré par l'esprit.....

— Ainsi que tu le seras encore, interrompit vivement le vieux soldat, si tu veux boire seulement un bon verre du cordial que j'ai dans ma cave. Quant à tes sermons, je puis m'en passer ; je ne m'en soucie pas le moins du monde.

A ces mots il s'éloigna, comme s'il eût craint que le colporteur ne commençât un discours impromptu ; et se tournant vers un personnage monté sur un cheval gris, qu'à son carnier on reconnaissait facilement pour un garennier :

— Bonjour, Bill!... s'écria-t-il! Mais par quel hasard n'avez-vous pas accompagné sir Georges à la chasse? Avant que le soleil fût levé, il courait déjà avec ses amis à travers les champs : aussi était-il altéré de bonne heure ; il est venu boire quelques

verres à l'auberge du Cygne. C'est un brave seigneur que sir Georges ; il est aussi gai qu'un pinson, ne s'inquiétant pas plus du lendemain, que dans le bon vieux temps. A cette époque, l'auberge du Cygne voyait rouler de belles et bonnes couronnes, et non de ces petites monnaies de cuivre marquées d'une croix et d'une harpe, comme on en voit aujourd'hui.... Mais, chut! une parole indiscrète peut éveiller les soupçons du parlement et faire tomber la tête de celui qui l'a prononcée. Tenez, Bill, voici de la bonne bière, vous pouvez en boire à discrétion, pourvu que ce soit à la santé de votre maître, sir Georges.

— Anathème et malédiction! dit tout-à-coup la vieille d'une voix solennelle. La santé de sir Georges!... Rien de bien ne peut arriver à cet homme, ni à aucun de sa race ou de ses amis. Croyez-vous donc que Dieu ait une mémoire si courte qu'il oublie au bout de quelques années les maux causés à une pauvre femme qui n'a pour se défendre d'autres armes que la prière? Non, non, la main du Seigneur s'étendra un jour, et peut-être ce jour n'est pas éloigné, sur le château de Darkwood et sur ceux qui l'habitent.

— Ta malédiction, je l'espère, sera à pure perte, ma bonne vieille, reprit vivement l'aubergiste qui

considérait sir Georges comme son patron, et qui plus d'une fois avait chanté avec lui une de ses chansons favorites. Mais, si je ne me trompe, je t'ai vue toi-même dans son antichambre, buvant de son ale, et mangeant les restes de sa table.

— Il est vrai que j'y suis entrée une fois, mais pour des raisons....

— Silence! misérable, s'écria le garennier, qu'as-tu à dire contre sir Georges?

— Mais quelle est donc cette femme? demandèrent plusieurs voix.

— C'est Sarah la folle.

— Non, c'est une sorcière; il faut la jeter dans l'étang.

— Si elle appartient véritablement à la race maudite des Amalécites, dit le colporteur avec le ton et le regard dévot d'un Puritain, ce serait un sacrifice agréable au Seigneur de l'étouffer dans la boue.

— A l'étang! à l'étang! s'écrièrent une douzaine de personnes à la fois.

Ce fut en vain que l'aubergiste conseilla à Sarah de se sauver sans faire de bruit; elle n'en débita pas moins ses imprécations et ses prédictions sinistres avec plus d'amertume que jamais, quoique le calme qui régnait dans ses paroles ne s'accordât nullement avec la haine qui agitait son cœur. Aussi le garen-

nier et quelques-uns de ses amis se préparaient déjà à mettre leurs menaces à exécution.

— Non, messieurs, leur dit le vieux soldat, vous ne porterez pas la main sur une pauvre folle. Mieux vaut chanter une ballade que de noyer une sorcière, et faire entrer du vin dans notre gosier que de l'eau dans le sien. Nargue du chagrin! nous sommes ici pour boire, chanter et rire.

Au moment où l'hôte allait entonner une de ses chansons, l'attention de toute la compagnie fut détournée par l'arrivée subite d'un courrier monté sur un cheval couvert d'écume, et qui s'arrêta devant la porte en demandant un verre de vin.

— Et pourquoi pas une pinte? s'écria l'aubergiste. Avez-vous donc oublié la ballade qui dit que la pinte est plus orthodoxe?

— Allons! soit; donnez-moi une pinte, quoique je sois fort pressé pour arriver à Chichester. Mais que se passe-t-il donc dans ce pays? Quelle nouvelle folie a faite sir Georges Grandford, pour que les habits-rouges se dirigent vers son château.

— Les habits-rouges! s'écria l'hôte dont les joues s'allumèrent tout-à-coup. Que voulez-vous dire?

— Rien, si ce n'est que j'ai rencontré à quelques milles d'ici un détachement des Côtes-de-Fer du lord

protecteur. Ils s'étaient arrêtés pour faire reposer leurs chevaux, et demandaient le chemin de Darkwood, où ils ont sans doute ordre de faire des perquisitions et peut-être même d'arrêter sir Georges. Ainsi mon hôte, trêve de bavardage : car vous pourriez vous repentir d'avoir trop parlé. Il vaut encore mieux garder le silence sous votre arbre que de chanter dans une cage ; une raillerie peut être piquante, mais la pointe d'une épée l'est encore davantage.

— Il a raison, dit le garennier d'un air abattu. Puis, après avoir réfléchi un instant, il remonta à cheval, et disparut au milieu des tourbillons de poussière qui s'élevaient autour de lui, tandis que le courrier continuait sa route vers Chichester.

— Eh bien! n'ai-je pas dit la vérité? s'écria la vieille Sarah, en même temps que la joie du triomphe animait ses traits, naturellement dépourvus d'expression ; le Seigneur est lent dans sa vengeance, mais l'heure marquée par sa colère ne manque jamais de sonner. Les Grandford sont une race maudite, et la maison qui abrite l'auteur d'un crime aussi atroce qu'inutile, sera détruite de fond en comble, comme autrefois le temple de Jérusalem, de sorte qu'il n'en restera pas pierre sur pierre.

A ces mots, elle se leva et entra dans la forêt.

Quand elle eut disparu derrière les arbres, toute la compagnie se sépara aussi de différens côtés ; les uns pour annoncer à leurs amis les nouvelles qu'ils venaient d'apprendre ; les autres avec la crainte d'éveiller les soupçons des officiers du gouvernement, si ceux-ci les rencontraient dans la demeure d'un vieux soldat de l'armée royale, connu pour son dévouement à la cause de la monarchie.

CHAPITRE III.

Sir Georges Grandford. — Son château sert de point de réunion aux royalistes. — Consternation des habitans de Darkwood. — Mesures prises par Harrison.

Sir Georges avait payé de sa fortune et de sa personne dans le cours de la guerre civile ; toutefois il était parvenu à sauver de la confiscation la plus grande partie de ses biens, et il vivait à Darkwood avec plus de splendeur que ne pouvaient le faire la plupart des Cavaliers qui avaient lutté en première ligne contre le pouvoir de Cromwell. Comme le château de Darkwood n'avait pas été construit dans le but de soutenir même éventuellement un siége, il l'avait fait entourer de quelques fortifications, et avait refusé de le rendre à la sommation des chefs de l'ar-

mée parlementaire. Ceux-ci s'en emparèrent dans l'espace de trois jours, et y exercèrent par forme de représailles d'affreuses dévastations. Cependant sir Georges se garda bien de le réparer, voulant qu'elles restassent comme un souvenir de ce qu'il devait aux Puritains, dette qu'il jura, quoique tacitement, d'acquitter à la première occasion.

Mais Cromwell était un adversaire trop redoutable et trop puissant pour qu'on pût le braver ouvertement, et sir Georges n'agissait plus qu'en secret pour la cause qu'il avait résolu de défendre. Il entretenait une correspondance suivie avec ceux de ses amis qui avaient accompagné Charles II en exil, ainsi qu'avec les principaux partisans que le roi avait laissés en Angleterre; et, poussé par un zèle plus actif qu'éclairé, il avait pris part à des tentatives prématurées dont le but était le renversement de l'usurpateur. Mais peut-être n'y avait-il pas au au monde d'homme moins propre que lui à diriger l'exécution d'un complot : car plus ses adversaires employaient d'hypocrisie pour gagner les bonnes grâces de Cromwell, plus il poussait loin sa franchise. Quoique soumis en apparence au pouvoir établi, il ne craignait pas, lorsque l'occasion s'en présentait, de manifester toute l'aversion que lui inspiraient les Puritains, et il laissait souvent échap-

per des menaces ambigues qui donnaient plus à penser qu'elles n'exprimaient.

Comme le château de Darkwood était moins une place forte qu'un simple manoir, on espérait qu'il échapperait d'autant plus facilement à la vigilance active du Protecteur, tandis que sa proximité de la capitale et sa situation isolée le rendaient propre à devenir le centre de toute entreprise qui exigeait le secret.

Cependant pour le mettre à l'abri d'un coup de main, on y avait fait quelques préparatifs de défense. Il s'y tenait de temps en temps des réunions de personnes étrangères au pays, qui y arrivaient avec mystère et s'en éloignaient de même ; et plus d'une fois, au milieu de la nuit, on avait vu le chariot couvert en noir, traverser la forêt de Darkwood, suivi de deux ou de plusieurs hommes armés.

Pour se soustraire aux ennuis de l'inaction, sir Georges se livrait avec plus d'ardeur que jamais aux plaisirs de la chasse ; et là encore il laissait voir toute la haine qu'il portait aux Puritains, en donnant à ses chiens le nom de quelques chefs royalistes, et aux cerfs qu'il poursuivait ceux de Cromwell et de ses principaux partisans. Ses anciens exploits se retraçaient alors si vivement à sa mémoire, qu'il s'imaginait quelquefois être encore à la tête de ses

soldats, et qu'on l'entendait s'écrier : — En avant, camarades ! — Pour le Roi et saint Georges ! — Poivrez-moi ces coquins de Puritains ! — Coupez les oreilles de ces Têtes-Rondes ! — Martelez et écrasez les Côtes-de-Fer de Cromwell ! — Et quand il se reposait de ses fatigues, il se mettait à chanter, comme s'il eût remporté une victoire et replacé le roi fugitif sur le trône.

Il était engagé dans une de ces excursions lointaines, quand Bill, le garennier, que nous avons vu partir à la hâte de l'auberge du Cygne, entra au galop dans la cour de Darkwood, et demanda aussitôt à parler au secrétaire. Quand il fut seul avec lui, il lui dit d'un air consterné :

— J'ai de tristes nouvelles à vous annoncer. Ayant appris que des troupes s'avançaient de ce côté, je suis allé à leur rencontre. L'officier qui les commandait m'a arrêté pour me demander le chemin de Darkwood, et j'ai entendu un soldat dire à un de ses camarades que probablement l'ordre du Protecteur était qu'ils fissent une exacte perquisition dans le château.

— Dieu ! s'écria le secrétaire en changeant de couleur, ils seront ici dans un moment.

— Ah ! vous le croyez ? répliqua le garennier avec un sourire malin qui donnait une expression singu-

lière à sa figure échauffée. Eh bien ! moi je vous dis qu'il n'en sera rien. Non, non, monsieur Crayton, je ne suis pas encore aussi sot que certaines personnes le prétendent. Au lieu d'indiquer à ces drôles le chemin le plus court que je réservais pour moi, je leur en ai montré un dont ils ne se tireront pas facilement, c'est celui qui conduit aux marais. Ainsi quoiqu'il arrive, ils ne seront pas ici avant une heure, et nous aurons le temps de nous préparer à les recevoir convenablement.

— Quel malheur, reprit Crayton, en marchant dans la chambre d'un air agité, que sir Georges soit absent dans un moment si critique, quand sa vie même peut en dépendre ! Ecoutez-moi, Bill ! courez vite chez M. Wilmot et chez Harrison, et dites-leur de venir nous rejoindre ici. Mais hâtez-vous, car nous n'avons aucun instant à perdre.

M. Wilmot, comme on l'a déjà vu, était dans la confidence de tous les secrets d'État et des manœuvres des royalistes dont le château de Darkwood était devenu depuis quelque temps le quartier-général. Quant à Harrison, qui portait le titre de sergent, parce qu'il avait servi en cette qualité sous les ordres de sir Georges, il ne jouissait pas à un moindre degré de la confiance de son maître, qui l'avait gardé chez lui comme armurier.

A peine le chapelain qui arriva le premier eut-il appris ce dont il s'agissait, qu'il fût saisi d'une consternation plus visible encore que celle du secrétaire.

— Qu'allons-nous faire? s'écria-t-il d'une voix tremblante. Où est le sergent Harrison?

— Me voici! répondit le sergent, en entrant dans la salle. Que se passe-t-il ici de nouveau?

On n'eut pas plutôt répondu à ses questions, qu'il se mit à frapper des mains et à faire craquer ses doigts, sa physionomie s'animant de plus en plus à mesure que ses sentimens devenaient plus exaltés.

— Qu'ils viennent! s'écria-t-il, qu'ils viennent ces coquins de tondus! Je suis charmé d'avoir l'occasion de les souffleter. Nous avons des armes et de la poudre à discrétion; il ne nous manque plus que des bras pour s'en servir.

— Mais que faut-il faire? demanda Crayton en se tournant vers le sergent, pour qui il semblait avoir plus de déférence que de coutume, comme étant la principale autorité militaire en l'absence de sir Georges.

— Ce qu'il faut faire? répondit Harrison. D'abord fermer les portes, puis sonner la cloche d'alarme; rassembler notre petite garnison, en y joignant tous les fermiers que nous pourrons trouver, et faire feu

des deux fauconneaux qui sont sur la plate-forme de la tour de l'ouest, ce signal étant convenu avec sir Georges. Que Bill prenne le meilleur cheval de nos écuries, et qu'il se mette à la recherche du baronet. Quant à vous, messieurs, vous jetterez au feu tous les papiers qui pourraient nous trahir, et pendant ce temps-là je préparerai les armes, ferai barricader les portes et placerai chaque homme à son poste.

— Toutes ces mesures sont bonnes, dit le secrétaire, parfaitement bonnes, mais nous ne pouvons guère y compter ; il faudra nous rendre tôt ou tard.

— Nous rendre ! s'écria le sergent, en frappant le parquet de la crosse du fusil qu'il tenait à la main; plutôt mourir que de commettre une pareille lâcheté! Quoi ! ce château n'a-t-il pas déjà tenu pendant trois jours contre les parlementaires, et nous nous rendrions aujourd'hui à la première sommation? Ah ! si celui qui a bâti ce château avait creusé tout autour un fossé large et profond, vous n'auriez peut-être pas si peur et il aurait bien fait. Mais, quoi qu'il en soit, qu'on ne parle plus de capituler. Nous nous défendrons à outrance, et à moins que sir Georges n'en donne l'ordre, je veux être.....

M. Harrison, dit le chapelain en interrompant le vieux soldat, je vous en prie, pas de juremens

en ma présence. Je sais bien que quelques royalistes jurent à tout bout de chemin, afin de se distinguer de leurs ennemis qui n'ont à la bouche que des paroles tirées de la Bible; ils prétendent que parce que le parlement l'a défendu sous des peines sévères, tout bon chrétien, tout homme qui aime son roi, doit jurer jour et nuit et le plus souvent possible.....

— Allons! soit; dit Harrison en interrompant à son tour le chapelain, je ne vous contredirai pas. Occupons-nous de notre affaire.

— Nos efforts sont en pure perte, reprit le secrétaire en secouant tristement la tête. Si seulement sir Georges était ici.....

—Pour être témoin de votre bravoure? continua le sergent d'un air de mépris. Vous n'avez donc jamais respiré l'odeur de la poudre? Eh bien! allez sentir celle du papier brûlé. Livrez aux flammes tout écrit, toute lettre qui pourrait donner au vieux Noll * un prétexte pour nous faire prendre, et laissez moi le soin du reste.

Après avoir recommandé au chapelain et au secrétaire de faire diligence, il prit immédiatement toutes les mesures que les circonstances rendaient néces-

* Abréviation familière d'*Oliver* (Olivier) prénom de Cromwell

saires. Le garennier fut envoyé à la recherche de sir Georges, et l'on déchargea les deux fauconneaux pour annoncer au baronet le danger qui le menaçait. Toutes les portes furent fermées et barricadées; des armes furent préparées et chargées, et Harrison, après avoir appelé autour de lui tous les hommes en état de combattre, leur adressa une harangue qui, à défaut d'autre, avait au moins le mérite d'une remarquable brièveté.

— Eh bien! mes braves amis, dit en finissant Harrison, qui se regardait déjà comme le gouverneur *par interim* de la place, la première chose que vous ayez à faire, en attendant le retour de notre maître c'est de prendre la tourbe qui est derrière la poterne, et de l'empiler aussi haut que vous pourrez à l'entrée de la cave du milieu qui donne sur la cour.

— Et pourquoi cela? demandèrent quelques-uns qui ignoraient ce que cette cave renfermait.

— Que vous importe? s'écria le sergent avec colère; il faut que vous le fassiez parce que je l'ordonne, et que tels sont les ordres de sir Georges.

— Si c'est la volonté de sir Georges, répliquèrent les mêmes voix, nous obéissons.

— Courage donc et à l'ouvrage! Prenez avec vous les cuisinières, les femmes de chambre, les filles de

basse-cour, les enfans, en un mot tout ce qui a des bras. Pendant ce temps j'irai remplir les cruches : car on ne travaille pas vite, quand le gosier est sec.

La générosité avec laquelle Harrison distribua les rations produisit tout l'effet qu'il en attendait. L'entrée de la cave fut entièrement masquée ; tandis que le secrétaire et le chapelain ne s'occupaient pas moins activement à brûler toute la correspondance de sir Georges avec les chefs du complot royaliste.

CHAPITRE IV.

Appel aux armes. — Vains efforts de Harrison pour ranimer le courage de ses soldats. — Pourparler. — La garnison ouvre les portes. — L'ennemi découvre les munitions.

Les deux opérations que Harrison avait si vivement recommandées étaient achevées, quand le sergent, qui s'était placé en vedette sur la plate-forme de la tour de l'ouest, en descendit rapidement et s'écria avec force :

— Les voilà, les habits-rouges! les Têtes-Rondes avec leur drapeau blanc !

Et ayant réuni toute la garnison, il exhorta chacun à rester inébranlable au poste qui lui avait été assigné, et recommanda de viser les hommes plutôt que les chevaux.

Mais les mots *habits rouges* et *drapeau blanc*, loin d'animer les défenseurs de Darkwood avaient abattu le peu de courage qui leur était resté. Quelques-uns d'entre eux montèrent à une fenêtre au dessus de la grande porte, et à peine eurent-ils vu briller les armes d'une troupe régulière de cavalerie qui s'avançait en bon ordre vers le château, qu'ils renoncèrent à tout projet de résistance.

— Eh bien ! Sergent Harrison, ce n'est pas là ce que vous appeliez de la canaille. Ce sont les Côtes-de-Fer du Protecteur, ses invincibles. Sans doute vous ne voudriez pas que nos têtes allassent rejoindre celles des malheureux qui l'autre jour ont expiré sous la hache du bourreau.

— Si c'est la cavalerie de Cromwell, ajouta un autre, la résistance serait considérée comme un acte de rebellion et de haute trahison, et je n'ai aucune envie d'être traîné sur la claie ou de danser en l'air au bout d'une corde. D'ailleurs que prétendez-vous faire ? Nous n'avons pas de munitions.

— Vous en avez menti, s'écria Harrison ; je vous trouverai de la poudre pour six semaines, si vous voulez faire votre devoir pendant tout ce temps..... Mais on dirait que vous avez envie de vous mutiner. Vraiment, je devrais me constituer en cour martiale, et vous fusiller tous de ma main.

Le secrétaire, le chapelain et l'intendant arrivèrent en ce moment ; ils annoncèrent à Harrison qu'après une mûre délibération , ils avaient résolu de ne pas opposer une résistance inutile aux troupes du gouvernement, si elles venaient avec des intentions hostiles; mais de demander un pourparler et de tenir les portes fermées jusqu'à ce que sir Georges fût de retour ou eût envoyé des ordres.

Harrison ne revint de l'indignation dont il était transporté qu'en voyant les troupes ennemies entrer dans l'avenue qui conduisait à la principale porte d'entrée.

— Par St-Georges! dit-il, c'est une compagnie de cuirassiers, de ces hommes, auxquels leur bravoure bien plus que leur armure a valu le surnom glorieux de Côtes-de-Fer, et elle est commandée par un des principaux officiers de Noll, le colonel Lilburne, le même qui tailla en pièces les forces de Lord Derby, et fit prisonnier le duc de Buckingham et d'autres seigneurs après la bataille de Worcester. Je le reconnais à son casque noir et à son cheval d'Espagne. Quoique ce soit un anabaptiste et un des meurtriers du roi Charles, c'est un brave officier... Mais silence : je vois à côté de lui un trompette qui va sonner de son instrument.

Le son bruyant et prolongé qui suivit ces paroles,

et qui, répété par tous les échos de la forêt, effaroucha les bestiaux répandus dans la plaine, acheva d'abattre le faible courage de la garnison de Darkwood, et le chapelain, qu'on regardait comme le messager le plus convenable pour faire des propositions de paix, fut chargé de demander au colonel le motif de cette sommation, et de réclamer l'exhibition des ordres en vertu desquels il la faisait.

Le motif fut bientôt expliqué, et les ordres ayant été remis au chapelain par une meurtrière, celui-ci les emporta pour les communiquer au conseil. Cette pièce était évidemment officielle ; elle était signée par le lord Protecteur lui-même, et portait le grand sceau du gouvernement.

Comme le conseil ne comptait qu'une voix pour la résistance, la délibération ne fut pas longue. On se borna à demander aux assiégeans une trève de quatre heures, afin de donner à sir Georges le temps de retourner au château, ou du moins d'envoyer ses ordres, après quoi l'on ouvrirait les portes.

— Mais, reprit le colonel avec un sourire ironique, il pourrait bien se faire que nous fussions obligés d'attendre un peu plus longtemps que quatre heures avant d'obtenir de lui la faveur de sa présence : les deux coups de feu que j'ai entendu tirer de ce côté n'avaient pas pour but, je crois, d'effrayer

les moineaux. D'ailleurs, le drôle qui nous a envoyés nous embourber dans les marais, lui a donné tout le temps de se mettre à l'abri. Il faut donc que Darkwood nous soit rendu sur-le-champ et rendu à discrétion ; et pour vous prouver que nous ne manquons pas de moyens pour en forcer l'entrée..... Canonniers ! en avant !

Aussitôt les cuirassiers se séparèrent à droite et à gauche, et découvrirent deux pièces de campagne qui s'avançaient avec eux vers le château. Le colonel les montra aux assiégés, et leur dit qu'il leur accordait tout au plus dix minutes pour délibérer, après lesquelles il ouvrirait lui-même les portes, si l'on s'obstinait à les tenir plus longtemps fermées.

Peu s'en fallut que les portes ne fussent ouvertes à l'instant même ; mais Harrison, ayant annoncé à la garnison qu'il avait à faire une proposition qui ne demandait que quelques minutes de discussion, prit à part le secrétaire, le chapelain et l'intendant, et leur demanda si quelqu'autre qu'eux dans le château avait le secret de la cave qui contenait la poudre.

— Personne, répondirent-ils tous trois.

— En ce cas, reprit Harrison, vous et toute la garnison, hommes, femmes et enfans, vous allez sortir par la poterne de derrière ; et lorsqu'après l'expi-

ration de dix minutes, ces messieurs auront enfoncé la porte extérieure, je leur ouvrirai moi-même les autres ; puis quand ces drôles seront entrés dans le château, je n'aurai qu'un coup de pistolet à tirer pour mettre le feu aux poudres et envoyer au diable tout l'escadron des Têtes-Rondes.

— Mais alors comment ferez-vous pour vous échapper, reprit avec inquiétude M. Wilmot.

— M'échapper ! Eh ! qui vous dit que je veux m'échapper ? Laissez-moi faire : nous sauterons en l'air tranquillement tous ensemble ; mais nous ne suivrons pas longtemps la même route, puisque l'enfer s'entrouvre pour engloutir ces coquins.

A la grande surprise du sergent, aucun des trois autres membres du conseil ne voulut accepter une proposition qui ne leur semblait inspirée que par le désespoir. Personne, dirent-ils, n'a le droit de sacrifier ainsi sa vie, ou de disposer des biens de son maître, sans son consentement.

Harrison se récria avec force contre ce qu'il appelait les scrupules du chapelain qui voulait l'empêcher d'aller droit au ciel, et il parlait encore quand on entendit un grand mouvement dans la cour.

La garnison venait d'ouvrir les portes, sans autre condition que d'avoir la vie sauve, et une partie de la cavalerie ennemie, ayant mis pied à terre, entrait

dans le vestibule, dont le parquet retentissait du bruit de leurs grosses bottes, et des longs sabres qu'ils traînaient après eux, tandis que d'autres se plaçaient en sentinelles aux portes, de crainte de surprise.

A leur mine guerrière, à leur complet équipement, à leurs manières graves et sévères, on reconnaissait facilement en eux ces vétérans invincibles que Cromwell avait formés. Ils appartenaient à cette classe d'hommes austères qui, tandis que leurs ennemis se livraient à de frivoles amusemens, cédaient par conviction ou par hypocrisie à la direction que leur donnait le Protecteur, lisaient la Bible, et écoutaient pendant des heures entières les sermons de leurs prédicateurs.

Le colonel, d'une humeur plus gaie que la plupart des chefs puritains, ne put voir sans sourire de satisfaction une grande table dressée dans le salon et déjà à moitié couverte des mets que l'on avait préparés pour sir Georges et ses amis lors qu'ils reviendraient de la chasse.

— En vérité, dit-il, voici un accueil plus courtois que je n'osais l'espérer ; et si le cuisinier a eu soin du rôti, je lui ferai voter des remercîmens par le parlement. Après une longue marche dans des chemins sablonneux on aime trouver une table bien

garnie. Je sais que les caves de sir Georges Grandford ont toujours joui d'une brillante réputation ; ainsi, messieurs, si vous le voulez bien, nous allons débuter par en faire l'inventaire.

Ce mot ne fut pas plutôt prononcé que la consternation se répandit sur la physionomie de quelques-uns des gens de sir Georges. Ils causèrent quelque temps à voix basse entre eux, puis sortant de la salle, ils disparurent par la poterne de derrière qui n'était point gardée. M. Wilmot en fit autant, mais avant de partir, il recommanda à l'intendant de ne pas perdre de vue Harrison, de la part de qui on pouvait craindre quelque coup de tête désespéré ; et le secrétaire se chargea d'accompagner le colonel dans sa visite.

Après l'avoir conduit dans la cour, Crayton lui présenta les clefs de la cave au vin et de celle à la bière.

Lilburne les prit nonchalamment ; puis se tournant d'un autre côté :

— Mais par quelle étrange fantaisie, dit-il, a-t-on placé des tourbes contre ce mur ?

— Il y avait trop d'humidité dans le jardin, répondit le secrétaire d'un ton embarrassé.

— Ah ! et pour les sécher, vous les mettez à l'ombre ? Vous ne vous y entendez pas, monsieur ;

mes soldats peuvent encore vous donner une leçon d'économie domestique.

Là-dessus il tira un papier de sa poche, le parcourut rapidement, et ordonna ensuite à ses soldats d'enlever la tourbe.

— Eh bien! continua-t-il sur le même ton de bonne humeur, en montrant la trappe que l'exécution de cet ordre venait de mettre à découvert, vous aviez donc oublié cette troisième cave?

— Il y a longtemps, répondit Crayton, qu'on n'y a mis ni vin ni bière, je croyais qu'il était inutile de vous en parler.

— Il est possible qu'il n'y ait ni bière ni vin; mais voudriez-vous m'en remettre la clé.

— Je ne l'ai point. Elle a été égarée il y a quelques années....

— Dans ce cas, nous nous en passerons.

Le colonel fit attaquer la trappe avec des haches, et quand elle fut enfoncée, il entra dans la cave. Là se trouvait une collection nombreuse de piques, d'épées, de mousquets, de grenades et de boulets qui faisait autant d'honneur à la libéralité de sir Georges qu'à l'habileté de son armurier qui avait tout arrangé dans le meilleur ordre. Cependant comme Lilburne croyait tenir toutes les munitions dont il avait ordre de s'emparer, il ne poussa pas

plus loin ses recherches, et la cave qui renfermait la poudre ne fut pas découverte.

La vue de ce petit arsenal enflamma tellement le courroux des soldats, qu'en dépit de la convention faite avec la garnison, aucun des serviteurs du château n'aurait été épargné, si tous n'avaient déjà pris la fuite. Le colonel qui ne manquait pas d'humanité, les avait bien vus battre en retraite pendant qu'on enlevait la tourbe, mais il ne s'était nullement opposé à leur évasion.

Cependant tous ses efforts ne purent empêcher le pillage du château, des murs duquel on arracha tous les emblèmes qui rappelaient le règne passé et qui avaient échappé à la première dévastation.

CHAPITRE V.

Apparition de Richard dans la salle du festin. — Il cherche à tuer le Colonel. — Sarah paraît à son tour. — Richard est emmené prisonnier.

Après que l'indignation des soldats eût été un peu apaisée par le pillage, toute la troupe rentra dans la grande salle où l'attirait l'odeur des mets préparés pour le baronet de Darkwood et ses amis. Quelques cuirassiers remplacèrent la cuisinière qui avait déserté son poste au moment le plus critique, et le dîner fut bientôt entièrement servi.

Officiers et soldats, tous s'assirent à la même table avec cette familiarité que l'on affectait au plus haut degré depuis le changement de gouvernement. Un long *benedicite* fut récité par le colonel ; car

dans ces jours d'effervescence religieuse, à défaut de piété solide, on observait scrupuleusement toutes les formes extérieures de la religion, même sur le champ de bataille, et jusque dans les festins ; ce qui n'empêchait pas les Puritains de satisfaire leurs passions, et même parfois de se livrer à de honteux excès.

Après cette cérémonie, les cuirassiers dépêchèrent leur repas avec la promptitude que leur avait enseignée le Protecteur qui ne voulait pas que l'on dormît à table. En effet les historiens rapportent que quand ce personnage, d'ordinaire si grave, si sérieux, daignait se relâcher un tant soit peu de son austérité habituelle, il invitait à dîner les officiers inférieurs, et avant qu'ils n'eussent eu le temps de satisfaire leur appétit, il faisait battre le tambour, et appelant les soldats, comme on appelle les chiens à la curée, il leur abandonnait les restes du festin.

Le colonel récita en forme de *graces* une prière d'une longueur extraordinaire ; et ayant commandé à ses convives de remplir leurs verres, il leur dit :

— Soldats ! quoique les toasts aient été défendus comme indignes d'un chrétien et ne convenant qu'à des païens, j'en ai un à vous proposer que vous accompagnerez, je n'en doute pas, de trois acclamations.

Toute l'assemblée se leva, et le colonel s'écria à voix haute :

— A la santé de son Altesse le lord Protecteur !

Aussitôt tous les verres furent vidés, et les trois acclamations qui suivirent furent poussées avec une telle force qu'elles retentirent dans tout le château.

A peine les soldats eurent-ils repris leurs siéges, qu'ils aperçurent dans une tribune donnant sur la salle, un beau jeune homme qui ne paraissait pas avoir plus de treize ou quatorze ans. Il portait un justaucorps vert sur lequel étaient brodés en noir plusieurs cors de chasse. Sa toque de même couleur et surmontée d'une longue plume de héron, ne lui couvrait qu'un côté de la tête et laissait échapper de l'autre une belle chevelure d'un brun foncé qui se déroulait en boucles sur le cou. Il tenait un arc à la main et sur ses épaules on voyait un petit carquois attaché à une bandoulière de cuir noir, ornée de bossettes en bronze.

Son arrivée fut si soudaine que les cris cessèrent à l'instant, et que tous les regards se tournèrent vers lui, comme pour lui demander la cause de sa présence en ce lieu.

Le jeune homme considéra quelque temps en silence le colonel et sa troupe, puis il s'écria avec une assurance pleine de noblesse et de fierté :

— Où est mon père? et qui êtes-vous pour faire dans sa maison un pareil tapage?

— Mais vous-même, mon joli page, demanda le colonel, dites-nous qui vous êtes. Quel est le père d'un si aimable enfant?

Les joues du jeune homme devinrent pourpres et ses yeux brillèrent d'indignation. Il répondit d'une voix ferme :

— Je me nomme Richard Grandford ; je suis le fils unique de sir Georges Grandford, baronet de Darkwood.

— Eh bien mon joli petit archer, je suis fâché de vous dire que vous n'avez pas lieu de vous glorifier de votre origine : car votre père est un malveillant et un traître.

— Tu es un menteur et un misérable. Mon père n'a jamais trahi son roi, tandis que toi et les tiens vous l'avez lâchement assassiné.

Et par un mouvement aussi rapide que la pensée, il saisit une flèche, la plaça sur son arc, et visant la tête du colonel, il la décocha avec une justesse qui annonçait une longue expérience. Heureusement le colonel se détourna assez à temps, et le trait, frappant la muraille derrière lui, y resta enfoncé.

Un nouveau tumulte s'éleva dans la salle, et une douzaine de pistolets furent dirigés con-

tre la tribune. Mais le colonel tira son sabre et s'écria :

— Arrêtez !... Je jure que je couperai le bras à quiconque osera encore lever son pistolet. C'est aux hommes que nous faisons la guerre, et non aux enfans.

Puis reprenant son sourire ordinaire :

— Ce petit drôle, ajouta-t-il, n'est pas sans quelques bonnes qualités ; il est bon tireur et son impétuosité me plaît. On reconnaît en lui un digne rejeton du vieux tronc des Grandford.

— Il s'est déjà enfui, dit un officier en regardant vers la tribune ; il faut le chercher et l'arrêter pour lui arracher les dents, avant que sa morsure ne devienne plus dangereuse.

— Non, laissez-le. Je lui pardonne de bon cœur cette tentative contre ma vie : car je suis persuadé qu'elle ne lui a été inspirée que par un premier mouvement d'indignation, ou par un sentiment très légitime d'amour filial. Cependant comme je n'ai pas l'envie de servir une seconde fois de but à ses traits, vous pouvez fermer la porte de cette tribune. Mais je ne veux pas qu'on l'arrête ; je n'ai reçu du lord Protecteur aucun mandat pour cela.

— Ne laissez pas échapper le fils d'un Cananéen ! s'écria tout-à-coup une voix sépulcrale du côté de la

porte de la salle, et au même instant on vit entrer une femme, au regard sinistre, vêtue d'une longue robe noire et couverte de poussière. Elle s'avança vers le colonel, et lui appuyant sur l'épaule une main decharnée :

— Robert Lilburne, dit-elle, souffriras-tu que le louveteau s'échappe de la tanière; parce que tu n'y as pas trouvé le loup son père? Permettras-tu au bras qui a lancé ce trait de prendre des forces? et en disant ces mots elle arrachait non sans efforts la flèche de la boiserie où elle était enfoncée; cette plume de cygne, si blanche et si pure, n'aurait-elle pas été rougie de ton sang, si tu n'avais évité le coup qui t'était destiné? J'ai vu tout à l'heure dans le bois ce jeune homme tirer sur des oiseaux, et je me disais en moi-même en le suivant jusqu'ici : Cet enfant est l'image vivante de son père, et s'il lui est donné de croître pour s'unir aux ennemis d'Israël, il lancera ses flèches contre les serviteurs de Dieu. M'étais-je trompé? non : car quelques minutes après ce petit scélérat bandait son arc contre ta propre poitrine. Ton frère John, Lilburne le saint, comme on l'appelait, lui aurait-il permis de s'évader? Jamais. Eh bien! si tu ne suis pas l'exemple de ton frère, si tu n'emmènes pas Richard avec toi, le lord Protecteur le saura, et tu seras responsable devant lui et devant le ciel de

la fuite de celui que Dieu t'a livré en otage pour son père.

— Elle a raison ! Elle a raison ! Il faut écouter Sarah ! s'écrièrent plusieurs soldats qui savaient que la vieille, quoique notoirement folle, était dans les bonnes grâces de Cromwell, qui s'entretenait souvent avec elle en secret.

Dans la crainte d'encourir le mécontentement du Protecteur, s'il refusait de suivre un avertissement donné avec tant d'éclat et une telle publicité, le colonel ordonna enfin, bien qu'à contre cœur, qu'on cherchât le jeune coupable, et qu'on l'amenât devant lui, mais sans se permettre à son égard le moindre mauvais traitement.

Richard ne tarda pas à paraître dans la salle entre deux cuirassiers.

— Comment! mon petit étourdi, lui dit Lilburne, si prompt à l'attaque, et si lent à la retraite ! Vous ne connaissez encore qu'à demi les devoirs du soldat. Je croyais que vous vous étiez sauvé.

— Je ne l'ai pas essayé, répondit Richard d'un air chagrin.

— Et pourquoi donc nous avez-vous quitté si promptement?

— Pour aller chercher d'autres flèches, répliqua le jeune prisonnier avec une audace et une fermeté

qui surprirent le colonel. Je regrette bien d'avoir tiré dans le bois toutes celles que j'avais dans mon carquois: j'aimerais mieux tirer une seule Tête-Ronde que mille oiseaux.

— Mais ne pourriez-vous pas, jeune mal appris, vous servir de termes plus mesurés, maintenant que vous êtes en notre pouvoir, et que votre attentat contre ma vie pourrait vous attirer de justes représailles.

— Mon oncle, sir Godfrey, à la bataille de Worcester, a refusé de demander la vie, lorsque déjà les épées de ses ennemis étaient appuyées sur sa gorge, et mon père m'a toujours proposé cet exemple à imiter.

—Eh bien! mon jeune brave-tout, nous ne voulons pas discuter plus longtemps; mais comme il ne serait pas prudent de laisser à un étourdi des armes dont il pourrait faire un mauvais usage, nous vous priverons des vôtres, avant de nous remettre en route.

A ces mots le colonel s'empara d'un poignard que Richard portait à sa ceinture, et il chargea deux soldats de veiller sur ce jeune homme.

— Voilà qui est bien, dit Sarah avec un sourire qui faisait mal à voir. Espérons maintenant que sir Georges fera comme les oiseaux quand ils voient un de leurs petits pris dans une cage. Ils tournent si

longtemps autour de la prison, qu'à la fin ils tombent eux-mêmes dans les mains de l'oiseleur.

Puis saluant Lilburne, elle sortit du château. De son côté le colonel se rendit dans la cour, où ses cuirassiers s'exerçaient à qui lancerait le plus loin de gros fragmens de pierres qu'ils avaient arrachés des murs, parce qu'ils portaient les armoiries de sir Georges ou des emblèmes de la royauté. Il croyait imiter en cela le Protecteur ; mais Cromwell, en encourageant ces divertissemens militaires avait un but plus sérieux que celui de s'amuser. Ce chef, aussi rusé qu'entreprenant, n'ignorait pas que plus l'homme se livre à la gaîté, moins il est sur ses gardes ; aussi réussissait-il sans peine à tirer de ses officiers et de ses soldats des secrets qu'ils auraient voulu ensuite couvrir de ténèbres éternelles. Mais en s'emparant ainsi des secrets des autres, il savait parfaitement garder les siens.

Lilburne donna enfin le signal du départ. On plaça Richard sur un petit cheval qui lui appartenait, et deux cuirassiers reçurent l'ordre de le faire marcher entre eux. Ces préparatifs étant terminés, le colonel reprit le chemin de Londres, mais avec une partie seulement de son détachement, l'autre devant rester à Darkwood pour garder le château et le dépôt d'armes qu'on venait de découvrir.

CHAPITRE VI.

Noll est mis aux abois par Rowland. — Le Baronnet apprend le danger qui le menace. Il se retire dans la hutte de son garennier.

Pendant que les habitans de Darkwood attendaient avec anxiété l'arrivée des troupes parlementaires, le propriétaire de ce château se livrait avec ardeur aux plaisirs de la chasse. Pour les rendre plus piquans, il avait fait barbouiller d'ocre les naseaux du cerf qui avait été lancé dans cette occasion, et lui avait donné le nom de *Noll au nez rouge*. Or, il arriva que cette bête fut mise aux abois par un chien qui représentait le roi exilé et que l'on avait pour cette raison nommé *Rowland* : car c'est sous ce nom que l'on désignait généralement le roi absent. Sir Georges

fut tellement enchanté de cette coïncidence que lorsque le cerf eut été tué, il ordonna à ses chasseurs de sonner la mort deux fois, et en dépit des alarmes de ses amis qui le conjuraient de se taire, il se mit à chanter à pleine gorge celle de ses chansons qui lui parut la plus insultante pour le pouvoir établi.

Quand il eut fini, il se tourna vers un de ses voisins, qui semblait particulièrement mécontent de cette inquiétante démonstration.

— Eh bien! sire chevalier de la triste figure, lui dit-il, pourquoi ces appréhensions? Ne sommes-nous pas tous ici des hommes dévoués sur la fidélité desquels on peut compter? Du moins je suis en mesure de répondre pour moi. Je puis rire, chanter, faire des folies, mais je ne tournerais pas à tout vent comme une girouette. Je ne suis pas de ces gens qui, après avoir porté les armes contre leur roi, lui demandent pardon à genoux, pour l'abandonner une seconde fois.

— L'oiseau qui chante devant le chasseur, répondit sir Hugh à qui le baronnet venait d'adresser la parole, est payé de son chant par quelques grains de plomb, et la langue qui remue sans cesse finit par faire tomber la tête de l'imprudent qui ne sait pas lui poser de frein. Avant d'ouvrir la bouche,

sir Georges, il faut être assuré qu'il n'y a pas aux environs d'oreilles ouvertes pour nous écouter.

— Vous avez toujours peur, mon digne ami. Quel mal y a-t-il donc à ce que le vieux coq chante quand il est en joie?

— Il ferait mieux de se taire quand le braconnier charge son fusil, et que le renard et la belette sont aux aguets.

— Je me rendrais suspect, si je gardais le silence. Quand on défend une bonne cause, on ne doit pas craindre de se montrer. Les lâches seuls ont besoin de se cacher.

Le baronnet fut interrompu ici par le bruit éloigné d'un coup de feu. Bientôt après, un second coup se fit entendre.

— Par saint Georges! continua le baronnet dont les joues s'étaient subitement couvertes d'une vive rougeur, c'en est fait: je reconnais le son de mes fauconneaux; nos projets sont découverts et peut-être même mon château est-il déjà attaqué.

— Que Dieu nous protège! s'écria sir Hugh, nous sommes donc trahis! Et son visage devint aussi pâle que celui de son compagnon était cramoisi.

— Nous pouvons encore arriver à temps pour concourir à la défense du château.

— Le mieux est de nous séparer et de prendre la fuite. C'est votre imprudence qui nous a perdus.

A ces mots sir Hugh fit volte-face, et sans attendre la réponse de son ami, il s'enfonça dans l'épaisseur de la forêt.

Sir Georges avait probablement exhalé en termes peu modérés l'indignation que lui inspirait cette désertion ; mais ses pensées, toujours plus occupées de la sûreté des autres que de la sienne, se reportèrent sur le champ avec douleur sur son fils et sur ses serviteurs, et il résolut, quoi qu'il dût lui en coûter, de s'avancer vers Darkwood, pour chercher à les sauver.

Il n'était déjà plus éloigné de son château, quand un cavalier sortant du taillis s'avança vers lui. Croyant qu'il avait affaire à un émissaire chargé de l'arrêter, il prit un pistolet, et il allait presser la détente, quand il reconnut Harrison.

Le sergent l'informa aussitôt des évènemens qui venaient de se passer à Darkwood.

— Et mon fils? demanda sir Georges d'un air qui exprimait toute son inquiétude.

— M. Wilmot dit qu'il se chargeait de le trouver dans la forêt où il s'amusait alors, et de l'emmener avec lui à Londres.

Pendant que le baronnet et Harrison délibéraient ensemble sur le meilleur parti à prendre dans ces conjonctures, ils virent arriver Bill le garennier à bride abattue. Le pauvre homme était essoufflé et couvert de sueur.

Ils s'écartèrent alors tous les trois de la route et entrèrent dans le bois. Harrison qui n'avait d'autre conseil à donner à son maître que celui de la fuite, s'offrit à l'accompagner partout où il voudrait aller. Mais sir Georges le remercia de cette nouvelle preuve de son dévouement.

— Nous sommes donc trop francs l'un et l'autre, lui dit-il, trop ennemis de la dissimulation, pour que nous puissions nous aider mutuellement dans un moment où l'on a un si grand besoin de prudence et de circonspection. Tâche plutôt, mon ami, de retrouver mon fils : car je crains que le chapelain n'ait pas assez de présence d'esprit pour éloigner de lui les dangers qui pourraient se rencontrer sur son chemin. Quand tu l'auras rejoint, tu le conduiras chez un de nos amis.

A cet effet, il remit à Harrison de l'argent ainsi qu'une bague de grand prix en cas que l'argent ne suffît pas, et le sergent retourna sur ses pas vers le château.

De son côté sir Georges suivit le garennier et

arriva avec lui dans un endroit isolé, où s'élevait une misérable hutte que Bill avait construite pour s'y réfugier à l'occasion, quand le temps ne lui permettait pas de rester dehors.

Après y avoir installé son maître, Bill lui promit de revenir le lendemain de bonne heure avec des provisions. Il lui recommanda bien de fermer la porte et de ne pas répondre si quelque voyageur égaré y frappait, ce qui du reste, disait-il, n'était guère probable; et après lui avoir souhaité une bonne nuit, car le jour allait finir, il se retira.

Abandonné à la solitude, et ce qui était encore plus fâcheux, à ses tristes réflexions, sir Georges eut tout le loisir de mesurer la profondeur de l'abîme où il venait d'être précipité, et peut-être par sa propre faute. Cependant sa haine contre ses ennemis l'emporta bientôt sur le sentiment des dangers qui le menaçaient.

— Ah! pourquoi, se disait-il, n'ai-je pas mieux visé, quand je jetai ma brique à la tête du brasseur d'Huntingdon, (c'était ainsi que les royalistes appelaient souvent Cromwell,) le jour qu'il revenait d'un dîner splendide que lui avait donné la compagnie des marchands épiciers? Pourquoi sir Ralph Hopton n'a-t-il pas mieux fait sa besogne, quand il fit vider les arçons à ce coquin à la bataille d'Horncastle? Il

n'y a pas encore bien des années que j'ai vu le drôle parler dans la chambre des communes ; il ressemblait à un chien du comté d'York : son chapeau était sans ruban, son épée était collée contre sa cuisse comme la règle d'un charpentier, et son visage paraissait rouge et enflé comme celui d'un ivrogne. Qui eût dit alors que cet ours tondu chasserait le lion et deviendrait le maître de l'Angleterre ? Mais Rowland est à Saint-Malo ; il viendra bientôt remettre tout à sa place, et enverra l'usurpateur tenir sa cour pour la dernière fois à Tyburn sous le gibet.

Dans cette douce espérance, sir Georges s'étendit le plus commodément possible sur un vieux fauteuil, le seul meuble qui se trouvât dans la hutte, chanta deux ou trois couplets en l'honneur de Cromwell, et finit par s'endormir.

Dans ses rêves, il répéta encore bien des fois les mots de Têtes-Rondes, de Rowland, de Tyburn ; mais heureusement il n'eut d'autres auditeurs que la forêt solitaire et la lune silencieuse, et personne ne troubla son sommeil.

CHAPITRE VII.

Sir Georges quitte sa retraite. — Nouvelle apparition de l'Esprit Noir. — Sir Georges rencontre un ami.

Le garennier arriva à la hutte, ainsi qu'il l'avait promis, aux premiers rayons du jour. Sir Georges dormait encore profondément, et ce ne fut qu'après avoir longtemps frappé que Bill parvint enfin à le tirer de son sommeil.

Pendant que le baronnet dépêchait avec un appétit dévorant les provisions qu'on venait de lui apporter, le garennier lui raconta tout ce qu'il avait appris relativement à l'alarme qu'avait répandue dans les environs la découverte du magasin d'armes à Darkwood, et finit par lui recommander très sérieusement de ne pas songer à la fuite, avant

d'avoir trouvé le moyen de sortir sans s'exposer à tomber entre les mains de ses ennemis. Du consentement de son maître, il conduisit hors de la forêt le cheval que le baronnet avait monté la veille, et l'abandonna sur la route qui menait à la côte afin de faire croire aux émissaires du Protecteur que le propriétaire avait pris ce chemin et s'était déjà embarqué pour la France ou pour la Flandre.

Après plusieurs jours d'un mortel ennui, pendant lesquels il ne reçut d'autres visites que celles de son garennier, sir Georges crut enfin pouvoir s'esquiver. Il savait bien qu'il ne réussirait dans son dessein qu'à l'aide de quelque déguisement ; mais quand Bill lui dit qu'il fallait en outre qu'il coupât ses longs cheveux, comme les portaient les Cavaliers, il se récria avec force, et déclara que plutôt que de consentir à ce qu'on lui rasât la tête comme aux Puritains, il préférait qu'on la lui coupât tout d'un coup.

Le garennier lui rappela alors fort à propos que le roi Charles lui-même, après la bataille de Worcester, s'était coupé les cheveux et les avait enterrés avec ses vêtemens au pied du chêne dans lequel il s'était caché. Cet exemple triompha de la résistance du baronnet, et il se soumit à l'opération, mais non sans lâcher quelque malédiction contre les Puritains,

à chaque boucle de cheveux qu'il voyait tomber à terre.

Lorsqu'enfin Bill lui eut apporté son déguisement qui consistait en une besace et des habits de mendiant, il s'en revêtit, enterra ceux qu'il avait portés jusqu'alors près de la cabane, afin d'imiter son royal maître, et se mit en route à l'entrée de la nuit, accompagné du garennier.

Ils marchaient depuis quelque temps, quand ils aperçurent dans l'obscurité une figure noire, qui paraissait d'une étonnante immobilité, et sir Georges ne tarda pas à reconnaître l'Esprit noir, ainsi qu'il l'appelait, qui murmurait de sourdes imprécations. Il ne crut pourtant pas devoir se mettre à sa poursuite, et continua tranquillement son chemin pendant que le garennier tremblait de tous ses membres à la vue de cette étrange apparition.

Lorsque le soleil se leva, Bill prit congé de son maître, et celui-ci descendit dans un ravin pour y rester caché jusqu'au retour de la nuit. Il se coucha sur le gazon, et dormit même d'un sommeil assez paisible jusqu'à une heure de l'après-midi. En s'éveillant il songea à dîner, mais comme il ne s'inquiétait pas du lendemain, il mangea toutes les provisions que renfermait sa besace.

Aussitôt que le jour commença à baisser, il sortit

de sa retraite, et se hasarda pour la première fois sur la grande route, où il ne risquait pas du moins de s'égarer, comme dans les chemins de traverse qu'il avait été obligé de suivre jusqu'alors.

Il avait déjà fait quelques centaines de pas, regardant à chaque instant devant et derrière lui, quand il aperçut un colporteur qui le suivait à pas pressés, comme s'il avait l'intention de le rejoindre.

Sir Georges ne se souciait de la compagnie de personne; il était surtout fort peu jaloux d'être accosté par un homme qui, voué comme lui à une vie nomade et vagabonde, était plus à même de pénétrer son secret et de deviner le rôle qu'il jouait. Il se décida en conséquence à ralentir sa marche afin de donner au colporteur le temps de le devancer. Puis d'un air d'insouciance il se mit à siffler un air dont il se rappelait bien les paroles, mais qu'il ne crut pas à propos de chanter dans cette occasion.

— Eh! eh! mon joyeux camarade, dit le colporteur, en s'approchant du baronnet, depuis quand le merle siffle-t-il le soir plutôt que le matin? Pourquoi ne chantez-vous pas? Auriez-vous peur de l'acte du parlement contre les chanteurs de ballades?

L'humeur joviale du colporteur calma un peu les craintes du baronnet; cependant comme il n'était nullement disposé à encourager une familiarité qui

pouvait avoir pour lui des suites fâcheuses, il répondit avec humeur qu'il ne savait point de ballade, et que s'il en savait, il ne se sentait aucune envie de chanter.

— Allons, mon ami, reprit le colporteur, déridez votre front. Il serait bien dur que le coq ne pût exercer sa voix aujourd'hui quand on peut lui tordre le cou demain.

Alarmé de cette remarque suspecte, au lieu d'y répondre, sir Georges garda le silence, et ralentit encore le pas dans l'espoir que son compagnon, qui paraissait si fort pressé, prendrait le devant. Mais il fut trompé dans son attente : le colporteur ne le quitta point, s'arrêtant toutes les fois qu'il s'arrêtait, et marchant quand il se remettait en marche.

— Ecoutez-moi, l'ami, dit enfin le colporteur à demi voix et d'un air de mystère, si vous avez dessein de faire quelqu'un de ces coups qu'on n'aime pas divulguer, vous me comprenez? je suis votre homme ; je vous aiderai à merveille.

— Je ne comprends rien à vos paroles, répondit sir Georges avec indignation.

— Comment! un mendiant ignore le métier qui seul peut le tirer de la misère : car ce n'est pas en demandant l'aumône qu'on s'enrichit.

— On voit aujourd'hui beaucoup de mendians

qui n'étaient pas nés pour l'être, et qui cherchent autre chose que du pain.

— Ce n'est que trop vrai, dit le colporteur avec un soupir ; et baissant les yeux vers la terre, il parut plongé dans une profonde et douloureuse rêverie.

Sir Georges crut pouvoir profiter de cet instant de distraction de son compagnon, et s'éloigna rapidement. Mais son persécuteur fut bientôt de nouveau près de lui :

—Si vous voulez disputer avec moi de vitesse, je ne m'y refuse pas. Je chanterai même, si cela peut vous arranger, une drôle de chanson sur le baronnet de Darkwood : comment l'appelez-vous?

— Que veux-tu dire avec ta chanson? s'écria sir Georges, en s'arrêtant tout-à-coup et regardant le colporteur avec l'expression de la colère. Passe ton chemin et laisse-moi seul, coquin que tu es, ou je te ferai sentir le poids de mon bâton.

— Vous vous fâchez? c'est bien à tort! car je ne vous veux aucun mal. Pourquoi ne cheminerions-nous pas ensemble, si vous vous dirigez vers la côte, comme je le suppose.

Sir Georges ne douta plus qu'il ne fût découvert : cependant il tâcha encore d'échapper par une ruse de guerre.

— La côte! s'écria-t-il, avec un étonnement

simulé. On m'a donc mal indiqué la route. C'est à Londres que je vais.

A ces mots, il se retourna ; mais le colporteur en fit de même, disant qu'il irait tout aussi bien à Londres où il pourrait vendre sa marchandise avec autant d'avantage que le long de la côte. Cependant la patience de sir Georges avait été poussée à bout. Il s'arrêta de nouveau.

— Coquin, dit-il, tu vas me quitter à l'instant ; je n'ai que faire de ta société ; ou par la....

— N'allez pas jurer ! dit le colporteur en interrompant le baronnet : vous connaissez l'acte du parlement contre les jureurs. Vous pourriez être condamné à l'amende.

— Et quand cela serait, reprit sir Georges, que le calme froid de son compagnon avait mis hors de garde, ce ne serait pas la première fois ; j'ai déjà payé vingt shillings pour une pareille cause, et je me soucie fort d'en payer encore autant.

— Vingt shillings !.... l'amende est de trente pour un lord, de vingt pour un baronnet ou un chevalier, de dix pour un écuyer, de six shillings et huit pences pour un bourgeois, et de trois ou quatre pences pour les classes inférieures, sans compter que l'amende est portée au double en cas de récidive. Seriez-vous baronnet ?

Convaincu par le regard malin qui accompagnait cette question, qu'il avait été reconnu, sir Georges ne vit plus d'autre moyen de sortir d'embarras que de jeter le colporteur dans le fossé qui bordait la route. Mais il n'en eut pas le temps. Le colporteur prenant un air de dignité, lui dit en souriant :

— Pardonnez-moi, mon cher Grandford, d'avoir plaisanté si longtemps à vos dépens ; mais je voulais voir si mon déguisement et mes manières suffisaient pour cacher le ci-devant marquis d'Ormond.

— Le marquis d'Ormond ! s'écria sir Georges, en ouvrant de grands yeux, mais oui : c'est lui. Qui l'aurait cru ? Et cependant je vous aurais reconnu sans le changement de votre voix.

— Ce qui doit vous faire sentir la nécessité de changer aussi la vôtre : car c'est elle qui vous a trahi. Il ne suffit pas de prendre l'habillement d'un mendiant, mais encore sa voix plaintive et dolente, ses manières communes et grossières, si vous tenez à garder votre incognito.

Ils se retirèrent ensuite dans un lieu écarté de la route pour causer plus à leur aise. D'Ormond apprit à son ami qu'il avait été envoyé par le roi en Angleterre pour diriger l'insurrection, mais que le complot ayant été découvert, il avait pris le parti de retourner auprès de son souverain. Cette nouvelle

affligea d'autant plus sir Georges qu'elle ne lui laissait plus d'espérance de voir le roi débarquer avec une armée sur les côtes d'Angleterre, comme il en avait formé le projet.

Après avoir parlé des affaires publiques, nos amis s'entretinrent aussi des leurs, et il fut convenu qu'ils tâcheraient de gagner la côte, pour passer ensuite en France, sir Georges remarquant avec sagesse que deux têtes valaient mieux qu'une, surtout une comme la sienne.

Malheureusement le marquis n'avait encore rien pris de la journée, et lorsqu'il se leva pour se mettre en route, il se plaignit, tout en riant, que les courroies de sa balle lui pesaient plus que le ruban bleu de l'ordre de St-Georges qu'il portait autrefois.

— Si ce n'est que cela, dit le bon baronnet, je me chargerai bien de votre bagage : car j'ai fait aujourd'hui un excellent dîner, et bien des fois mes épaules ont porté un daim sans en éprouver de fatigue.

Et aussitôt, sourd à toutes les représentations, il détacha la balle des épaules du marquis, et la chargea sur les siennes; puis ils regagnèrent ensemble la grande route et marchèrent d'un pas rapide, afin d'arriver encore avant la nuit close à quelque auberge où ils pussent apaiser leur faim.

CHAPITRE VIII.

Sir Georges et son ami sont surpris par un détachement de dragons. — Le baronnet, fait seul prisonnier, parvient à se sauver. Il entre au service d'un aubergiste.

Nos deux amis avaient à peine fait une centaine de pas, qu'à un détour de la route, ils virent devant eux un détachement de dragons. L'officier qui commandait le détachement n'eut pas plus tôt aperçu sir Georges qu'il courut vers lui, et mettant pied à terre, le saisit rudement par le collet.

— Ah! ah! milord colporteur, je vous reconnais à votre balle de toile bleue, telle qu'elle nous a été désignée. Marquis d'Ormond, au nom de son Altesse le lord Protecteur, je vous arrête. Et quel

est ce drôle qui vous suit ? Est-ce aussi un conspirateur ?

Avec une promptitude de pensée qui annonçait toute la générosité de son cœur, sir Georges avait déjà résolu de profiter de la méprise de l'officier pour sauver son ami. Avant donc que celui-ci eut le temps de se faire connaître, il répondit :

— Je me rends, capitaine, et je ne demande qu'à être mené jusqu'à Londres. Ce manant que vous voyez à côté de moi m'avait déjà reconnu, et dans l'espoir sans doute d'une riche récompense, il m'avait forcé de le suivre, pour me livrer ensuite à un tas de fanatiques. Je ne suis pas fâché d'être tombé en meilleures mains.

Le marquis voulut parler; mais les soldats qui venaient d'arriver, n'étant pas disposés à partager avec qui que ce fût l'honneur et le profit de leur capture, le chassèrent impitoyablement, et l'un d'eux, ayant mis sir Georges en croupe derrière lui, ils partirent tous au grand trot.

Le caractère du marquis d'Ormond ne lui permettait pas d'accepter le dévouement de son généreux ami. Au lieu donc de se diriger vers la côte, il prit le parti de rester caché dans les environs, déterminé à se présenter lui-même devant Cromwell, si le baronnet courait quelque danger.

De son côté sir Georges se consolait de sa mésaventure par la pensée d'avoir fait une bonne action en sauvant une vie qu'il regardait comme plus précieuse que la sienne pour la cause royale. Cependant il ne pouvait songer sans douleur à l'état dans lequel allait se trouver son fils Richard, abandonné à lui-même à un âge si tendre et dans un temps de convulsions où l'enfant était parfois enveloppé dans l'accusation portée contre l'auteur de ses jours. D'ailleurs la conversation des soldats n'était pas de nature à égayer son esprit : car ils ne parlaient que d'exécutions auxquelles ils avaient assisté, et dont les victimes étaient des royalistes qui se trouvaient dans le même cas que lui.

Après une course de deux milles, le cheval qui portait le baronnet commença à rester en arrière, fatigué sans doute de sa double charge, et le dragon qui le menait crut devoir s'arrêter pour lui donner le temps de respirer. Mais quand le cavalier voulut rejoindre ses camarades qu'un détour de la route lui avait fait entièrement perdre de vue, le cheval refusa d'avancer ; il se cabra et tomba lourdement par terre. Le dragon resta étendu, une jambe engagée sous le corps de l'animal, et sir Georges qui avait été jeté à côté, fut en un instant de nouveau sur ses pieds.

L'espoir de se sauver se présenta aussitôt à l'es-

prit du baronnet. Un bois bordait la route ; il y pénétra sur le champ, pendant que le dragon démonté appelait ses camarades à grands cris. Puis se rappelant l'expédient auquel Charles II avait eu recours après sa défaite, il monta lestement sur l'arbre le plus haut et le plus touffu qui s'offrit à sa vue.

A peine s'était-il caché dans le feuillage qu'il entendit les dragons entrer dans le bois et fouiller avec soin les moindres buissons, puis revenir près du chemin, avec l'intention sans doute de faire une perquisition plus exacte. Mais déjà les ombres de la nuit se joignaient à celles de la forêt, et quoique quelques dragons passassent à plusieurs reprises où il s'était réfugié, le baronnet ne fut point découvert. Bientôt l'obscurité fut telle que les dragons durent bon gré mal gré renoncer à leur projet.

Sir Georges ne pouvait pas encore se flatter d'être hors de danger : il prévoyait bien qu'avec le jour recommenceraient les recherches. Il ne rendit pas moins grâces au ciel d'avoir échappé à ses ennemis d'une manière si inespérée, et il se laissa aller à des idées plus agréables que celles qui l'occupaient quelque temps auparavant.

Plusieurs heures s'étant écoulées sans qu'il en-

tendit le moindre bruit, il en conclut que les dragons restés dans le bois s'étaient endormis à leurs postes. Il se laissa donc couler doucement le long de l'arbre, et marchant avec la même précaution sur un terrain heureusement couvert de gazon, il atteignit l'extrémité du bois opposée à la route. Là il s'arrêta un instant pour écouter, et comme il n'entendait rien, il entra dans une grande prairie entourée de champs. Après s'être désaltéré à un ruisseau qui traversait cette plaine, il prit un sentier et marcha devant lui jusqu'à la pointe du jour. Alors il s'arrêta sous un bouquet d'arbres pour examiner les environs, et tâcher de s'orienter s'il était possible.

Pendant qu'il était ainsi occupé, il vit venir deux paysans chargés de pelles et de pioches. Arrivés à une trentaine de pas de l'endroit où il était caché, ces hommes ôtèrent leurs habits, leurs gilets et leurs chapeaux qu'ils déposèrent sur l'herbe, et disparurent ensuite dans une carrière à sable, où ils se mirent aussitôt à travailler.

Sir Georges ne put voir sans envie ces humbles vêtemens, et il résolut de les prendre en échange de ceux qu'il portait, et qui l'exposaient à chaque instant à être reconnu. Il s'approcha donc en rampant du bord de la carrière, prit l'habillement qui lui paraissait le meilleur et le remplaça par ses

haillons, auxquels il ajouta une pièce d'or plus que suffisante pour indemniser le propriétaire. Il retourna ensuite sous les arbres et se revêtit à la hâte de son nouveau costume.

Une demi-heure de marche lui suffit pour gagner la grande route; et comme son estomac encore à jeun réclamait une nourriture plus solide que celle que lui offraient les fruits sauvages des haies environnantes, il résolut d'entrer dans la première auberge qu'il rencontrerait.

Bientôt il aperçut à quelque distance une enseigne qui annonçait ce qu'il cherchait. Mais s'étant approché de plus près, il reconnut avec chagrin que cette enseigne était la *Tête du Protecteur*, surmontée d'un grand œil, emblème de la lumière divine qui dirigeait Cromwell dans ses voies. En dessous on lisait en grandes lettres d'or le nom de l'hôte: *Plein de grâce le Juste.*

Ce nom puritain et bien plus encore le portrait de Cromwell révoltèrent le bon baronnet, et il était sur le point de continuer son chemin quand, réfléchissant, qu'on ne le chercherait pas dans la société des Têtes-Rondes, il se décida à entrer dans l'auberge.

Près de la porte était un important personnage, rien moins que le susdit Plein-de-Grâce le Juste,

dont le visage pâle et le corps amaigri s'accordaient assez bien avec l'expression austère de sa physionomie. Suivant l'usage des Puritains, il avait les cheveux coupés très courts et portait un chapeau, qui ressemblait à un clocher et dont les bords étaient d'une largeur démesurée. La couleur de son costume tirait sur le noir ; et, comme tous *les serviteurs du Seigneur*, ainsi que se nommaient les Puritains, avaient pris les armes depuis la découverte de la dernière conspiration, il avait suspendu une longue épée à sa ceinture, mais sans nœud de ruban et sans aucune autre espèce d'ornement.

Sir Georges, malgré sa répugnance, s'avança vers l'aubergiste, et contrefaisant le mieux qu'il put l'accent et le jargon d'un paysan, il lui demanda quelque chose à manger.

— As-tu au moins la poche garnie? répondit Plein-de-Grâce avec un air de dédain : car il se présente ici tous les jours des fainéans qui, parce que je suis connu pour un bon Samaritain, demandent à partager avec moi les consolations accordées à la créature, et ne me paient ensuite qu'en monnaie spirituelle, c'est-à-dire en chantant une hymne, ou en débitant un sermon.

Sir Georges lui montra une poignée de petites pièces.

— Bien ! reprit l'hôte en changeant de ton, vous trouverez tout ce qu'il vous faut dans ma maison. Mais, dites-moi, d'où venez-vous ? car vous me paraissez étranger dans ce pays. Etes-vous un des enfans d'Israël qui doivent se réunir chez moi dans quelques jours pour entendre notre digne ministre ?

— Je ne viens pas dans cette pieuse intention ; mais étant sans emploi, je cherche à en trouver un.

— Si vous voulez entrer à mon service, je puis vous offrir la place de garçon d'écurie.

— Je l'accepte bien volontiers, répliqua aussitôt le baronnet, et il suivit Plein-de-Grâce qui le conduisit dans la cuisine et lui servit du pain, du fromage et de la bière.

Sir Georges n'avait pas encore achevé son repas qu'il entendit un grand bruit sur la route. Il s'approcha d'une fenêtre et ne fut pas peu consterné en reconnaissant les dragons qui l'avaient arrêté la veille, et sur le dos de l'un d'eux la balle du marquis, qu'il n'avait pas pensé à ramasser après sa chute.

Les soldats s'arrêtèrent devant l'auberge avec le désir sans doute d'y boire un coup ; mais le chef secoua la tête en montrant la route, et le détachement se remit en marche à la grande satisfaction de sir Georges qui n'avait consenti à se faire garçon

d'écurie que pour laisser aux dragons le temps de s'éloigner des environs.

Le baronnet commença alors à respirer plus librement ; et ayant été instruit de tous les devoirs qu'il aurait à remplir, il se débarrassa de ses habits pour prendre ceux du garçon auquel il venait de succéder, et entra immédiatement en fonctions, sous le nom de Timothée.

CHAPITRE IX.

Un dîner puritain. — Sermon du Dr Crainte de Dieu. — Le prédicateur est interrompu d'une manière aussi brusque qu'inattendue. — Sir Georges est reconnu.

Le lendemain de l'arrivée de sir Georges à la *Tête du Protecteur*, était un dimanche. Toutes les portes restèrent rigoureusement fermées ainsi que l'ordonnait la loi qui avait prononcé une amende de dix shillings contre tous ceux que l'on trouverait dans un cabaret ou autre lieu semblable, et qui avait défendu en outre de voyager le dimanche, à cheval ou en voiture, en bateau ou en litière, à moins que ce ne fût pour se rendre à l'église.

Le dîner de ce jour, qui se composait de tous les

restes de la semaine, et auquel prenaient part tous les serviteurs de la maison, fournit à l'hôte l'occasion de débiter un de ces longs bénédicités alors à la mode, en tirant une leçon religieuse de chacun des plats qui couvraient la table.

— Ce hachis de poulets, dit-il avec un sérieux qui fit rire sous cape son nouveau garçon d'écurie, doit nous rappeler le Sauveur du monde, qui voulait rassembler tous les habitans de Jérusalem autour de lui, comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes. — Ce mouton doit vous faire penser au roi David qui fut berger avant d'être roi. — Ce veau nous représente celui qu'immola le père de l'enfant prodigue, après le retour de celui-ci dans la maison paternelle ; et ce chapon le coq qui chanta trois fois devant l'apôtre saint Pierre. — Quant à ces tranches de lard et à ces goujons frits, ils nous offrent l'image, les uns des pourceaux dans lesquels entra la légion de démons dont parle l'Évangéliste; les autres, l'emblème de la baleine qui avala Jonas, ainsi que de celle qui a échoué dernièrement à Greenwich pour servir de leçon et d'avertissement aux élus.

Enfin l'hôte trouva dans les restes d'un homar toutes sortes d'allusions bizarres et extravagantes aux chapeaux rouges des cardinaux, aux cornes de la Bête de l'Apocalypse, c'est-à-dire de l'Eglise de

Rome, aux chapes et aux autres ornemens des papistes.

Quand il eut ainsi épuisé son sujet et la patience de sir Georges qui, malgré son humeur, avait toutes les peines du monde pour ne pas éclater de rire, l'hôte prononça enfin la formule du bénédicité, et permit à ses gens de se rassasier des consolations de la créature qui leur avaient été servies.

— Infame hypocrite! s'écria le baronnet, hors d'état de contenir plus longtemps sa colère, en dépit de tous ces dehors de sainteté que tu affectes avec tant d'ostentation, tu n'en es pas plus saint pour cela; puis, saisissant le chapeau d'un des assistans, il le jeta à la tête du prédicateur.

Il serait difficile de dépeindre la stupeur et la consternation que cette interruption si insolite et si imprévue causa dans l'assemblée; un tremblement de terre n'aurait pas produit plus d'effet. Mais bientôt un mouvement général d'indignation succéda à l'effroi qui avait saisi les esprits. Chacun tira son épée, et deux ou trois assistans se précipitèrent sur le baronnet pour l'assassiner.

— Frappez le blasphémateur à la bouche! criait-on de tous côtés; coupez-lui la langue! qu'il meure comme Ananias! Clouez ce nouveau Sisarra contre le plancher! mort à l'impie! mort au Philistin.

Sir Georges allait être impitoyablement massacré par ces fanatiques, dont la fureur allait jusqu'à la frénésie, quand le prédicateur, dominant le tumulte de sa voix puissante :

— Arrêtez! s'écria-t-il, ne lui faites point de mal ; ne touchez pas à un cheveu de sa tête ! C'est le Seigneur qui l'a livré entre nos mains comme il livra Achab à Josué. Quoique nous sachions que c'est un ennemi du lord Protecteur, un malveillant, il faut encore connaître son nom.

— Fouillez-le! fouillez le Moabite! répondirent plusieurs voix.

Aussitôt le baronnet fut conduit dans une pièce voisine, et visité de la tête aux pieds. Mais on ne trouva sur lui que quelques pièces d'or et une montre de même métal renfermée dans une ceinture de cuir qui lui entourait les reins.

Au moment où on le ramenait dans la salle, un voyageur qui venait de s'arrêter à l'auberge, y entra aussi, attiré par le bruit qui s'y faisait. Il n'eut pas plutôt envisagé de près le baronnet, qu'il s'écria :

— C'est sir Georges Grandford! j'en ferais le serment. Je l'ai vu bien des fois monté sur un cheval noir et suivi d'une meute de chiens.

— Et voyez! dit un des membres de la confrérie, qui examinait l'intérieur de la montre, voici bien

les armoiries des Grandford avec les initiales G. G.

Cette découverte fut saluée par des cris de triomphe. Plusieurs des assistans se jetèrent à genoux pour rendre grâces à Dieu, tandis que les autres disaient :

— C'est un jugement du ciel, une intervention visible de la Providence. Que l'impie soit attaché à un gibet aussi haut que celui d'Aman ! Qu'il meure, le conspirateur contre les enfans d'Israël.

On délibéra alors sur ce qu'on ferait du coupable, et il fut décidé qu'on le garderait pieds et poings liés jusqu'au dimanche suivant, où toute la congrégation se réunirait pour le conduire avec le plus d'éclat possible au bourg voisin et le livrer aux autorités.

On garrotta en conséquence le baronnet, et l'ayant porté dans une mansarde vide de l'auberge, on l'y enferma à double tour. La clé fut confiée à la garde de Plein-de-Grâce, et chacun s'en retourna chez soi pour faire les arrangemens nécessaires à la grande cérémonie du dimanche.

CHAPITRE X.

Souffrances de sir Georges.—Il reçoit la visite de son hôte.—Délivrance inespérée. — Puissantes représailles du baronnet. —Il arrive avec le marquis d'Ormond à Ostende.

Sir Georges était d'un caractère qui ne se laissait pas facilement abattre ; toutefois il ne put songer sans un profond chagrin qu'il était lui-même la cause du nouveau malheur qui venait de lui arriver. En effet, sans aucune nécessité et uniquement pour satisfaire sa mauvaise humeur, il s'était livré lui-même au pouvoir de ses ennemis. Il voulut dormir pour se distraire de ces sombres pensées, mais il en fut empêché par la douleur que lui causaient ses liens qui avaient été tellement serrés que les chairs commençaient à enfler sous leur pression.

Il resta dans cette pénible situation du corps et de l'esprit jusqu'à six heures du matin. Alors il entendit la porte de sa prison s'ouvrir, et vit entrer l'hôte qui lui apportait de la nourriture. La présence de Plein-de-Grâce occasionna dans l'âme du baronnet un singulier conflit entre la haine et le mépris que lui inspirait cet homme et le besoin qu'il avait de solliciter de lui un soulagement à ses souffrances.

— Ecoutez, lui dit-il, chien de Tête-Ronde, soyez, je vous prie, un brave homme au moins une fois dans votre vie, et relâchez un peu ces cordes qui me coupent les chairs. Il suffit qu'elles me mettent dans l'impossibilité de fuir ; mais, misérable tondu.... je veux dire, mon brave homme, à quoi bon me torturer ainsi ?

— Quoique tu sois de l'armée de la Bête, répondit l'hôte en faisant ce que le baronnet demandait, les élus épargneront la chair, afin de t'offrir tout entier en sacrifice au Seigneur.

— Ah ! s'écria sir Georges en respirant plus à l'aise quand ses liens furent desserrés, je vous remercie de tout mon cœur, mon ami Plein-de-Grâce. Maintenant écoutez-moi, coquin d'hypocrite.... je veux dire, mon cher ami, si vous voulez agir en chrétien, coupez ces cordes et laissez-moi m'échapper ; je vous promets que je ne dirai jamais à per-

sonne que vous mettez de l'eau dans votre ale, et que vous mangez en cachette les jours de jeûne.

Pendant quelques instans, l'hôte resta les yeux baissés, aussi confus qu'un voleur pris sur le fait. Mais il reprit bientôt son assurance et s'écria :

— C'est en vain que tu cherches à imiter Benadad, en attaquant un des frères au milieu du troupeau. Quand même tu dirais la vérité, qui voudrait croire un conspirateur, un traître, un blasphémateur qui ose insulter l'un des fervens disciples du pieux ministre Crainte-de-Dieu Goodnough? Và ; je brave tes mensonges, je méprise tes calomnies.

A ces mots il se retira, en lançant au baronnet un regard qui voulait être celui de la vertu indignement outragée, mais qui réellement n'exprimait que la fureur d'un faux brave convaincu de lâcheté. De son côté, sir Georges, devenu plus libre dans ses mouvemens, en profita pour manger de bon appétit les provisions qu'on lui avait apportées ; puis, cédant à la fatigue d'une nuit passée dans les souffrances, il s'endormit profondément.

Le jour allait finir, quand il s'éveilla, le corps moins fatigué il est vrai, mais l'esprit toujours accablé de sinistres pressentimens. Il passa ainsi la première partie de la nuit, en proie aux idées les plus accablantes, lorsqu'enfin l'horloge d'un village voi-

sin annonça le commencement du jour du Sabbat, de ce jour qui devait être témoin du triomphe de ses ennemis.

Il prêtait encore l'oreille à ce son lointain, quand il entendit un bruit plus rapproché qui semblait venir de la fenêtre de sa prison. Il leva les yeux, la croisée s'ouvrit, et à la faible lueur des étoiles, il aperçut un homme armé d'un couteau qui entrait chez lui. A cette vue, il ne douta pas qu'il n'eût affaire à un de ces fanatiques enragés de la secte des Indépendans, qui venait l'assassiner en holocauste au Seigneur, comme cela était déjà arrivé dans ces temps de troubles politiques et d'exaltation religieuse.

— Comment, lâche que tu es! s'écria-t-il, tu viens de sang-froid frapper un homme qui ne peut opposer la moindre résistance.

— Silence! répondit à voix basse l'étrange visiteur, silence pour l'amour du ciel, ô le plus incorrigible des étourdis! Je suis votre ami d'Ormond. Pas un mot de plus, et suivez-moi.

Après avoir coupé les liens du baronnet, le marquis le conduisit à la fenêtre, contre laquelle était dressée une échelle; lui dit de descendre sans bruit, et descendit lui-même le premier.

On pense bien que sir Georges ne perdit pas un

instant et qu'il s'empressa de suivre son libérateur ; mais on croira à peine que même alors il ait pu songer à jouer à ses ennemis un tour de sa façon. Comme l'échelle se trouvait placée près de l'enseigne, il détacha en passant le portrait du Protecteur, le descendit avec lui, et, prenant le couteau du marquis, malgré toutes les remontrances de ce dernier, il perça le cou de Son Altesse. Puis il passa dans le trou une des cordes qui avaient servi à le garrotter, et alla remettre l'enseigne à sa place, mais en l'accrochant de manière que l'illustre personnage y figurait sous la forme d'un pendu.

— Pardon, mon cher, dit-il au marquis qui s'efforçait de l'entraîner, je me devais cette réparation pour être entré dans une maison qui étalait fastueusement cette maudite enseigne. A présent que ma conscience est satisfaite, je suis prêt à vous suivre.

— Eh bien ! au nom du ciel, trêve de folies, dit d'Ormond, et hâtons le pas ; sans quoi vous subirez en réalité la peine que vous venez follement d'infliger en effigie au Protecteur.

Après de mutuels remercîmens pour les services qu'ils s'étaient rendus l'un à l'autre, le marquis apprit à sir Georges qu'il venait de Shoreham, où il avait trouvé un marin attaché à la cause royale qui

s'était engagé à le conduire de l'autre côté du détroit.

— Mais comment, demanda le baronnet, êtes-vous parvenu à me découvrir dans ce détestable repaire de Puritains.

— Avant de partir pour Shoreham, répondit d'Ormond, je me doutais que vous étiez échappé des mains des dragons : car je les vis le lendemain de notre première rencontre avec la balle dont vous aviez voulu vous charger. Je me pressai donc de terminer mes arrangemens avec le marin dont je vous parlais tout à l'heure, et je retournai vers l'endroit où nous nous étions séparés. En passant près de l'auberge de Plein-de-Grâce, je fus surpris d'entendre un garçon d'écurie qui, pour gourmander un cheval rétif, lui donnait le nom de Tête-Ronde et de tondu. Je tournai les yeux de son côté, et je vis avec plaisir que c'était vous. Je n'osai pourtant alors vous aborder ; mais le soir je m'approchai de l'auberge et m'avançai jusque sous la fenêtre de la salle où se tenait l'assemblée des Puritains. Je pus ainsi non-seulement entendre, mais encore voir tout ce qui s'y passait ; et lorsque vous fûtes mené dans l'étage supérieur, la lumière que je vis briller tout-à-coup à une fenêtre suffit pour me faire connaître le lieu qui devait vous servir de prison. Une échelle que je trouvai hier

près d'une meule de foin me mit à même de monter jusqu'à vous et de vous délivrer. Maintenant, si vous pouvez vous abstenir pendant quelques heures de toute nouvelle folie, nous fendrons bientôt les vagues sans que nous ayons à craindre les griffes de Noll et de ses janissaires.

— Et nos biens, reprit le baronnet, nous les laisserons avec confiance à la garde de Messieurs du séquestre.

— J'ai peut-être perdu autant de châteaux et de baronnies que l'on confisquera d'acres de terre dans votre domaine de Darkwood, et je ne m'en suis pas encore plaint. Quand le monarque perd sa couronne et son royaume, un sujet fidèle ne peut songer à de mesquines privations. Le bon temps reviendra, où tous rentreront dans leurs droits; en attendant, celui qui a conservé son honneur est encore assez riche. Je possède une relique que je ne donnerais pas en échange d'une principauté : c'est la pomme de la canne que Charles I tenait à la main le premier jour de son procès. Cette pomme s'étant détachée, le roi la ramassa et la mit dans sa poche; mais après sa mort elle tomba en ma possession et elle ne me quittera qu'avec la vie. Voilà tout ce que j'ai conservé avec mes cordons de l'ordre de Saint-Georges et de celui de la Jarretière, que j'ai laissés à Londres entre les

mains d'un ami sur la fidélité duquel je puis compter.

— Et pourquoi avez-vous conservé avec tant de soin ces décorations en apparence si peu importantes ?

— Afin de pouvoir, si j'étais arrêté et condamné comme le noble Monrose, me revêtir aussi comme lui des marques de distinction que m'a accordées mon souverain, et m'écrier au moment d'être décapité et écartelé : — Il est mille fois plus glorieux pour moi d'avoir ma tête placée sur la porte de cette prison que d'avoir mon portrait suspendu dans les appartemens royaux ; et quant à mes membres, je voudrais qu'on pût les morceler de manière à en envoyer un fragment dans chaque ville de la chrétienté, pour témoigner de ma fidélité à mon roi et à mon pays.

Animé par l'héroïque désintéressement de son compagnon, sir Georges protesta qu'il ne se souciait plus de ses domaines de Darkwood, tout en regrettant de n'avoir encore aucune nouvelle de Richard, dont le sort l'inquiétait vivement. Mais le marquis lui dit qu'il avait huit fils, que tous avaient risqué ou risqueraient un jour leur vie pour le souverain légitime, et que s'ils la perdaient pour une cause si juste, leur mort serait à ses yeux la plus précieuse faveur qu'il pût ambitionner.

En causant ainsi, nos amis marchaient à grands pas, et ils gagnèrent sans obstacle l'ancien bourg de Shoreham où s'était embarqué Charles II. Le marin qui les attendait les félicita cordialement de leur arrivée, et après leur avoir fait prendre des habits de pêcheurs, il les conduisit encore avant le jour sur le rivage où était amarrée sa barque.

Lorsque le soleil se leva, nos deux fugitifs voguaient déjà en pleine mer. A la vue des côtes dont il s'éloignait, le marquis laissa tomber quelques larmes, et s'écria :

— Adieu, chère et malheureuse patrie! Qui ne pleurerait en pensant que tu soupires après le retour de ton roi, tandis qu'un misérable usurpateur te gouverne avec une verge de fer.... Mais, nous ne fuirons pas toujours comme des criminels; nous reviendrons sur tes côtes avec une armée commandée par notre aimable souverain. Je ne porterai plus alors les humbles vêtemens d'un pêcheur, mais de bonnes armes, et surtout une bonne épée capable d'entamer ces invincibles Côtes-de-Fer dont Cromwell est si orgueilleux.

Un éclat de rire prolongé et bruyant de sir Georges interrompit brusquement le monologue du marquis, qui lui demanda le motif de sa gaîté.

— Je songeais, répondit le baronnet, à la conster-

nation et à l'horreur qu'éprouveront ces coquins de tondus, quand ils arriveront à cheval en grande tenue à l'auberge de leur frère Plein-de-Grâce le Juste, et qu'ils trouveront non-seulement l'oiseau envolé de sa cage, mais encore leur idole, Son Altesse le lord Protecteur, pendu à leur porte en effigie, comme il le sera un jour en chair et en os au gibet de Tyburn.

Le marquis ne répondit que par un demi-sourire à la folle gaite de son ami : car il songeait au sort reservé à ceux des royalistes qui n'avaient pas eu comme lui le bonheur d'échapper aux poursuites de leurs ennemis, et il ne pouvait écarter de son esprit la conviction pénible que la perspective brillante qui s'ouvrait naguère aux partisans des Stuarts s'était considérablement obscurcie.

C'est dans ces dispositions d'esprit différentes que les deux fugitifs firent leur voyage; après une courte traversée, ils debarquèrent dans le port d'Ostende, qui alors appartenait aux Espagnols.

CHAPITRE XI.

Richard arrive à la résidence de Cromwell.—Sa cour.—Portrait du Protecteur.—Il reçoit les félicitations des ambassadeurs français et des députés de l'armée d'Angleterre.

Nous avons laissé Richard sur la route de Londres, escorté par un détachement de cuirassiers ; il est temps maintenant que nous revenions à lui pour ne plus le quitter.

Le jeune Grandford s'amusait à tirer des flèches aux oiseaux dans le bois qui entourait le château de son père, quand il entendit le signal donné par les deux fauconneaux. Se doutant de quelque événement grave, il se rapprocha du château, mais en faisant un long détour, de sorte que le serviteur envoyé à sa recherche par le chapelain ne put le trouver.

Arrivé sur la lisière du bois, il s'arrêta, indécis sur le parti qu'il prendrait, quand il vit les habitans de Darkwood sortir en courant par la poterne de derrière. Il voulut les rejoindre; mais, trop éloigné du sentier qu'ils avaient choisi, et jugeant dangereux de crier après eux, il resta encore quelque temps caché dans les broussailles. La curiosité l'emporta enfin sur la prudence, et Richard s'avança résolument vers la poterne, qui, comme nous l'avons dit, n'était point gardée. Ayant franchi ce passage, il entra dans la maison et se dirigea vers la salle où nos lecteurs l'ont rencontré pour la première fois, en présence du colonel Lilburne.

Une indisposition retenait Cromwell à Hampton-Court, lorsque le colonel et son prisonnier arrivèrent au quartier militaire à Whitehall. Cependant les ministres du Protecteur profitaient de ce temps pour lui concilier les esprits de ceux qui refusaient encore de reconnaître son autorité, en faisant valoir les succès étonnans et presque surnaturelsqui avaient couronné toutes ses entreprises, de sorte qu'on pouvait croire qu'il avait été destiné par le ciel à gouverner l'Angleterre.

« Qu'y a-t-il en effet de plus extraordinaire, dit un de ses panégyristes, qu'un homme qui a osé concevoir, et qui est parvenu à accomplir un dessein dont

l'exécution était si peu vraisemblable, celui de renverser une des monarchies les plus anciennes et les plus solidement établies ; qui a eu la hardiesse et le pouvoir de faire condamner son roi et son maître à une mort infame et publique ; et cela sous le nom du parlement ; qui a ensuite foulé aux pieds ce même parlement et l'a chassé quand il en fut fatigué, pour s'élever plus haut qu'aucun des rois qui s'étaient assis sur le trône d'Angleterre; qui a dompté tous ses ennemis par la force, et maîtrisé ses amis par l'artifice ; qui s'est fait craindre et courtiser par tous les princes étrangers ; qui enfin, après avoir soumis trois royaumes à son pouvoir, a eu à sa disposition les biens et la vie de chaque particulier, comme s'il les avait hérités de son père ! »

Mais Dieu, en permettant l'élévation de l'usurpateur régicide, voulait donner aux rois, ainsi que le dit Bossuet dans son oraison funèbre de la Reine d'Angleterre, une *grande et terrible leçon*. Il voulait leur apprendre *à user de leur puissance, comme il le fait lui-même, pour le bien du monde, et leur faire voir d'une manière souveraine et digne de lui que toute leur majesté est empruntée, et que, pour être assis sur le trône, ils n'en sont pas moins sous sa main et sous son autorité suprême.*

Aussitôt que la santé du Protecteur lui permit de recevoir les félicitations qui lui étaient adressées de de toutes parts à l'occasion de la découverte du dernier complot royaliste, il fut décidé que le grand lever aurait lieu à la maison d'Hampton-Court, car on ne se servait plus du nom de palais, quoiqu'il régnât dans cette résidence un air de magnificence vraiment royale.

Lilburne résolut de s'y trouver afin de rendre compte lui-même à son maître de son expédition à Darkwood; et dans l'espoir que la jeunesse, la beauté et les manières nobles et distinguées de Richard toucheraient le cœur de Cromwell, il voulut que son prisonnier l'accompagnât.

Après avoir traversé une vaste cour où se tenaient plusieurs détachemens des gardes-du-corps du Protecteur, composés en grande partie de vétérans à la figure grave et imposante, ils montèrent à travers une file de serviteurs l'escalier qui conduisait dans l'intérieur de l'hôtel, et furent introduits dans la salle d'audience.

Les murs de cette salle étaient couverts de cartes de géographie, de plans, de tableaux statistiques, ornemens simples, mais merveilleusement appropriés à la résidence d'un prince éclairé et d'un politique habile. Tout autour on voyait rangés un grand nom-

bre de ces vieux guerriers qui s'étaient illustrés dans les dernières guerres, et qui étaient venus, pour la plupart, complètement armés, comme si on les eût appelés à un conseil militaire sous une tente, plutôt qu'à un lever pacifique dans un palais. Quelques-uns des plus jeunes officiers avaient cru pouvoir, dans cette occasion, donner plus d'élégance à leur costume ; mais la grande majorité, dédaignant le moindre ornement, justifiaient pleinement la plaisanterie que les Cavaliers adressaient à leurs ennemis, en disant qu'ils ne se servaient de rubans que pour les signets de leurs Bibles.

On s'attendait que le Protecteur se montrerait ce jour-là avec le somptueux manteau de velours, pourpre, la Bible, l'épée et le sceptre dont il avait été investi peu de temps auparavant, lors de son inauguration solennelle dans la salle de Westminster ; mais, comme il avait reçu ces emblèmes du pouvoir souverain moins pour satisfaire sa propre ambition que pour contenter les désirs de ses amis, il les laissa de côté dès qu'il crut pouvoir s'en passer. D'après le costume qu'il portait alors, on aurait cru avec peine qu'il avait si récemment refusé le titre de roi, et encore moins qu'il en exerçait l'autorité : car il était vêtu de drap noir avec une simplicité recherchée et sans aucun objet de luxe, si ce n'est peut-être une paire de bas

de soie noire et des rosettes de satin de même couleur à ses souliers. Du reste, il ne se distinguait des personnes qui l'entouraient qu'en ce qu'il avait toujours son chapeau sur la tête.

Ses yeux étaient légèrement teints de sang, et dans les veines saillantes de son visage enflé et tant soit peu mélancolique, on pouvait découvrir la marque d'un caractère impétueux et irascible, mais qui avait dû céder à une volonté de fer. Son nez rubicond et une grosse verrue qu'il avait sur le front fournissaient une inépuisable matière de plaisanteries aux poètes du parti opposé. Ses cheveux déjà grisonnans tombaient en petites boules sur ses épaules et sur le collet de son habit qui, rabattu par devant, laissait à découvert toute la partie supérieure de son cou qui était gros et musculeux. Par suite des fatigues de ses longues guerres, sa physionomie avait pris quelque chose de dur et de grossier; mais la forme de sa tête lui donnait un air d'intelligence et d'autorité qui annonçait un des hommes les plus éminens de son siècle.

Assis à l'extrémité de la salle, sur un fauteuil peu élevé, sans dais ni autre distinction, il recevait avec une aisance pleine de grâce et de dignité les différens personnages qui lui étaient présentés, lorsque Richard entra à la suite du colonel. N'ayant jamais

entendu parler de Cromwell que dans les termes d'un profond mépris, il ne pouvait croire que l'homme qu'il voyait devant lui fût le Protecteur.

— Dites-moi, monsieur, demanda-t-il à voix basse à Lilburne, est-ce bien là Noll au nez rouge ?

— Silence ! jeune étourdi, répondit le colonel en s'efforçant de garder un air sérieux ; retenez votre langue, à moins que vous ne vous décidiez à parler avec plus de respect de son Altesse.

Richard examina alors Cromwell avec plus d'attention, et il crut remarquer en lui une expression secrète de tristesse et de méfiance ; mais déjà d'autres personnes avaient fait la même remarque, en observant le regard fixe et soupçonneux avec lequel le Protecteur suivait toute figure étrangère qui s'approchait de lui.

Mais ses pressentimens n'étaient pas les mêmes que ceux qui tourmentèrent César dans les dernières années de sa vie : car il craignait surtout les hommes dont les traits débonnaires pouvaient plus facilement cacher un traître, et il les surveillait avec soin.

Les précautions qu'il prenait contre l'assassinat étaient déjà alors connues de tout le monde. Son courage naturel lui avait d'abord fait mépriser les tentatives de ses ennemis contre sa personne ; mais leur

renouvellement perpétuel, l'apparition d'un pamphlet intitulé : *Tuer n'est point assassiner*, dont on ne put jamais découvrir l'auteur, et enfin la proclamation du roi exilé qui promettait une rente de cinq cents livres sterlings et le titre de baronnet à celui qui délivrerait l'Angleterre de son tyran, contribuèrent bien plus encore que sa maladie à affaiblir sa force d'âme et à lui inspirer les craintes les plus sérieuses.

Richard fut distrait des observations qu'il faisait sur la physionomie du Protecteur, par l'arrivée de deux personnages suivis d'un nombreux cortége. C'étaient le duc de Créqui et M. Mancini, envoyés par le roi de France Louis XIV et par le cardinal Mazarin, pour complimenter Cromwell sur les succès des forces anglaises et françaises réunies. Ils venaient en grand apparat s'acquitter de leur mission, et leur costume aussi riche que brillant formait un singulier contraste avec la mise excessivement simple des députés de l'armée et des troupes provinciales, tous offrant leur vie et leur fortune pour la défense de la personne de son Altesse.

Chacun des ambassadeurs français débita un petit discours qui contenait les assurances les plus flatteuses de l'estime, de la considération de leur maître; et le Protecteur qui les avait reçus la tête découverte,

les assura avec sa dignité habituelle de son affection pour sa majesté le roi de France, et les invita ensuite à dîner avec lui.

Aux ambassadeurs succédèrent les députés qui apportaient de tous les coins de l'Angleterre, des adresses pleines des plus basses flatteries. Dans ces effusions d'une loyauté réelle ou simulée, on comparait Cromwell à Moïse qui avait rassemblé le peuple d'Israël, et lui avait donné des lois et une nourriture céleste ; à Zorobabel qui avait rétabli le vrai culte du Seigneur; à Gédéon qui avait sauvé le peuple de Dieu de l'oppression des Madianites ; à David, à Salomon, à Ezéchias, enfin, à tout ce que l'histoire sacrée et profane offrait d'hommes illustres jusqu'à Titus et Constantin.

Quoique Cromwell n'eût plus besoin de feindre des sentimens qu'il n'avait pas, depuis que le pouvoir souverain était entre ses mains, il ne reçut pas moins humblement les louanges qui lui étaient adressées. — Ce n'est point à moi, disait-il, c'est au Seigneur qu'appartient la gloire. Je ne suis qu'un misérable vermisseau qu'il a tiré de la poussière pour en faire l'instrument de sa volonté.

CHAPITRE XII.

Richard est introduit dans le cabinet de Cromwell. — Lilburne reçoit l'ordre de conduire le jeune homme à Gate-House. — Le salon du protecteur. — Réflexions des ambassadeurs français.

Cromwell avait déjà congédié la moitié de ses vils flatteurs quand ses yeux, toujours inquiets et en mouvement, s'arrêtèrent sur Richard. Il appela un huissier, lui dit quelques mots à l'oreille, et l'huissier, s'approchant de Lilburne, le pria de le suivre dans un autre appartement.

En passant par la bibliothèque, le colonel et son jeune compagnon virent deux hommes dont l'un écrivait sous la dictée de l'autre qui paraissait aveugle. Ce dernier n'était autre que Milton, l'immortel auteur du *Paradis perdu*, qui, en récom-

pense de ses odieux libelles contre la royauté et de l'apologie qu'il avait faite du meurtre de Charles Ier, avait été nommé secrétaire du Protecteur.

De là ils traversèrent une galerie et entrèrentd ans le cabinet de Cromwell où leur conducteur les laissa. C'était un vrai cabinet d'étude où l'on voyait des atlas, des plans de fortifications, et un grand nombre d'ouvrages sur la religion, les sciences et la politique. Dans l'embrasure d'une croisée était une Bible in-folio ouverte et portant en marge des notes écrites de la main du Protecteur. Un tiroir du pupitre sur lequel reposait la Bible n'était qu'à demi-fermé et laissait voir deux pistolets ; et Richard ayant ouvert avec une curiosité enfantine la porte d'un cabinet attenant au premier, y vit deux sabres nus suspendus à la muraille, et un escalier destiné sans doute à faciliter la fuite du Protecteur en cas de surprise.

Pendant que le colonel examinait quelques cartes, le Protecteur entra tout-à-coup, et s'étant assis près de la Bible, il lui dit d'un air grave et d'un ton brusque :

— Voici le jeune Grandford : son père nous a échappé. Je sais tout, colonel Lilburne, et j'en sais même plus que vous. Vous vous moquiez autrefois de mes conférences avec la vieille Sarah, et cepen-

dant c'est elle qui m'a appris ce qui se passait à Darkwood. Elle a juré, à ce qu'il paraît, une haine mortelle à toute la race des Grandford, je ne sais par quel motif ; mais je ne dédaigne aucun des secours que le Seigneur m'envoie. Elle m'a donné de bonnes raisons pour garder cet enfant en ôtage pour son père, et en conséquence vous allez le conduire à Gate-House. Ces révélations perpétuelles de complots contre Sion sont autant d'avertissemens de la Providence pour m'appeler à l'exécution de mes devoirs. Je tiens en main le glaive de Gédéon, et j'en frapperai les rebelles : car le Seigneur est las de pardonner. Ce que Dieu m'a donné, l'homme ne me l'ôtera pas ; les rebelles périront, je leur briserai les os et j'exterminerai entièrement l'armée de la Bête. Je le jure par ce saint livre.

Et après avoir frappé de la main avec force la Bible qu'il avait sous les yeux, il resta quelque temps absorbé dans ses réflexions. Ensuite, comme s'il eût voulu justifier les rigueurs qu'il méditait, il rappela tous les services qu'il avait rendus au pays.

— N'ai-je pas, dit-il, rendu le nom anglais aussi grand que le fut jamais le nom romain. Mes flottes et mes armées sont partout accompagnées de la victoire. J'ai triomphé de la Grande-Bretagne et je me suis fait respecter de la France. La Hollande, l'Es-

pagne, la Turquie, ont reconnu mon autorité. Les protestans opprimés dans toute l'Europe ont invoqué mon appui et je leur ai fait rendre justice. On ne voit siéger dans mes tribunaux que des hommes inaccessibles à la corruption. Enfin, j'ai pris des mesures telles que mon peuple, devenu le peuple du Seigneur, a édifié la nouvelle Jérusalem pour être la gloire de toute la terre.

A ces mots Cromwell, retomba dans sa rêverie, et quand il en sortit, il jeta un regard sévère sur Richard et quitta l'appartement.

— Qu'est-ce que Gate-House? demanda Richard, à qui l'étonnement plutôt que la crainte avait imposé silence jusqu'alors.

— C'est une prison, mon petit ami, répondit le colonel.

— Une prison! s'écria le jeune homme avec colère, cherchant instinctivement le manche du poignard qui lui avait été retiré. Que ne l'ai-je su plutôt : j'aurais fait voir à l'usurpateur que je ne suis plus un enfant.

— Taisez-vous; vous ne savez ce que vous dites.

— Non, je ne me tairai pas, reprit Richard, en élevant la voix. Je parlerai même devant votre maître : car après tout ce n'est qu'un coquin de

Tête-Ronde, un meurtrier de Charles, notre bon roi.

Ces épithètes effrayantes qui n'avaient peut-être jamais été prononcées à Hampton-Court, du moins à si haute voix, ne causèrent pas peu d'inquiétude au colonel, qui finit par recourir aux prières, voyant que les menaces ne serviraient à rien. Il avait heureusement réussi à calmer un peu son compagnon, quand un huissier se présenta pour les conduire chez le concierge que l'on avait chargé provisoirement de la garde de Richard. Les manières polies avec lesquelles le jeune homme y fut traité achevèrent d'apaiser sa colère, et il put même dîner d'assez bon appétit avec la famille.

Pendant ce temps, Lilburne, qui avait été invité à la table du Protecteur, se rendit à la chapelle où s'était déjà réunie une nombreuse compagnie. Le Dr Goodwin, chapelain de Cromwell, commença les prières ; après quoi le fameux Hugh-Peters, surnommé le *bouffon religieux*, prononça un sermon qui dura une heure, et le service se termina par un psaume qui fut chanté par toute la congrégation.

Au soulagement inexprimable des deux ambassadeurs français, Cromwell s'avança alors vers eux et les conduisit dans un appartement voisin, où il les présenta à sa femme et à ses filles. Après une courte

conversation, on passa dans la salle à manger, où avait été servi un très beau dîner.

Une musique choisie ne cessa pas de jouer pendant tous le repas ; mais on ne porta pas de toasts, et bientôt on apporta le dessert qui se distinguait par de superbes ananas, venus des Barbades, les premiers qui eussent encore paru en Angleterre.

Lorsque la compagnie fut réunie dans le salon, le Dr Goodwin la régala d'un second sermon, acte surérogatoire de religion, il est vrai, mais dont les circonstances présentes semblaient faire un devoir. Il avait à peine fini son discours, que Cromwell, remarquant l'air de fatigue et d'ennui du duc de Créqui, s'approcha de lui et lui dit qu'il craignait que, sortant de la cour si gaie, si animée de Louis XIV, sa seigneurie ne trouvât les usages observés à Hampton-Court bien graves, bien sérieux et bien tristes.

— Tristes ! s'écria le Français avec un air de surprise habilement contrefait ; nullement. Jamais je n'ai passé une journée plus délicieuse. Elle me rappelle le bon temps de François Ier, quand Clément Marot, surnommé avec raison le poète des princes, et le prince des poètes, mit en musique les psaumes de David, et que les dames de la cour les chantaient en s'accompagnant de la guitare. Ah!

les rois seraient bien heureux, si ces beaux jours pouvaient renaître.

— Il m'est agréable de pouvoir satisfaire vos désirs, reprit le Protecteur ; nous aussi nous avons mis en musique ces cantiques divins ; et quelle plus belle harmonie que celle qui célèbre les louanges du Seigneur?

Certes, le duc ne s'attendait pas à être pris au mot ; sur ces entrefaites arriva Milton que Cromwell présenta aux étrangers comme le plus bel ornement de sa cour ; et comme la conversation roulait exclusivement sur la musique, l'Homère anglais renchérit encore sur tout ce qui avait été dit touchant la sublimité des poètes sacrés. Milton s'assit ensuite devant l'orgue, et se mit à jouer l'air d'un psaume qui fut chanté par quelques-uns de ses élèves des deux sexes ; puis, pour plaire aux ambassadeurs, il exécuta quelques morceaux plus légers et qui se rapprochaient du goût français.

Le duc de Créqui, craignant avec raison qu'on ne commençât un autre psaume, se leva en disant qu'il avait des affaires pressantes qui le rappelaient à Londres, ainsi que M. Mancini, que par compassion il avait eu soin de comprendre dans son engagement supposé. Ils prirent donc tous les deux congé du Protecteur avec une profusion d'excuses

et de complimens et toutes les marques extérieures du plus profond respect.

Mais à peine leur voiture avait-elle passé la porte de l'hôtel, que le duc partit d'un grand éclat de rire, et s'écria :

— En vérité, mon cher Mancini, il faut que j'indemnise mes mâchoires de la crampe que leur a donnée cette cour raide, empesée et pétrifiante que l'on pourrait prendre pour un couvent. Encore les moines se livrent parfois à la gaîté, et le saint Père lui-même, je ne crois pas, en disant cela, lui manquer de respect, peut dans certaines occasions dire quelque plaisanterie ; mais quant à ces lugubres Puritains, à ces saints au visage refrogné, je les déteste de tout mon cœur, et je les déteste d'autant plus que je vois à votre air grave et solennel qu'ils vous ont communiqué quelque chose de la raideur de leurs muscles.

— Je rirais volontiers de leur fanatisme, dit le rusé Italien, si c'était chose risible que l'immense autorité qu'ils ont en main. Mais quand je réfléchis que l'enthousiasme religieux, soutenu par la science militaire, a toujours été l'instrument formidable dont l'homme puisse être armé, j'avoue que je redoute l'ambition de ce Mahomet de l'Occident.

— Bah ! s'écria le duc en interrompant son ami,

Cromwell n'est déjà plus ce qu'il a été. Si la frénésie religieuse de son armée ne s'est pas encore évaporée tout-à-fait, elle a produit tant de sectes qu'elle est plus dangereuse pour lui que pour les autres. La grandeur actuelle de l'Angleterre n'est pas dans le pays, mais dans Cromwell. Elle finira avec sa vie... Mais je vois que vous n'êtes pas en train de rire ; ainsi trêve de politique, et permettez-moi de faire un somme. Signor Mancini, j'ai l'honneur de vous souhaiter le bon soir.

A ces mots, le duc détacha son épée, allongea ses jambes, et se couchant à demi dans un des coins de la voiture, il se disposa à jouir de la seule ressource qui lui restât contre l'ennui.

CHAPITRE XIII.

Richard arrive à Gate-House. — Ses adieux au colonel. — Ruse qu'emploie Harrison pour le sauver. — Elle échoue, et Richard est mis aux fers.

La prison de Gate-House dans laquelle Richard fut conduit le jour suivant était située en face des grandes tours occidentales de l'abbaye de Westminster.

Quoique doué d'un courage au dessus de ses années, le jeune Grandford ne put approcher de cette triste enceinte sans crainte et sans horreur. Un sentiment de culpabilité et de dégradation accompagne si naturellement l'idée qu'on se forme d'une prison que la pensée d'y entrer le révolta ; et cette impression générale ne put que se fortifier à la vue des chaînes

et des haches attachées comme un ornement au dessus de la porte, par l'obscurité de la voûte sous laquelle il fut obligé de passer et par le bruit que firent les verroux et les serrures qu'il fallait ouvrir pour donner passage à la voiture du colonel.

Sa fierté cependant lui donna assez de force pour réprimer tout ce qui eut pu révéler l'abattement ou même la moindre émotion, jusqu'au moment où il dut faire ses adieux à Lilburne; mais alors le souvenir du traitement amical qu'il avait éprouvé dans la maison de cet officier, la manière affectueuse dont celui-ci le recommanda aux bons soins du concierge, et la promesse qu'il lui fit d'employer tout son crédit pour lui obtenir sa liberté, l'attendrirent à tel point qu'il ne put retenir ses larmes.

Lilburne, qui avait su apprécier les nobles qualités du jeune homme, et qui lui portait le plus vif intérêt, chercha à le consoler de son mieux; et après avoir demandé qu'on lui donnât un appartement convenable, dont il paya le prix d'avance il lui répéta qu'il ne négligerait rien pour le faire sortir de la prison, et le laissa seul avec le geôlier.

Pendant que ce dernier se préparait à conduire son prisonnier dans l'intérieur de la maison, arriva sa femme, qui n'eut pas plutôt aperçu Richard qu'elle s'écria.

— Mon cher époux ! As-tu jamais vu un enfant aussi ressemblant à notre pauvre Thomas, que la mort nous a enlevé ?

— Tu en dis autant de tous les enfans que tu rencontres, répondit le mari d'un ton brusque.

— C'est pourtant le même âge, Bolvel, la même chevelure noire; les mêmes yeux brillans, le même ton de voix, le même... Oh ! c'est de quoi briser le cœur.

Et la pauvre femme s'appuya contre le mur en sanglottant.

— Mais qu'as-tu donc Martha ? reprit le geôlier, cherchant à cacher sa propre émotion sous un ton de colère. Tu parles toujours de ton fils, mais bien d'autres mères que toi ont perdu le leur.

— Du moins elles n'ont jamais perdu un enfant aussi doux, aussi aimable..... Et dites-moi, mon cher, continua-t-elle en s'adressant à Richard, pourquoi vous a-t-on envoyé en prison ? vous n'êtes pourtant ni conspirateur, ni malveillant, ni papiste. Pourquoi donc vous voit-on à Gate-House.

— Je n'en sais rien, répondit Richard; c'est peut-être parce que je suis fils de sir Georges Granford.

— C'est comme si l'on vous mettait en prison parce que vous avez un père : car quels que soient les

torts de l'auteur de vos jours, vous ne pouvez en être responsable.

— Allons, en voilà assez, ma femme, reprit Bolvel; tu vas oublier que non-seulement les actes, mais encore les paroles indiscrètes peuvent être suivies d'un long repentir. Va-t-en.

— Et vous, mon jeune maître, dit-il à Richard, quand Martha se fut retirée, ne vous laissez pas abattre. J'en ai connu plusieurs qui sont arrivés ici en pleurant et qui sont sortis en chantant. Vous êtes trop jeune pour la corde ou pour la hache; vous auriez tort de vous chagriner. Voulez-vous que je vous montre votre chambre? vous en serez content, j'en suis sûr. Elle est propre et aussi agréable que peut le désirer un prisonnier. Suivez-moi.

— Voyez, continua-t-il avec un air de satisfaction, quand il eut fait entrer Richard dans la chambre, vous trouverez difficilement un plus bel appartement dans tous les environs... Et à présent que vous avez fait connaissance avec votre logement, venez avec moi, que je vous montre la cour, où vous pourrez vous promener tout le long du jour quand le temps sera beau.

Parmi les prisonniers qui se trouvaient dans la cour, Richard reconnut de suite plusieurs Cavaliers réunis en groupes; les uns se promenaient bras dessus

bras dessous, laissant flotter leur longue chevelure au gré du vent, et chantant à demi voix quelques fragments de ballades royalistes qu'ils accompagnaient de grands éclats de rire ; les autres jouaient à la paume et se livraient à ce jeu avec d'autant plus d'entraînement et de folie qu'ils avaient pour témoins des Puritains, ennemis jurés de tout divertissement.

On voyait en effet dans un coin une femme de la secte des Quakers, qui s'était rendue fameuse par ses prophéties et ses visions, et un peu plus loin un autre énergumène appartenant à la même secte, mais qui n'avait pourtant aucune communication avec sa voisine, chacun d'eux ayant un souverain mépris pour les rêveries de l'autre.

D'autres groupes se composaient de furieux anabaptistes, d'hommes *de la cinquième monarchie*, dont les principes ne tendaient à rien moins qu'à renverser tous les trônes pour préparer les voies au nouveau Messie, et établir le *Millenium*, c'est-à-dire le règne des élus sur la terre pendant mille ans; de catholiques qui avaient refusé de prêter serment; d'officiers qui s'étaient opposés aux volontés de Cromwell, de comédiens qui, pour ne point mourir de faim depuis la suppression des théâtres, avaient écrit des pamphlets contre le gouvernement; enfin,

de vagabonds et de voleurs tels qu'on en trouve dans toutes les prisons.

Le surlendemain de son arrivée, Richard s'était assis à l'écart dans la cour, et lisait un livre que lui avait prêté madame Bolvel, quand une voiture chargée de charbon passa devant lui. Il n'y fit pas grande attention et continua sa lecture. Au bout d'un certain temps, il sentit tomber sur sa main un morceau de charbon ; il leva les yeux et vit le conducteur du chariot lui faire signe d'approcher.

Etonné de cette invitation mystérieuse, Richard obéit; mais sa surprise ne fit qu'augmenter quand il entendit le charbonnier lui dire à voix basse :

— Monsieur Richard, ne vous alarmez pas. C'est moi, Harrison.... Mon déguisement m'a-t-il tellement changé que vous ne me reconnaissiez plus ?.... Mais nous n'avons pas un moment à perdre : sautez vite dans le chariot et cachez vous sous les sacs vides.

A ces mots, et sans donner au jeune homme le temps de délibérer, il le jeta lui-même dans le chariot, et en un instant il le couvrit des sacs qu'il venait de vider. Puis, se mettant à siffler, comme si de rien n'était, il fit tourner son chariot et reprit le chemin de la porte.

Malheureusement le bon sergent ignorait la cou-

tume alors suivie dans toutes les maisons bien tenues, et qui consistait à compter les sacs vides avant le départ de la voiture qui avait amené le charbon. Aussi son désappointement fut-il grand, quand il entendit le geôlier le rappeler pour cette opération si importante à ses yeux. Il répondit que les sacs avaient déjà été comptés et qu'il ne souffrirait pas qu'on les comptât une seconde fois.

— Eh bien! tu ne sortiras pas d'ici, fripon! s'écria Bolvel, en courant après le sergent et le saisissant par le collet.

Harrison résista et renversa son antagoniste; toutefois le voyant prêt à renouveler le combat, il tira une rapière de dessous ses vêtemens et menaça de le tuer s'il s'opposait plus longtemps à sa sortie; mais il fut lui-même renversé par un guichetier qui s'était jeté sur lui par derrière, et Bolvel, s'étant emparé de la rapière, l'appuya à son tour contre la poitrine du sergent.

Richard, entendant les cris de Martha qui accourait, et craignant pour la vie de Harrison, se débarrassa des sacs qui le couvraient, sauta à bas du chariot, s'élança intrépidement sur le lieu du combat, et saisit le bras levé sur le sergent.

Rien ne peut égaler l'étonnement du geôlier, de sa femme et de son valet à cette apparition soudaine.

Ils regardèrent quelque temps Richard, la bouche béante. Martha fut la première à recouvrer l'usage de sa langue.

— Mais voyez donc, s'écria-t-elle, c'est notre petit prisonnier qui ressemble tant à mon pauvre fils Thomas! voyez comme ils ont barbouillé son visage de charbon. Ils voulaient donc nous l'enlever sous ces vilains sacs?

— Emmenez-moi ce jeune déserteur, dit Bolvel au guichetier, mettez-lui les fers aux pieds et jetez-le dans le cachot noir. Cela lui fera perdre pour quelque temps l'envie de nous fausser compagnie.

Richard essaya d'opposer la force à la force; mais il avait affaire à des bras dix fois plus nerveux que les siens, et il fut obligé de se contenter de crier au geôlier :

— Garde-toi bien d'arracher un seul cheveu de la tête du sergent, sinon mon père t'enfoncera son épée dans le gosier.

— L'aimable enfant! dit Martha! mon pauvre Thomas aurait été aussi brave que lui, si Dieu lui avait laissé la vie..... Mais, ne le menez donc pas si rudement.

Harrison, qu'un coup violent du guichetier avait étourdi, ne tarda pourtant pas à reprendre sa connaissance.

— Il faut avouer que tu es un drôle bien hardi, lui dit Bolvel, tu mériterais bien d'être assommé sur place.

— Oui, j'en conviens; non pas pourtant pour ce que je viens de faire, mais pour avoir sauvé la vie à un coquin comme vous.

— Je ne te comprends pas.

— C'est cependant facile à comprendre. Vous souvenez-vous qu'à la bataille de Warrington, vous demandâtes la vie par compassion pour votre femme et pour votre enfant.

— Oui.... Et celui qui eut la générosité de me l'accorder....

— C'est moi. Voilà encore à mon front la cicatrice de la blessure que me fit une de vos Têtes-Rondes, au moment où je vous aidais à vous relever.

— Je vous reconnais maintenant. Eh bien! dussé-je être pendu, il ne sera pas dit qu'il vous est arrivé malheur par ma faute. Ainsi vous pouvez partir sans payer l'écot, et nous serons quitte.

— Que le ciel te bénisse, s'écria Martha, pour avoir pensé à ta femme et à ton enfant dans un pareil moment!

Et elle se remit à pleurer.

— Allons, point de pleurnicheries, dit Bolvel;

monte là-haut et apporte-moi la petite boîte en ivoire.

— Celle où se trouvent les pièces d'or que tu as mises de côté?

— Oui. Consens-tu à ce qu'on les donne à celui qui a sauvé la vie de ton mari?

— Oh! certainement. Je voudrais pouvoir lui en donner davantage.

— Merci, ma bonne dame, dit Harrison, merci: je n'oserais toucher à vos épargnes. Je suis un soldat et non un mendiant. Mais si vous avez un pot de bonne ale, j'en goûterais volontiers: ces charbons dessèchent singulièrement le gosier.

Après avoir bu, Harrison remercia et se leva pour partir, tout en priant Bolvel de traiter Richard avec ménagement.

— Ecoutez, sergent, lui dit le geôlier, je suis un vieux soldat comme vous, et je dois obéir aux ordres qui me sont donnés, qu'ils soient justes ou non. Ainsi ne me dressez plus d'embûches et ne passez plus mes lignes sans trompette, sans drapeau ou sans mot d'ordre; autrement je serais obligé de vous traiter comme un espion, et alors point de quartier.

— Vous avez raison: vous êtes dans vos droits; mais je doute fort que si la bataille de Warrington

était encore à se livrer, je fusse tenté d'aider une Tête-Ronde à se relever de dessous son cheval.

Ayant dit ces mots, Harrison sortit avec sa voiture, en même temps qu'on mettait les fers à Richard et qu'on l'enfermait dans le cachot noir.

CHAPITRE XIV.

Richard sort du cachot. — Il accepte un rôle dans une tragédie jouée par les prisonniers royalistes. — Singulier dénouement de la pièce.

Lorsque Bolvel visita Richard, le jour suivant, il lui dit qu'en considération de son âge et de sa noble extraction, il le délivrerait de ses fers, s'il voulait seulement lui donner sa parole de ne faire aucune nouvelle tentative pour prendre la fuite.

— Plutôt mourir que de m'humilier à ce point! s'écria Richard, dont la fierté se révoltait contre ce qu'il regardait comme un acte d'oppression et de tyrannie.

— Ah! c'est ainsi que vous chantez, mon jeune coq? reprit le geôlier; eh bien! vous resterez dans

votre cage, à moins que vous ne puissiez vous frayer une sortie en grattant le mur avec vos éperons; mais je ne les crois pas encore assez forts pour percer la pierre.

Et après avoir fermé la porte du caveau, car on pouvait donner ce nom au cachot noir, il retourna à son logement.

L'amour-propre de Richard avait été tellement blessé par le traitement qu'on lui faisait subir, qu'il ne serait peut-être pas sorti de sitôt du lieu où il était relégué, si Lilburne ne fût venu le jour même pour savoir s'il ne lui manquait rien.

Le colonel fut aussi surpris que mécontent de la situation dans laquelle il le trouva, les fers aux pieds, et le visage encore noir de charbon. Cependant quand il eût appris ce qui était arrivé, il ne put blâmer le geôlier qui n'avait fait que son devoir, et il se sentit même disposé à reprocher à Richard de ne pas avoir accepté les conditions faciles qu'on lui avait proposées.

Il avait déjà commencé à lui représenter la nécessité de la soumission, quand les yeux étincelans du jeune homme et la rougeur que l'on voyait sur ses joues, même à travers la couche de poussière noire qui les couvrait, l'avertirent que tous conseils de cette nature seraient sans effet.

— Eh bien ! Bolvel ! dit-il, c'est moi qui vous répondrai de lui ; je veux être sa caution qu'il ne quittera pas la prison sans votre consentement, et sans que vous lui ouvriez vous-même les portes ; et j'ose croire que mon jeune ami ne me mettra pas dans l'embarras en violant la parole que je donne ici pour lui... Monsieur Richard, ajouta-t-il ensuite en s'adressant au prisonnier, grâce à des amis puissans qui m'ont promis leur concours, j'espère fléchir le courroux de son Altesse le lord Protecteur ; résignez-vous donc à votre sort ; tout vous en fait un devoir, d'autant plus que l'heure de la délivrance ne tardera pas à sonner pour vous.

D'après ce que nous avons dit des prisonniers renfermés à Gate-House, le lecteur a déjà pu juger que cette maison était comme le tableau en miniature du royaume. On y voyait en effet réunies toutes les sectes, toutes les opinions qui avaient divisé l'Angleterre depuis le schisme de Henri VIII. Elle présentait aussi une image assez fidèle du gouvernement de Cromwell qui, dans toute l'étendue de la Grande-Bretagne, tenait en respect ces factions furieuses toutes ennemies de sa puissance, toutes ennemies les unes des autres, et les forçait à la soumission avec autant de facilité que Bolvel maintenait l'ordre et la discipline dans l'étroite enceinte de la prison.

Parmi les anciens comédiens confiés à la surveillance de Bolvel se trouvaient deux des principaux acteurs de Londres. Depuis que les salles de spectacle avaient changé de destination, ils avaient mené une vie errante, exerçant leur profession en secret, tantôt fêtés, tantôt fustigés au gré du caprice de l'autorité locale. Mais comme les Cavaliers n'avaient guère à donner que de vains applaudissemens, tandis que les Puritains avaient à leur disposition les verges et les cachots, nos acteurs, réduits à la dernière extrémité et poussés en même temps par le désir de la vengeance, composèrent une satire amère contre le gouvernement qui, pour les récompenser, les envoya à Gate-House.

Mais ils étaient trop habitués aux vicissitudes de la fortune pour se laisser décourager, et ils résolurent de jouer une tragédie dans les murs mêmes où on les avait enfermés. Après avoir distribué les principaux rôles à leurs anciens camarades et les rôles secondaires à quelques-uns des Cavaliers qui tous étaient enchantés de ce projet, ils prièrent Richard de se charger de celui de barde écossais, qui ne devait paraître sur la scène que vers le milieu de la pièce.

Richard accepta cette proposition avec plaisir, et il se mit à apprendre son rôle avec toute l'ardeur de la jeunesse.

On sut bientôt que Bolvel devait s'absenter dans quelques jours pour un baptême. Cette occasion était trop favorable pour qu'on la laissât échapper, et il fut résolu que la représentation aurait lieu ce jour-là. Malheureusement il manquait un costume pour Richard. Ne sachant comment se le procurer, ils prirent parti de s'adresser à Madame Bolvel même, car ils connaissaient l'affection particulière de cette femme pour le jeune prisonnier à qui elle apportait souvent en cachette des fruits et des friandises.

Nos deux acteurs se présentèrent en conséquence devant elle, en tenant Richard par la main, et lui exposèrent humblement l'objet de leur demande.

— Jouer une tragédie! mon cher enfant, dit-elle en s'adressant au jeune homme; mais c'est contre la loi! Jamais Bolvel ne permettra pareille chose dans la prison.

Après lui avoir fait observer qu'ils avaient dessein de profiter de l'absence de son époux, Richard la sollicita vivement de se prêter à leur projet, et conclut en la priant de vouloir bien honorer la représentation de sa présence.

Il n'y avait pas moyen de résister à la tentation de voir jouer une tragédie, genre de plaisir, qui, à cette époque, réunissait le double attrait d'être rare

et défendu, et encore moins de rejeter la demande d'un enfant aussi intéressant que l'était Richard.

— Mon cher ami, dit-elle, vous savez que je ne puis rien; faites donc tout ce qu'il vous plaira. Quant à vous, Messieurs, je vous recommande la plus grande prudence. Sur toutes choses, que Bolvel n'en sache pas un mot.

Ayant obtenu ce premier point, Richard passa au second, en priant madame Bolvel de lui procurer un costume de montagnard écossais adapté à sa taille.

— Vous l'aurez, vous l'aurez, répondit Martha, quand même il me coûterait une pièce d'or. Il me tarde de vous voir en scène.

Tout marcha alors rapidement vers le but désiré. Les Cavaliers surtout étudiaient leurs rôles avec *amour*, si l'on peut appliquer ce mot à la haine contre les Puritains qui stimulait leurs efforts, et Richard ne le cédait à aucun d'eux. Enfin, tous se trouvèrent aussi heureux que des écoliers qui voient partir leur maître, quand Bolvel se présenta devant eux en bottes et en éperons, prêt à monter à cheval.

Dès que le geôlier fut sorti de Gate-House, après avoir installé un de ses guichetiers comme son représentant, Martha s'empressa de porter à Richard le costume qu'elle lui avait préparé, et aida ensuite

les acteurs à ériger dans la cour leur théâtre pour lequel on mit à contribution tous les meubles faciles à déplacer.

Lors de la suppression de tous les genres de spectacles, les rois de théâtre, non moins dépourvus que ceux qui avaient siégé sur le trône d'Angleterre, avaient été obligés de vendre ou de mettre en gage leur ornemens royaux en clinquant et leurs manteaux d'hermine en peau de chat; de sorte qu'en passant devant les boutiques des fripiers, on aurait pu croire que les débris de toutes les monarchies y avaient été rassemblés.

Ce fut dans une de ces boutiques que nos acteurs avaient fait louer par une personne de leur connaissance les oripeaux dont ils avaient besoin. Quant au costume de montagnard pour le jeune Grandford, Mme Bolvel l'avait trouvé dans une famille écossaise qui, depuis quelque temps, résidait à Westminster. Il se composait principalement du tartan, du plaid et d'une toque ornée d'une plume blanche comme la neige.

Le spectacle commença vers midi, car Bolvel avait annoncé qu'il reviendrait à la nuit tombante, et l'on voulait que la représentation fût terminée avant son retour. Les deux premières scènes furent jouées avec grand éclat, et Richard, qui entrait à la troisième,

fut accueilli avec des applaudissemens prolongés assez bruyans pour couvrir les murmures des Puritains qui, bien malgré eux du reste, se trouvaient spectateurs de la pièce.

Mais en ce moment si intéressant, le monologue que récitait Richard fut tout-à-coup interrompu par un grand cri que poussa Mme Bolvel.

— Que le Ciel ait pitié de nous! dit-elle, voilà mon mari.

Et prenant aussitôt la fuite, elle traversa la cour et rentra dans son logement.

La nouvelle alarmante que Martha venait d'annoncer fut bientôt confirmée par la voix courroucée et le claquement du fouet de Bolvel. Comme s'il se fût douté de quelque chose, le geôlier était revenu à Gate-House longtemps avant la nuit; mais il avait bu avec plus de zèle que de discrétion à la santé du nouveau-né; et l'état voisin de l'ivresse dans lequel il se trouvait, le rendait plus disposé à frapper qu'à juger d'abord les coupables.

— Que signifie tout ceci? s'écria-t-il, en entrant dans la cour comme un furieux. Un acte de rebellion contre la loi! Une pièce de théâtre!

Et en parlant ainsi, il s'élança sur la scène, où Richard se trouvait alors seul, frappé d'une sorte de stupeur, tandis que ses camarades qui étaient encore

dans les coulisses se hâtaient de quitter leurs costumes.

— Comment ! continua-t-il, en regardant fixement le jeune homme, mais sans le reconnaître, on a osé introduire ici un vagabond écossais, un de ces coquins de montagnards qui voulaient naguère ramener l'ordre des choses ! Ah ! jamais personne ne touchera plus à mes clés. Hors d'ici, coureur, fainéant, va-t-en chanter ailleurs les exploits de tes Higlanders !

Chacune de ces paroles était accompagnée d'un coup de fouet ; mais la raideur du plaid que portait Richard et qui lui descendait presque jusqu'aux pieds, en paralysait heureusement la violence.

Après avoir ainsi traîné le jeune homme jusqu'à la porte, il la lui ouvrit lui-même, et le poussant dehors, il ajouta :

— Décampe-moi bien vite, mauvais garnement, gibier de potence, va rejoindre ton gueux de roi, et estime-toi heureux d'en être quitte à si bon marché.

Puis il referma la porte et rentra dans la cour en faisant claquer son fouet, et, regardant autour de lui d'un air furibond, il semblait chercher sur qui il pût épuiser le reste de son courroux.

CHAPITRE XV.

Le chanteur des rues. — Richard retrouve Harrison. — Il fuit avec lui et est reçu à bord d'un cutter royal qui le débarque à Ostende.

Quoique ignominieusement chassé de Gate-House, Richard n'était nullement disposé à tirer le geôlier de son erreur et à lui reprocher sa brutalité ; il s'éloigna rapidement, doublement heureux d'avoir trompé sans le vouloir la vigilance de ses gardiens, et de s'être soustrait à la tyrannie de Cromwell. Il s'avançait donc vers le parc de Westminster, riant, mais sans éclat, doublant le pas, mais n'osant courir, de peur de faire naître des soupçons.

Cependant, sa gaîté ne l'empêchait pas de sentir ce que sa position avait de critique et d'embarrassant.

Il ignorait complètement de quel côté il devait se diriger, et il ne savait comment se cacher dans le cas probable où Bolvel et ses valets s'aviseraient de le poursuivre. Fort heureusement, les ombres de la nuit s'épaissirent bientôt autour du fugitif, et il arriva sans accident dans un endroit du parc tout-à-fait solitaire.

Remarquant à peu de distance un grand mur bordé d'arbres, il le côtoya et se trouva à la fin à la porte du Jardin des Mûriers, qui était à cette époque le seul rendez-vous de la bonne société. Mais comme il tenait à éviter toute rencontre qui pouvait lui être désagréable, il prit un détour. Tout-à-coup il entendit rire et chanter dans une autre partie retirée du parc, et il se dirigea sur-le-champ de ce côté.

Longtemps auparavant, le parlement avait rendu une loi contre les chanteurs des rues qui, tout en chantant des ballades, répandaient des libelles contre le gouvernement; mais malgré la sévérité du décret, la confiscation des biens, la peine des verges et l'emprisonnement, les royalistes n'en continuaient pas moins à lancer leurs satires et leurs épigrammes. On les chantait quelquefois dans les lieux publics, et telle était la passion des Cavaliers pour ce genre d'amusement, qu'ils manquaient rarement de fournir un auditoire respectable à tout ménestrel disposé

à satisfaire leur goût favori, et de prendre fait et cause pour lui quand la police s'en mêlait.

C'était un de ces chanteurs qu'avait entendu Richard. Aussi quand le jeune homme se fut approché du cercle formé autour du barde, dans le dessein de s'ouvrir à quelque cavalier et d'en réclamer conseils et protection, il ne fut que médiocrement étonné des railleries mordantes et injurieuses que l'auteur de la ballade adressait au brasseur Olivier.

Cependant, plusieurs sifflets s'étaient fait entendre au milieu des applaudissemens ; mais comme le parti des mécontens était de beaucoup plus faible que le parti opposé, l'ordre public n'avait pas encore été troublé. Il n'en fut plus de même quand les siffleurs se virent renforcés par un bon nombre d'Indépendans qui revenaient d'un sermon. En entendant le dernier vers de la ballade qui ne souhaitait à Cromwell rien moins que la potence, ils s'écrièrent tous avec horreur :

— Trahison ! trahison ! — Arrêtez le coquin ! Appelez le constable ! — Qu'on emmène le drôle en prison.

Déjà les Puritains se disposaient à mettre leurs menaces à exécution, quand les Cavaliers, qui sortaient rarement sans rapière, crurent pouvoir s'en servir sans scrupule pour la défense du chanteur ;

et en trois minutes, il s'éleva un combat aussi chaud, aussi furieux que s'il se fût agi de replacer immédiatement le roi exilé sur son trône.

Richard n'ayant aucune envie de s'immiscer dans une querelle qui ne pouvait avoir aucun but utile, cherchait à se retirer, lorsqu'il reconnut la voix du sergent Harrison. Comme il se trouvait justement derrière lui en cet instant, il le saisit par le bras; mais avant qu'il eût eu le temps de lui dire une parole, Harrison le repoussa.

— Enfant, lui dit-il, retire-toi, tu es trop faible pour la besogne que nous faisons, et j'aurais regret que tu reçusses la moindre égratignure.

— Sergent Harrison, répondit Richard, ne nous séparons plus, je vous prie. Ne me reconnaissez-vous donc pas? Je suis Richard.

Le sergent reconnut alors le jeune homme, et le prenant par le bras, il l'entraîna loin de la mêlée.

— J'aurais bien envie, dit-il, d'imprimer quelques marques de ma rapière sur ces chanteurs de psaumes; mais je me dois avant tout au fils de mon maître. D'ailleurs mes camarades pourront bien sans moi mettre leurs ennemis à la raison.

Il proposa alors à Richard de l'accompagner dans une auberge de Westminster où il avait pris son lo-

gement, afin d'être toujours à même de savoir les nouvelles de Gate-House.

Cette maison, ajouta-t-il, n'est pas loin de la prison; mais ne craignez rien, mon hôtesse appartient au parti royaliste, et elle aura soin de vous comme de son enfant, jusqu'à ce que nous puissions sans danger filer plus loin.

Ainsi que l'avait dit Harrison, Richard fut accueilli par l'hôtesse avec tout l'intérêt qu'inspire un enfant victime d'une injuste oppression, et bientôt il oublia dans un sommeil doux et profond les mauvais traitemens auxquels il avait été en butte dans la journée.

En se levant, il substitua à son costume de théâtre un habit et un pantalon de couleur sombre et un chapeau noir entouré d'un galon blanc, ainsi que le portaient les laquais de grandes maisons. Puis il fit un paquet des vêtemens qu'il avait apportés avec lui, car il voulait qu'on les renvoyât à Gate-House aussitôt après son départ de Londres, et il y joignit deux lettres, l'une pour Mme Bolvel, l'autre pour le colonel Lilburne.

En informant cet officier de sa sortie de la prison, il lui disait :

— Je ne me crois pas coupable d'avoir violé la parole que vous aviez bien voulu donner pour moi,

car je n'ai quitté la maison qu'au commandement même du geôlier, qui m'ordonnait d'en sortir en appuyant cette injonction d'injures et de coups de fouet. Cependant je vous prie d'assurer Bolvel que je lui pardonne tout de bon cœur.

Ayant appris quelques jours après qu'un corsaire, au service du roi, quoiqu'il portât le pavillon républicain, croisait à l'embouchure de la Tamise pour recevoir à son bord les royalistes qui voulaient passer le détroit, Harrison ne crut pas devoir attendre une autre occasion. En conséquence, dès le lendemain matin, avant le lever du soleil, il se mit en route avec son jeune maître, et étant arrivés sur les bords de la Tamise, ils prirent une barque et partirent aussitôt pour Gravesend.

Tandis qu'ils descendaient le fleuve avec la marée et un vent favorable, les premiers rayons du soleil frappèrent les hautes tours de l'abbaye de Westminster, et Richard reconnut Gate-House avec cette douce satisfaction que ressent le prisonnier lorsque, rendu à la liberté, il s'éloigne des murs où il était naguère renfermé. Le ciel était sans nuages et la matinée délicieuse; aussi Richard, tout jeune qu'il était, ne put s'empêcher de comparer le calme qui l'entourait avec le tumulte hideux dont il venait d'être le témoin et les mille passions furieuses qui

agitaient alors la ville de Londres. Il aurait même oublié volontiers les querelles des Cavaliers et des Têtes-Rondes, toujours prêts à se couper la gorge les uns aux autres; mais cette consolation lui fut refusée.

Le batelier qui les conduisait, ne parlait que des royalistes qui cherchaient à s'évader sur la Tamise, et il les qualifiait des noms les plus odieux. Son regret, disait-il, était, quoiqu'on en eût attrapé un grand nombre, de n'en avoir fait arrêter pour son propre compte qu'un seul. Était-il au contraire question de Cromwell, le batelier n'avait à lui donner que des éloges, et lui appliquait à tort et à travers tous les textes de l'Écriture qui s'offraient à sa mémoire. Cependant il reprochait au Protecteur comme une faute grave d'avoir imposé une amende de cinq shillings contre tout marinier qui conduirait sa barque le dimanche, et de dix, si la barque contenait des passagers, quand même tous auraient déjà été deux fois à l'église ce jour-là.

Quand nos fugitifs arrivèrent en vue de Gravesend, le batelier commença à leur faire des questions assez indiscrètes sur le but de leur voyage; et comme il s'adressait particulièrement à Richard, il en reçut des réponses si évasives et accompagnées

de marques si évidentes d'embarras, que se tournant vers Harrison, il lui dit :

— Oui, oui ; je vois ce que c'est, et il y a longtemps que je m'en doutais. Vous dites que vous êtes deux domestiques qui rejoignez vos maîtres à Gravesend ; cependant jamais domestique n'a eu les mains aussi blanches, aussi délicates que mon jeune maître. D'ailleurs les gens de cette condition n'ont pas l'habitude de porter des bijoux semblables à leur chemise.

Et en disant cela, il désignait une épingle en diamans que Richard avait eu l'imprudence de conserver.

— Et que vous importe de savoir si vos passagers disent vrai ou non, pourvu qu'ils vous paient ? demanda Harrison d'un ton brusque et résolu : car il n'aimait ni cette remarque, ni l'air de soupçon dont elle était accompagnée ; et pourtant il craignait d'irriter un homme qui pouvait d'un moment à l'autre leur jouer un mauvais tour.

— Cela m'importe plus que vous ne pensez ; répliqua le batelier. J'ai besoin de connaître mes passagers, pour savoir s'ils ne me rapporteraient pas plus d'argent d'une manière que d'une autre. J'ai reçu la dernière nuit deux Jacobus pour avoir

conduit à terre un fuyard, et l'avoir livré à la police.

Cette assertion, peut-être fausse, paraissait si évidemment faite dans le but d'extorquer une récompense, que le sergent crut plus à propos de gagner le marinier par l'appât du gain que de l'intimider par des menaces qui pourraient bien être inutiles.

— Et si, au lieu de deux Jacobus pour livrer un homme, on vous en donnait quatre pour ne pas le livrer? demanda-t-il, comme s'il parlait d'un cas purement hypothétique.

— Je ne serais pas assez sot pour les refuser; répondit le batelier.

— Eh bien! c'est un marché fait, reprit Harrison en tirant de sa poche quatre Jacobus et les faisant sonner dans sa main. Ces pièces sont à vous, si vous voulez nous conduire au-delà de Gravesend, et nous mettre à bord d'un vaisseau qui croise à l'embouchure.

— Oui, oui, dit le batelier, en dévorant des yeux les quatre pièces d'or, je le connais et je sais pourquoi il se trouve là. N'est-ce pas un cutter armé, rayé noir et jaune? Allons, c'est une affaire arrangée. Le vent est bon, nous aurons bientôt dépassé le Nore.

— Mais écoutez-moi, coquin de Tête-Ronde, reprit le sergent, en montrant une paire de pistolets qu'il tenait cachés sous ses vêtemens, il y a deux faces à notre marché. Si vous essayez de nous jouer quelque tour de puritain, je vous fais sauter le crâne, et les Jacobus, au lieu de passer dans votre poche, resteront dans la mienne. Mais supposons maintenant que nous soyons deux Cavaliers fugitifs, comment pouvez-vous favoriser notre évasion, puisque vous détestez cordialement le parti monarchique.

— C'est que j'aime l'argent des Cavaliers encore plus que je ne déteste leur personne. Jamais je n'ai refusé de les servir, quand cela m'était plus profitable que de les livrer.

— Vous êtes un drôle qui avez de la conscience, une vraie conscience de puritain. Allons, dépêchons-nous!

Le batelier ne répliqua pas, et manœuvra si bien de ses rames que les fugitifs découvrirent avant le soir le bâtiment qu'ils cherchaient. En s'approchant du cutter, ils firent le signal convenu entre les royalistes; on y répondit, et un instant après ils furent reçus à bord. Le batelier serra avec soin dans sa bourse les quatre pièces d'or que lui remit Harrison; après quoi il rebroussa chemin sans regarder une seule fois en arrière.

A bord du cutter royal, Richard rencontra un grand nombre de royalistes dont la plupart connaissaient son père, et ils le fécitèrent de l'heureuse arrivée de sir Georges en Flandre, dont ils étaient déjà informés.

Comme le capitaine du corsaire avait déjà croisé depuis plusieurs jours devant l'embouchure de la Tamise, et qu'il craignait d'être reconnu s'il y restait plus longtemps, il résolut de profiter de la nuit et d'un bon vent pour regagner le bâtiment. Ses craintes d'ailleurs n'étaient pas mal fondées; car l'honnête batelier qui avait amené Richard, ayant rencontré un vaisseau de guerre, et ayant d'abord stipulé une bonne récompense, fournit à l'officier des renseignemens tels, que celui-ci prit aussitôt le parti de donner la chasse au cutter. Mais il était déjà trop tard pour qu'il pût l'atteindre, et les refugiés royalistes entrèrent le lendemain matin dans le port d'Ostende sans avoir aperçu une seule voile.

CHAPITRE XVI.

Richard est reçu par son père.—Camp des royalistes.—Richard suit son père à Bruges et est présenté au roi qui écoute avec intérêt son histoire et celle du baronnet.

En débarquant dans le port d'Ostende, Richard trouva sur la jetée une foule d'Anglais, qui, comme lui, avaient été forcés de s'expatrier et qui attendaient avec impatience et anxiété l'arrivée du bâtiment. Les uns embrassaient avec joie leurs amis, les félicitaient à mesure qu'ils débarquaient, ou demandaient des nouvelles de leurs familles; les autres s'informaient des noms des royalistes qui avaient été arrêtés, ainsi que des événemens qui s'étaient passés depuis peu dans leur pays, et se groupaient autour

de ceux de leurs compagnons qui avaient été assez heureux pour recevoir une lettre ou un journal.

Au milieu de cette foule bruyante et agitée, Richard ne tarda pas à reconnaître son père, et il courut vers lui pour l'embrasser. Son déguisement le changeait tellement que sir Georges ne le reconnut pas d'abord. Mais quand il entendit le son de sa voix, le baronnet jeta en l'air son chapeau qu'il tenait à la main pour garantir ses yeux des rayons du soleil, et serrant avec effusion son fils entre ses bras, il s'écria :

— En vérité, mon cher enfant, je suis ravi de te revoir ; je craignais de ne plus avoir ce bonheur.

Et le pressant contre son cœur, il le couvrit de caresses.

— Et toi aussi, mon bon Harrison, le plus fidèle de mes serviteurs, sois le bien venu. Je te remercie de toute mon ame de m'avoir ramené mon fils sain et sauf. Fasse le ciel que nous retournions tous les trois ensemble dans notre pays sous de meilleurs auspices que ceux qui nous ont accompagnés jusqu'ici. Allons, suivez-moi, et toi, Richard, raconte-moi tout ce qui t'est arrivé depuis notre départ de Darkwood.

Lorsqu'ils furent rendus au logement de sir Georges, où s'étaient également réunis plusieurs amis du

baronnet, on se mit à table, et Richard raconta toutes ses aventures à son père qui les écouta tantôt en riant, tantôt en apostrophant les Puritains et leur chef comme s'ils se fussent trouvés devant lui.

On but ensuite à la santé du roi et à l'extermination de Cromwell, mais avec si peu de modération que le baronnet se crut obligé d'emmener son fils.

— Richard, lui dit-il, tu vois à quels excès se livrent plusieurs de nos amis. La crainte de passer pour des hypocrites leur inspire pour la sobriété des Puritains une horreur qui dépasse aussi les bornes prescrites par la raison. Aussi je ne permettrai pas que tu sois longtemps spectateur de ces orgies. Aussitôt que tu auras été présenté au roi, je te conduirai à Paris où tu pourras tranquillement achever tes études jusqu'au jour où il plaira à la Providence de rendre aux exilés et leurs biens et leurs prérogatives.

Dès qu'il eût appris le fâcheux dénouement du complot organisé par le marquis d'Ormond, Charles II était retourné à Bruges, où il faisait sa résidence ; il avait pour ainsi dire laissé les troupes qui devaient l'accompagner en Angleterre, devenir ce qu'elles pourraient.

Ces troupes qu'on avait pompeusement annoncées comme formant une armée régulière et imposante, n'étaient dans le fait qu'une réunion d'élémens les plus hétérogènes, de soldats mal équipés et encore plus mal disciplinés. Ne recevant aucune paie et trop pauvres pour se procurer avec leurs propres ressources les armes et les vivres dont ils avaient besoin, ils n'hésitaient pas à recourir à la fraude et au pillage, quand leur crédit était épuisé, de sorte qu'on pouvait les comparer sans injure à des flibustiers rançonnant un pays ennemi. De leur côté les habitans qui ne prenaient que peu d'intérêt à leurs querelles, et que les exactions de leur propre gouvernement avaient déjà assez appauvris, n'étaient guère bien disposés envers ces aventuriers sans argent et sans respect pour les lois.

Richard fut conduit le lendemain par sir Georges à travers le camp bigarré de ces Cavaliers, qui ne ressemblait pas mal à un camp de Bohémiens. C'était une espèce de mosaïque vivante, tant les armes, les chevaux, l'équipement offraient peu d'ensemble. Cependant, loin de nuire à la gaité inépuisable qui animait les royalistes, ce contraste de la simplicité et de l'élégance, de la richesse et de la pauvreté faisait naître de toutes parts les saillies et les facéties les

plus ingénieuses, chacun d'eux riant de la figure plus ou moins grotesque de son camarade.

Le baronnet, après avoir satisfait la curiosité de Richard et de Harrison, se mit aussitôt en route pour se rendre à Bruges ; et il renvoya le second en Angleterre avec ordre d'avoir toujours l'œil ouvert sur les affaires de Darkwood, jusqu'à ce qu'il pût y retourner lui-même. Il chargea en même temps le sergent de réunir tout l'argent qu'il pourrait retirer des fermiers et de le lui envoyer. L'économie n'avait jamais été la vertu favorite de sir Georges ; mais jusqu'à ce qu'il sût ce qui lui restait de ses revenus, qui peut-être avaient déjà été séquestrés, il résolut de faire le moins de dépense possible et de se passer même du secours d'un domestique.

— Mon cher enfant, dit-il à Richard, il faut faire de nécessité vertu. Comme tu es destiné à la profession des armes, tu dois dès à présent apprendre à te servir toi-même, et à adoucir par la résignation les maux auxquels tu ne pourras trouver de remède. Je t'en donnerai l'exemple, en me chargeant moi-même de panser mon cheval. Tu ne saurais croire combien les leçons de l'infortune sont utiles à qui les reçoit comme il faut. J'ai acquis plus de connaissances pratiques dans le peu de jours que j'ai rempli les fonctions de garçon d'écurie à l'auberge de la

Tête du Protecteur, que je n'en ai acquis depuis ma sortie de l'école. L'état d'indigence et même de misère dans lequel tu as vu la plupart de nos amis, qui peu de temps auparavant vivaient dans le luxe et l'opulence, doit leur faire sentir la nécessité de se préparer d'avance à toutes les extrémités auxquelles ils seront peut-être bientôt réduits : car il est permis plus que jamais de douter qu'avec les moyens qu'ils ont aujourd'hui entre les mains, ils puissent l'emporter sur les forces imposantes de leurs ennemis. Ainsi, mon cher Richard, prenons-en notre parti, renonçons à toutes les aises et à toutes les commodités de la vie, et habituons-nous à supporter courageusement l'adversité.

Lorsqu'ils furent arrivés sous les fortifications de Bruges, sir Georges et son fils se dirigèrent vers la principale porte de cette ville. Ils allaient y entrer, quand le baronnet remarqua un groupe de gentilshommes anglais qui approchaient d'un autre côté. Au milieu d'eux marchait un cavalier monté sur un beau cheval barbe Isabelle, qu'il dirigeait avec autant de grâce que d'adresse. Il portait un habit de drap bleu foncé, un petit manteau à la mazarine, des culottes de peau de buffle, des bottes d'un rouge brun, et un chapeau noir à l'espagnole, surmonté d'une plume. Il avait une épée à son côté, et tenait

en main une houssine en cuir, entrelacée d'argent. De temps en temps il tournait la tête en arrière et appelait par leurs noms une dixaine de chiens épagneuls et autres qui le suivaient en aboyant.

Il descendit de cheval au moment où le baronnet s'approchait du groupe qui l'entourait, et son manteau s'étant ouvert, laissa voir une brillante décoration qu'il portait sur la poitrine. Sir Georges l'envisagea alors plus attentivement, et tout-à-coup il s'écria en mettant un genoux à terre.

— C'est le roi!.... A genoux, Richard, et crie avec moi : Vive le Roi!.... Que Dieu protège Votre Majesté et lui donne la victoire sur ses ennemis.

— Mais il me semble, répondit Charles que vous êtes le brave Georges Grandford.

— C'est moi-même, sire, et toujours au service de mon roi.

— En effet, je me rappelle les services que vous avez rendus à ma cause, et le courage avec lequel vous avez combattu près de moi.... Mais, relevez-vous, et que votre laquais se relève aussi.

Et il désigna en même temps Richard qui avait encore le déguisement sous lequel il s'était enfui de l'Angleterre.

— Que Votre Majesté me pardonne : c'est mon fils, mon fils unique, Richard. Au surplus, il peut

bien porter le costume de laquais, depuis que son père a été garçon d'écurie dans une auberge. Et cependant ce jeune homme jouait la semaine dernière avec des rois et des reines; et cela en Angleterre même, quoique, soit dit sous le bon plaisir de sa Majesté, le rôle de roi soit aujourd'hui assez dangereux.

— Je ne doute pas que ce ne soit une bonne plaisanterie, dit le prince; mais comme nous n'aimons pas les énigmes, il faut que nous la comprenions pour la goûter.

— Il n'y avait pourtant rien de plaisant pour nous, Sire : car il y allait de notre vie.

Et le baronnet commença à raconter son histoire ainsi que celle de son fils, depuis qu'ils avaient été chassés de Darkwood.

A ce récit le roi fit de grands éclats de rire, et sa gaîté fut partagée par tous ses courtisans qui formaient cercle autour de lui et du baronnet.

Après avoir parlé de ses aventures, sir Georges, pensant que le roi serait curieux d'apprendre les dernières nouvelles d'Angleterre, se mit à lui détailler les mesures de précaution qu'avait prises l'usurpateur, lui cita les noms des royalistes qui avaient été arrêtés, et exprima les craintes que lui inspiraient leur sort. Mais Charles dont le caractère

léger et égoïste n'aimait pas être troublé dans sa tranquillité par le récit des souffrances des autres, tourna aussitôt les talons et commença à parler d'autres choses. Étant rentré dans la ville, il invita le baronnet et son fils à souper avec lui dans sa demeure sur la grande place, et s'éloigna ensuite avec son cortège et ses chiens, tandis que le baronnet et Richard se dirigeaient vers la porte d'Ostende, où ils se logèrent à l'enseigne de l'Aigle-d'Or.

CHAPITRE XVII.

Un souper chez le roi. — Le marquis d'Ormont apaise les créanciers qui envahissent l'hôtel, en payant de sa propre bourse. — Le roi charge le baronnet d'une mission.

Le premier soin de sir Georges à son arrivée à l'auberge fut de se procurer pour lui et pour Richard un costume plus convenable à l'honneur que leur souverain leur avait fait de les inviter à sa table. Malheureusement ils avaient peu de temps pour s'y préparer ; mais ils s'en consolèrent par la pensée que le roi n'y regarderait pas de si près, d'autant plus que lui-même ne pouvait les recevoir avec cette splendeur qui accompagne ordinairement les princes.

Après avoir fait leur toilette, ils s'acheminèrent

vers l'hôtel qu'occupaient le monarque et les principaux officiers de sa cour.

Cet hôtel, sans mériter le nom de palais, était un édifice ancien et spacieux relevé par un air de magnificence mélancolique qu'il devait particulièrement à son architecture gothique et à la couleur sombre du cèdre sculpté qui en formait le grand escalier.

Sur les panneaux de la boiserie du salon, qui était aussi en cèdre, on voyait les portraits sévères des anciens comtes et comtesses de Flandre, les uns couverts de leurs cuirasses et de leurs cottes de maille, les autres de leurs corsets raides et empesés. Tous ces personnages semblaient regarder avec surprise et mécontentement les étrangers qu'ils considéraient comme des intrus dans leur vieille et solennelle demeure.

Mais là se terminait le côté sombre du tableau ; car pour ceux qui occupaient alors ce salon, rien ne pouvait égaler leur gaîté si ce n'est l'élégance de leur costume, le luxe de leur toilette. Tout ce qu'il y avait de plus distingué parmi les réfugiés anglais, les femmes et les filles de ceux qui avaient amené leur famille avec eux, contribuaient à donner un éclat inaccoutumé à cette réunion et il semblait que ces braves Cavaliers, quelque gênés qu'ils fus-

sent à tous autres égards, s'efforçaient d'entourer leur souverain d'une cour splendide, comme pour l'indemniser de la pauvreté qu'il n'était pas toujours à même de cacher. Les plumes, les robes de soie, les diamans, la musique et l'enjouement, tout s'était réuni pour fêter le jeune prince dont la beauté, les manières aimables et bien plus encore la bravoure, si souvent mise à l'épreuve sur les champs de bataille, ainsi que les malheurs multipliés qu'il avait éprouvés, faisaient naître dans tous ceux qui s'approchaient de lui un sentiment d'admiration et de loyauté tout-à-fait chevaleresque. Portant un costume français dont l'élégance relevait encore sa belle taille, et décoré des ordres de sir Georges et de la Jarretière, Charles II voyait avec plaisir les élans spontanés de la gaîté et recevait avec une douce jouissance les expressions d'amour et de dévouement que lui adressaient ses courtisans. Il avait un compliment pour les uns, un bon mot pour les autres, un gracieux sourire pour tous.

Après avoir présenté en plaisantant sir Georges à quelques-uns de ses amis, comme un homme digne par la science qu'il avait acquise dans les écuries de Plein-de-Grâce, de devenir plus tard *grand-maître des chevaux*, il leur présenta aussi Richard comme un jeune barde qui par son chant réveillerait un jour

l'Ecosse assoupie, et la ménerait triomphante jusqu'aux portes de Londres.

Le festin ne fut pas somptueux; mais la gaîté fut à son comble. Le vin de champagne pétillait dans les verres, les toasts et les plaisanteries se succédaient d'un bout de la table à l'autre, suivis de longs éclats de rire, quand tout-à-coup on entendit dans l'antichambre des voix qui se querellaient.

Un moment après un domestique entra dans la salle et dit quelques mots au trésorier du roi, qui sortit avec lui. Quand le trésorier rentra, Charles voulut savoir la cause de ce bruit.

— Ce n'est rien, Sire, dit le trésorier, tout cela sera arrangé dans quelques minutes.

— Mais encore, reprit le roi, je veux savoir ce qui se passe.

Le trésorier s'approcha de lui d'un air embarrassé, et lui parla à voix basse.

— Bah! s'écria le monarque; mais de pareilles choses ne sont un secret pour aucun de nous. — Belles dames et braves Cavaliers, continua-t-il, en s'adressant avec un sourire à toute la compagnie, ne vous alarmez pas. Il ne s'agit ici ni de complot, ni de trahison; ce n'est qu'une insurrection de quelques bourgeois, de quelques boutiquiers, pour tout dire en un mot, de quelques créanciers, qui,

quoiqu'ils n'aient pas tort, ne laissent pas d'être un peu importuns.

En effet, le tumulte qui, pour un moment, avait effrayé plusieurs des convives, ne venait que d'une invasion de créanciers. Ceux-ci, craignant que sa majesté, ainsi que le bruit en avait été répandu, ne quittât Bruges le lendemain avant d'avoir acquitté ses dettes, étaient venus pour l'assiéger chez elle comme dans une place forte, et demandaient à grands cris à être payés sur le champ.

— Messieurs, dit alors un des convives, en portant la main à son épée, souffrirons-nous que notre souverain soit insulté dans sa propre maison par d'audacieux manans?

— Calmez-vous mon ami, reprit le roi, et gardons-nous d'être aussi susceptibles; surtout lorsque tous les torts sont de notre côté. Je n'en veux pas à ces marchands de réclamer le prix de leurs fournitures. Parce que nous faisons des folies, il ne faut pas que les autres en souffrent. Rengainez votre épée: car c'est le pire de tous les argumens. Je laisse au marquis d'Ormond le soin de traiter avec ces gens, et d'arranger tout cela pour le mieux.

Le marquis d'Ormond se leva et sortit. Quelques minutes après le tumulte avait entièrement cessé,

et d'Ormond informa le roi en entrant que les fournisseurs s'étaient retirés.

— Et comment avez-vous fait pour les calmer ? demanda Charles. Avez-vous employé quelque charme ?

— Je n'ai employé d'autre charme que de l'or et des promesses. Ils n'en ont pas demandé davantage et sont partis satisfaits.

— Je vous remercie, marquis, s'écria le prince un peu confus. Je suis toujours votre débiteur ; mais il viendra, je l'espère, un temps où je pourrai m'acquitter envers vous.

— Sire, reprit d'Ormond, j'ai mis à votre disposition mes biens et ma personne ; et je serai toujours plus que payé du peu que j'ai pu faire pour Votre Majesté, par l'honneur de vous servir.

En parlant ainsi, le marquis salua le roi ; puis, pour changer le cours de la conversation, et rappeler la gaîté parmi les convives, il demanda une ballade à sir Georges. Le chant fut applaudi, et la joie reprit son cours comme si elle n'avait pas été interrompue.

Il faisait nuit depuis longtemps quand la majeure partie de la compagnie se retira, et il ne resta avec le roi que quelques-uns de ses amis intimes. Toute contrainte fut alors bannie, et, comme pour justifier

le vieux proverbe qui dit que la familiarité engendre le mépris, le roi lui-même et ses embarras pécuniaires devinrent un sujet de raillerie générale. On apporta aussi des tables de jeu et des cartes, et ce prince qui avait souffert que le marquis d'Ormond payât ses dettes, ces courtisans qui étaient sans cesse poursuivis par leurs créanciers, perdaient ou gagnaient des sommes considérables, sans montrer ni honte de leurs gains, ni regrets de leurs pertes.

Ne voulant pas que son fils fût témoin de cette licence effrénée, sire Georges s'empressa de prendre congé du roi, qui lui dit de revenir le voir le lendemain.

A l'heure indiquée, sir Georges se rendit à l'hôtel du monarque.

— Eh bien! mon cher baronnet, lui dit Charles, quelles sont vos intentions relativement à votre fils? Ce jeune homme me plaît, je voudrais bien le fixer auprès de ma personne.

— Sire, répondit le baronnet, tant qu'il restera une goutte de sang dans nos veines, elle sera à la disposition de Votre Majesté. Cependant, qu'il me soit permis de vous représenter que mon fils est encore bien jeune, qu'il n'a fait qu'une faible partie

de ses études et qu'il est encore novice dans le métier des armes....

— Mais, qui vous a dit que je voulais en faire un soldat?

Sir Georges ne répondit pas; mais il était facile de voir à ses traits que la proposition que lui faisait le roi ne lui était pas agréable.

— Allons, reprit le roi, je vois que cela ne vous plaît pas; n'en parlons plus.

— Que Votre Majesté me permette.... balbutia le baronnet, et il resta court.

— Tenez, mon cher Grandford, je sais pourquoi ma demande vous déplaît. J'ai remarqué hier que vous ne riiez que du bout des dents aux plaisanteries qui se débitaient à ma table; vous ne voulez pas que votre fils reçoive de mauvais exemples, et je vous en félicite sincèrement. Mais voyons, que pouvons-nous faire pour lui?

—Mon intention, Sire, est de le conduire à Paris, et de l'y laisser jusqu'à ce qu'il ait achevé ses études, à moins pourtant que le retour de Votre Majesté dans ses états, ne nous oblige de la suivre.

— J'approuve votre dessein; et pour que Richard n'ait pas lieu de se plaindre de moi, je lui donnerai une lettre de recommandation pour la reine-mère, qui, j'en suis persuadé, se fera un plaisir de recevoir

le fils d'un des plus braves défenseurs du trône d'Angleterre.

Sir Georges voulut remercier le roi ; mais celui-ci l'interrompit en disant qu'il désirait le charger de quelque dépêche pour son frère le duc d'York, qui commandait alors dans l'armée d'Espagne réunie aux environs de Dunkerque.

Le baronnet reçut cette mission avec d'autant plus de plaisir qu'elle lui donnait l'occasion de montrer à son fils l'intérieur d'un camp régulier et et bien discipliné, si différent du camp des Cavaliers qu'ils avaient vu, et Charles s'empressa d'écrire à sa mère pour lui recommander le jeune Grandford. Quand il eut achevé la lettre, il la remit à sir Georges avec les dépêches pour le duc d'York, et le baronnet après avoir baisé respectueusement la main du roi, retourna à son auberge pour annoncer toutes ces bonnes nouvelles à son fils.

Le soir du même jour ils retournèrent à Ostende, et se mirent aussitôt à faire leurs préparatifs de voyage, qui, vu le peu d'effets qu'ils possédaient, ne pouvaient pas être longs. Sir Georges écrivit à Harrison pour lui donner quelques instructions qu'il avait oublié de lui donner de vive voix ; et Richard de son côté écrivit au colonel Lilburne pour le remercier une seconde fois de toutes les bontés

qu'il avait eues pour lui pendant sa captivité à Londres.

Le lendemain sir Georges et son fils se mirent en route par un temps magnifique et se dirigèrent vers Dunkerque.

CHAPITRE XVIII.

Sir Georges et son fils arrivent au camp espagnol. — Conseil de guerre présidé par un astrologue. — Les Espagnols sont repoussés, et Dunkerque est livré aux Anglais.

La formidable forteresse de Dunkerque, alors au pouvoir des Espagnols, était en ce moment bloquée et vivement assiégée par les forces réunies de la France et de l'Angleterre sous le commandement de Turenne. Cet habile général avait poussé ses tranchées et creusé ses mines si près des murs qu'il espérait pouvoir monter à l'assaut sous peu de jours.

De son côté Don Juan d'Autriche, généralissime de l'armée espagnole, et ayant sous ses ordres le duc d'York, cherchait à empêcher que cette ville

ne tombât entre les mains des assiégeans : car il savait qu'aussitôt après sa reddition on la céderait aux Anglais, ce qui donnerait au Protecteur, déjà trop puissant, la clef des frontières de la Flandre et de la France. Il marchait donc avec toute son armée au secours de la place, et était déjà à Furnes où il attendait quelques renforts, lorsque sir Georges arriva dans la même ville avec ses dépêches.

Le baronnet fit aussitôt remarquer à son fils la différence qu'il y avait entre le camp d'une armée régulière, et l'assemblage barriolé des tentes des émigrés anglais, que l'on pouvait prendre pour une halte de Tartares. De tous côtés l'on voyait des sentinelles, des vedettes, des postes avancés, et dans l'intérieur du camp régnait l'ordre le plus parfait, la plus admirable symétrie.

En arrivant au quartier du duc, sir Georges apprit qu'il était allé rendre visite au général en chef; il s'y rendit de son côté, escorté par un officier.

La tente de Don Juan, à l'entrée de laquelle on voyait les armes d'Autriche, se distinguait des autres par sa grandeur et sa richesse, et se composait de deux pièces dont l'une servait d'antichambre.

Ce fut dans la seconde de ces pièces qu'on introduisit le baronnet. Le duc vint aussitôt le rejoindre,

le reçut avec de grandes démonstrations de politesse, et présentant Richard à son jeune frère le duc de Glocester, il exprima l'espoir que ces deux enfans seraient un jour compagnons d'armes. Puis il rentra auprès de Don Juan, en priant sir Georges de l'excuser s'il le laissait seul encore quelques instans, attendu qu'il avait à discuter avec Son Altesse des questions de la plus haute importance.

Comme, en passant dans l'appartement intérieur, le duc n'avait pas tout-à-fait tiré le rideau qui le séparait de l'antichambre, sir Georges devint sans le vouloir spectateur de ce qui se passait dans cette conférence, quoiqu'il ne pût rien entendre de ce qu'on y disait, la conversation ayant lieu à voix basse.

Le conseil se composait de Don Juan, du duc, de deux vieux officiers, de trois P. P. Jésuites, revêtus de l'habit de leur ordre et d'un petit bossu d'une figure hideuse, habillé en noir. Les yeux sombres et louches de ce dernier étaient fixés sur un grand zodiaque étalé devant lui sur une table, sur laquelle on voyait en outre des globes célestes, des planisphères, des tables d'étoiles, et d'autres objets dont le baronnet ne put comprendre l'usage.

De temps en temps le petit homme, qui semblait être le principal auteur de cette scène, consul-

tait ses tables et faisait des calculs dont il soumettait ensuite les résultats à ses compagnons. Les trois jésuites suivaient ses opérations avec une attention soutenue; mais au soupir moqueur qui crispait parfois leurs lèvres, il était facile de voir qu'ils n'y ajoutaient aucune foi ; tandis que les deux officiers, assis près de la table, et le menton appuyé sur la garde de leurs sabres, regardaient le calculateur avec un sérieux presque grotesque.

Les généraux modernes, qui ont adopté l'opinion du marquis de la Ferté, que *le bon Dieu est toujours du côté des gros bataillons*, souriront de pitié en apprenant qu'on tenait alors un conseil de guerre, et que le petit bossu était un célèbre astrologue, qui par sa science cherchait à forcer les astres à révéler le jour où l'on pourrait avec le plus d'espoir de succès attaquer l'ennemi qui assiégeait Dunkerque.

Lorsque ce fameux conseil de guerre fut terminé, le duc d'York retourna auprès de sir Georges et de son fils, et les conduisit à sa tente où il leur fit l'accueil le plus bienveillant. Il invita ensuite le baronnet à suivre l'armée : car il ne doutait pas que dans deux ou trois jours le siège de Dunkerque ne fût levé.

Sir Georges consentit à cet arrangement, et le

jour suivant l'armée partit de Furnes et s'avança vers Dunkerque où elle arriva dans l'après-midi. Elle s'arrêta sur quelques hauteurs à environ un mille et demi du camp des Français et des Anglais La nuit se passa en préparatifs : car d'après les avis de l'astrologue l'attaque devait avoir lieu dans la matinée suivante, mais pas avant dix heures.

Ce beau plan fut malheureusement dérangé par les Anglais qui, ne voulant pas attendre l'heure indiquée par les astres, envoyèrent contre les Espagnols un détachement d'enfans perdus. Ceux-ci gravirent les hauteurs sans cérémonie; quelques autres régimens les suivaient, et bientôt l'engagement devint général. Les Espagnols, après une vigoureuse défense furent battus et mis en fuite, pendant que Don Juan, effrayé de cet échec et serré de près par la cavalerie française fuyait d'un autre côté. Cependant la défaite aurait été bien plus désastreuse pour les vaincus sans les efforts d'York qui, maintant le combat aussi longtemps qu'il put, couvrit leur retraite, et sauva ainsi en partie l'honneur de cette journée.

L'histoire reste muette sur les destinées de l'astrologue. Il est probable qu'il lut assez bien dans les astres cette fois, pour s'attendre à recevoir tout autre chose que de l'or de ceux auxquels il avait si bien annoncé

l'avenir, et qu'il alla porter ailleurs sa science prophétique.

Sir Georges et son fils se retirèrent avec l'armée, et, tout en se laissant entraîner par le courant, ils seraient peut-être tombés sous les coups de leurs concitoyens, les habits-rouges, si ceux-ci n'avaient pas été rappelés à temps par une sortie que fit la garnison de Dunkerque, mais dans laquelle le gouverneur perdit la vie.

De retour à Furnes, le baronnet apprit que Dunkerque avait capitulé, et que cette place ayant été remise aux Anglais, les habitans avaient prêté serment de fidélité au Protecteur. C'est ainsi que Cromwell était arrivé au faîte de la gloire et de la puissance au moment où la mort se préparait à le frapper.

Ayant pris congé du duc d'York et tournant le dos à Furnes, sir Georges et son fils se dirigèrent vers Lille, pour se rendre de là à Paris.

Dans ce trajet ils eurent souvent occasion d'observer l'extrême misère des paysans, qui, indépendamment de la gabelle et des autres impôts qu'ils avaient à payer, étaient encore rançonnés par les étrangers et les traînards de tous les partis. Ils en étaient même réduits au point que ceux qui n'a-

vaient pas encore été ruinés s'efforçaient de le paraître pour échapper à de nouvelles exactions.

Laissant ces malheureux habitans des frontières placés entre les deux nations ennemies, comme le grain jeté entre deux meules pour y être broyé, ils continuèrent à marcher vers Paris et y arrivèrent sans avoir rencontré le moindre obstacle.

Aussitôt après son entrée dans la capitale, le baronnet se présenta à sir Richard Browne qu'il connaissait particulièrement, et qui alors était le chargé d'affaires de Charles II.

Celui-ci après avoir promis à son ami de veiller avec soin à l'éducation de son fils, voulut l'accompagner chez la reine-mère, l'infortunée veuve de Charles I. Cette princesse dont Bossuet a éternisé la mémoire, en prononçant sur sa tombe une des plus magnifiques productions de l'éloquence sacrée, vivait alors dans une retraite absolue, autant par goût que par nécessité. Le mauvais état des affaires de la reine d'Autriche pendant les troubles de la Fronde, ne lui avaient pas permis de donner à sa belle-sœur Henriette les secours qu'elle aurait voulu accorder à à ses infortunes; et la fille d'un roi de France, l'épouse d'un roi d'Angleterre, s'était vue contrainte, comme elle le disait elle-même, *de demander une aumône au parlement pour pouvoir subsister.*

La reine-mère fit à Richard l'accueil le plus gracieux, et lui exprima le regret de ne pouvoir lui rendre son séjour dans la capitale aussi agréable que peut-être il souhaitait.

— Mais, ajouta-t-elle, nous ne vivons plus dans un temps de plaisir et de réjouissance. Faites en sorte, mon cher enfant, que l'exil auquel vous êtes condamné soit pour vous une leçon, comme je désire qu'il en soit une pour mon propre fils et pour ses amis. Vous allez continuer ici vos études ; qu'une noble et légitime ambition ranime sans cesse votre courage et vous soutienne dans vos travaux. Rappelez-vous que vous ne vous appartenez pas, mais que vous appartenez à votre roi et à votre pays qui vous demanderont un jour compte des talens que le ciel vous a donnés.

Puis se tournant vers le baronnet, la princesse lui dit :

— Sir Georges, moi et mon fils nous avons contracté une grande dette envers vous. Je ne sais si jamais nous pourrons nous en acquitter. Je voudrais pouvoir m'occuper de l'éducation de votre fils ; malheureusement mes souffrances s'y opposent. Mais ce que je ne puis faire, sir Richard Browne le fera, et il le fera de bon cœur.

Sir Richard s'inclina profondément en signe

d'assentiment, tandis que sir Georges cherchait encore des expressions pour témoigner à l'auguste veuve de son roi la reconnaissance dont il était pénétré. Mais à la vue de cette grandeur déchue, au souvenir des malheurs que cette femme avait soufferts, les larmes lui vinrent aux yeux, et il ne put que balbutier quelques paroles à peine intelligibles. Le jeune Grandford s'agenouilla devant la princesse et lui baisa respectueusement la main ; le baronnet suivit l'exemple de son fils ainsi que sir Richard, et tous trois s'étant relevés se retirèrent.

Il y avait alors à Paris une pension où se trouvaient déjà quelques jeunes Anglais de condition, que le malheur des temps avait forcés de se réfugier en France pour y faire leurs études. Ce fut dans cet établissement que sir Richard Browne conduisit le fils de son ami.

Sir Georges, après avoir promis à son fils de correspondre régulièrement avec lui, et lui avoir donné toutes sortes de bons avis, l'embrassa tendrement, lui fit ses adieux et repartit pour Bruges.

CHAPITRE XIX.

Mort de Cromwell. — Charles II remonte sur le trône d'Angleterre. — Richard rejoint son père à Darkwood. — Triste état dans lequel se trouve ce château. — Encore l'Esprit-Noir.

Pendant que Richard s'appliquait sérieusement à l'étude et à tous les exercices militaires qui devaient plus tard le rendre capable de partager les dangers de son père, si Charles II recourait de nouveau à la force des armes, de graves évènemens se succédaient à Londres avec une étonnante rapidité.

Cromwell, poursuivi sans relâche par le spectre sanglant de la royale victime qu'il avait traînée sur l'échafaud, croyait à chaque instant voir le glaive de la vengeance suspendu sur sa tête; sans véritables amis, sans serviteurs fidèles, il n'osait se

fier à personne, pas même à ses enfans. Il ne couchait jamais deux fois de suite dans la même chambre, et encore chaque chambre avait une trappe par-laquelle on pouvait descendre jusqu'à la Tamise. Mais toutes ces précautions ne purent le sauver de la main de la justice divine : il mourut en 1658, à l'âge de 59 ans, sans savoir encore si sa famille hériterait de son pouvoir.*

Georges Monck, qui avait soumis l'Écosse à Cromwell, et qui avait ensuite fait proclamer Richard son fils Protecteur, tourna alors ses pensées vers le roi exilé. Charles, instruit des dispositions favorables de ce général pour la famille royale, lui écrivit et réussit à le gagner entièrement à sa cause. Monck dissimula encore quelque temps afin de prendre toutes les mesures nécessaires ; puis, jetant le mas-

* Son fils pourtant lui succéda ; mais n'ayant ni son courage, ni son hypocrisie, il ne sut ni se faire craindre de l'armée, ni en imposer aux différens partis et aux sectes nombreuses qui divisaient l'Angleterre. Comme il aimait mieux se démettre du gouvernement que de régner par des assassinats, il abandonna l'autorité suprême au Parlement, qui, en échange de son abdication, lui vota une pension considérable. Richard Cromwell sortit de Whitehall, n'emportant avec lui qu'une malle pleine des adresses qu'il avait reçues pendant son court protectorat, et vécut dans l'obscurité jusqu'à un âge fort avancé, mille fois plus heureux que ne l'avait été son père.

que, il attaqua à la tête d'une armée dévouée le parti républicain, pénétra jusque dans Londres, cassa le parlement et en convoqua un autre auquel il communiqua ses projets. On accueillit sa proposition avec enthousiasme, et la ville se déclara en faveur de son légitime souverain. Monck alla à Douvres audevant de Charles, lui porter le sceptre qu'il venait de lui faire rendre, et Charles, après l'avoir embrassé et comblé d'honneurs et de dignités, le suivit à Londres, où il fut reçu par le peuple avec une joie qui tenait du délire. La satisfaction paraissait alors si universelle que le roi dit avec le ton de plaisanterie qui lui était ordinaire : — Vraiment je ne dois m'en prendre qu'à moi-même, si j'ai été si longtemps absent, puisque tout le monde désirait si ardemment mon retour.

Telles étaient les nouvelles que Richard recevait de son père ; et cependant sir Georges ne voulait pas encore que son fils retournât en Angleterre.

— Je ne puis pas encore te recevoir à Darkwood, lui disait-il; les horribles dilapidations qui y ont été commises par ces infames Têtes-Rondes ont rendu cette maison presque méconnaissable. D'ailleurs elle a été vendue ainsi que mes autres propriétés par le comité du séquestre, et il faut du temps pour que tout cela me soit rendu. La dernière fois que je me

promenais aux environs, j'entendis de rechef les imprécations de l'Esprit noir dont je t'ai parlé a Ostende ; mais les graves ou pour mieux dire les tristes pensées qui m'occupaient, me détournèrent de l'envie que j'avais de le poursuivre à travers les broussailles où il était caché. — En attendant que je te serre de nouveau contre mon cœur, réjouis-toi avec ton père que le vœu qu'il a si souvent exprimé se soit réalisé. Le cadavre de Cromwell qui avait été embaumé et enseveli avec beaucoup de magnificence dans le tombeau de nos rois, en a été arraché, traîné sur la claie, pendu et enterré sous le gibet. Je regrette seulement que son âme ne soit pas rentrée un instant dans son corps pour jouir de ces derniers honneurs rendus à sa mémoire.

Enfin Richard reçut une lettre de son père qui lui mandait de revenir en Angleterre le plus tôt qu'il pourrait. Il finisait à peine de lire cette lettre, quand on lui remit une lettre venant du Louvre. La reine mère qui devait partir incessamment pour aller rejoindre son fils à Londres, et qui connaissait le désir que Richard avait de faire le même voyage, l'invitait à se mettre en route avec elle et sa suite.

Richard n'eut garde de refuser une invitation si honorable pour lui, et il se hâta de faire ses préparatifs de voyage. Ceux de la reine-mère exigèrent

plus de temps; mais enfin l'on partit pour Boulogne où Charles avait envoyé une petite flottille destinée à conduire sa mère jusque dans la Tamise.

Quelque courte que fut la traversée, elle ne fut pas sans dangers; car il s'éleva une tempête qui poussa nos voyageurs assez haut dans la Manche. Comme une des dames de la princesse dans son effroi poussait des cris perçans, Richard lui dit :

— Pourquoi, vous laisser effrayer à ce point, madame, vous devez pourtant savoir que les reines ne se noient pas.

Après avoir été quelque temps le jouet des flots, la flottille réussit à gagner l'embouchure de la Tamise; et Richard, s'étant fait descendre à Gravesend, loua un cheval et partit aussitôt pour rejoindre son père, qui depuis son retour en Angleterre avait établi son domicile dans une vieille maison voisine de Darkwood.

Il serait difficile de dépeindre la joie du bon baronnet quand il pressa de nouveau son enfant entre ses

* *Reines* ou plutôt *Ranes*, se disait alors pour grenouilles, (en latin *ranæ*), et Richard ne faisait que rapporter les propres paroles de la veuve de Charles I, quand, assaillie par une furieuse tempête, au moment où elle conduisait en Angleterre des vivres et des munitions pour l'armée royale, elle resta sur le tillac pour animer ses troupes par sa présence.

bras. Il ne pouvait assez admirer le développement qu'avait pris sa taille ainsi que son esprit, les beaux traits de son visage, ses yeux brillants qui annonçaient la maturité de la jeunesse, et ses longs cheveux qui prouvaient si bien son aversion pour la secte des Têtes-Rondes.

— Richard! lui disait-il à chaque instant, mon cher enfant! Je remercie le ciel de t'avoir ramené auprès de moi. Comme te voilà devenu grand et fort! Ah! nous allons bien nous divertir, maintenant que nous voilà de nouveau dans notre vieille et joyeuse Angleterre!....

Mais son front ne tardait pas à se rembrunir, et au lieu d'une ballade, comme il en avait tant chanté autrefois, sa bouche ne laissait échapper qu'un sourire.

— C'est dommage, ajoutait-il, que les choses n'aillent pas encore comme je l'espérais. J'éprouve tous les jours de nouvelles difficultés pour rentrer en possession de mes domaines. Le propriétaire actuel de Darkwood semble avoir pris à tâche de compléter la dévastation commencée par les Têtes-Rondes; et plusieurs de mes fermiers continuent, malgré la défense qui leur en a été faite, à payer leurs loyers entre ses mains....

— Eh bien! vous voilà encore à vous lamenter,

mon maître? dit tout-à-coup Harrison en entrant dans la chambre. Patience! la cause du roi a triomphé, la vôtre triomphera aussi.

Puis, apercevant Richard qu'il reconnut à peine, il s'avança vers lui et lui serra la main avec une douce satisfaction.

— Vous allez consoler votre père, monsieur Richard, dit-il : il se chagrine beaucoup depuis qu'il voit son bien entre les mains d'un drôle de tondu qui se refuse à le lui rendre.

— Je suis curieux de voir le château, dit Richard; voulez-vous m'y accompagner mon père?

— Bien volontiers ; partons. — Harrison, tu resteras ici pour recevoir en cas qu'il me vienne une visite.

Lorsque le baronnet et son fils arrivèrent sur la lisière de la forêt qui entourait Darkwood, le premier se mit à gémir profondément.

— Tu vois là, mon enfant, lui dit-il, ce qui reste du manoir de ton père. En vérité ce n'est plus qu'une ombre de l'ancienne propriété.

En effet l'acquéreur avait déjà fait enlever une partie des toits et des étages supérieurs pour se construire avec les matériaux une maison plus commode que l'on voyait s'élever à peu de distance.

En entrant dans le château où il était né, Richard

visita avec beaucoup d'intérêt tous les appartemens ; mais il s'arrêta quelque temps dans la galerie des musiciens, où il avait vu les figures sévères des Côtes-de-Fer de Cromwell, et où avec une témérité d'enfant il avait décoché une flèche contre leur commandant. Il se rappela alors les marques de bonté qu'il avait reçues de cet officier, et il ne put songer sans un soupir au sort que lui avait fait son attachement à Cromwell : car il n'avait voulu ni fuir ni se cacher lors de la restauration.

Le vent sifflait dans les chambres vides et désertes ; et en quittant la grande salle, le baronnet croyait entendre dans l'écho qui répétait le bruit de ses pas, une voix plaintive et éplorée qui le sommait de rendre à l'habitation son ancienne splendeur.

Cependant le jour était tombé, et sir Georges songea à retourner dans sa demeure. Il s'arrêta néanmoins encore sur la lisière de la forêt, et s'assit sous un arbre en jetant un regard douloureux du côté du château dont on ne distinguait plus que le profil.

— Tout est mort, dit-il ; point de lumières aux fenêtres ; point de fumée sortant des cheminées ; point de chevaux hennissant dans les écuries. En voyant la charpente du toit découvert, on croirait voir les ossemens d'un squelette. Ah ! quand je songe au passé, je puis à peine penser au présent !

— Chassez ces sombres idées, mon père, répondit Richard, et espérez des temps plus heureux. Vous ne pouvez tarder à rentrer en possession de vos biens et le cor du chasseur et la chanson joyeuse retentiront dans les salles et dans les avenues de Darkwood aussi gaîment que jamais.

— Oui, mon enfant, reprit sir Georges, ranimé par ce discours. La voix de la justice sera entendue; nous ferons réparer le toit, et alors....

— Anathème et malédiction! s'écria tout-à-coup une voix derrière lui. Désormais on ne verra plus de toit surmonter cette maison maudite du ciel.

— Oh! voilà encore l'Esprit noir, ou plutôt la vieille folle, dit le baronnet en se levant, et en jetant au hasard son bâton dans la direction où cette voix s'était fait entendre. C'est à toi, Richard, de courir après elle : tu as de meilleures jambes que moi.

Mais Richard, stupéfait de cette étrange interruption, ne bougeait pas de place.

— Allons! mon fils; aurais-tu peur? Cours donc après cette coquine et amène-la-moi.

Richard obéit enfin; mais il revint bientôt, disant qu'il n'avait plus rien entendu, et que l'obscurité de la forêt ne permettait de rien distinguer.

— C'est toujours la même histoire, reprit le baronnet. Mais gare à la drôlesse si elle me tombe

entre les mains ; je lui ferai payer cher les frayeurs qu'elle croit me causer.

Pendant qu'il retournait chez lui, sir Georges parla à son fils des différentes apparitions de cet être mystérieux qui semblait s'être attaché à ses pas pour le maudire, et du pouvoir merveilleux que le ciel lui avait donné soit pour se rendre invisible, soit pour échapper à toutes poursuites.

Quoique moins enclin à la superstition que ne l'étaient alors la plupart de ses compatriotes, Richard ne put s'empêcher d'être frappé de ce qu'il venait d'entendre ; et la coïncidence qui se trouvait entre les malédictions de l'Esprit noir et l'état de dégradation où il avait vu le château de son père, pouvait le porter à croire que ces malédictions n'étaient pas inspirées uniquement par la haine ou par la folie.

CHAPITRE XX.

Richard part pour Londres et se présente au roi. — Nommé vice-chambellan de la reine, il se rend à Hampton-Court. — Intérêt qu'il prend aux douleurs de cette princesse.

— N'est-ce pas une honte, dit le baronnet à son fils quelques jours après l'arrivée de celui-ci, que moi qui pendant tant d'années ai porté la peau de buffle et le casque pour le service du roi, qui étais en selle du matin au soir pour exécuter ses ordres, qui, après la bataille de Worcester, l'aidai, quoique dangereusement blessé, à se mettre en sûreté, n'est-ce pas une honte, dis-je, que je sois aujourd'hui entièrement oublié par lui, et qu'un chien de Tête-Ronde soit encore maître de mes biens? J'ai déjà écrit quatre fois au roi, mais je n'en ai encore reçu

aucune réponse ; il semblerait que nous autres pauvres Cavaliers, après avoir fait tant de sacrifices pour sa cause, après lui avoir servi d'échelle pour monter sur le trône, nous devions être renversés et foulés aux pieds même par ces coquins qui ont fléchi le genou devant le Protecteur. Ah ! si la douleur que me cause mon ancienne blessure ne m'empêchait pas d'aller à Londres !

— Et pourquoi, mon père, ne me chargeriez-vous pas de cette commission ? demanda Richard. Le marquis d'Ormond....

— Le marquis est en Irlande, et sans un ami on ne fait rien à la cour : car je ne compte pas comme amis plusieurs gentilshommes que je connais et qui, parce qu'ils ont reçu leur récompense, se croient relevés de toutes leurs obligations envers ceux qui n'ont encore rien reçu.

— Eh bien ! je m'adresserai au roi lui-même, et je lui demanderai non-seulement votre réintégration dans vos biens, mais encore un emploi pour moi. Nos services et vos souffrances vous donnent le droit de faire une pareille demande.

— Sans doute, s'il ne s'agissait que d'avoir des droits, nous n'en serions pas où nous sommes. — Sur ma vie ! n'ai-je pas toujours refusé de mettre à ma cheminée les armes de la république, une harpe

et une croix, et n'ai-je pas conservé les lions jusqu'à ce qu'ils furent arrachés par les Côtes-de-Fer du Protecteur? Et après tout cela, convient-il que je sois chassé de ma propre maison, comme Cromwell qui a été arraché de son cercueil? A coup sûr, ou le roi a été trompé sur mon compte, ou il n'a pas reçu mes lettres. Ainsi, mon cher Richard, tu iras à White-Hall avec une nouvelle lettre que tu remettras toi-même à notre souverain; et s'il refuse encore de répondre, eh bien! malgré mes blessures, je me traînerai jusqu'au pied de son trône et je lui montrerai ce bâton que j'ai coupé à l'arbre même sur lequel je l'ai aidé à grimper pour sauver sa vie.

Richard n'était nullement fâché de se charger de cette commission : car il comptait beaucoup sur le crédit de la reine mère qui lui avait marqué un si vif intérêt. Il se mit donc en route dès le lendemain et partit pour Londres.

Malheureusement, quand il arriva dans cette ville, la reine-mère était assez gravement indisposée; il ne perdit pourtant point courage, et se rendit immédiatement au parc de Saint-James où se trouvait alors le roi. Son nom lui fit ouvrir les portes du jardin, et bientôt il aperçut le prince caressant un petit chien qu'il tenait sur ses bras.

Précédé de l'huissier de service, il s'avança hardi-

ment, mit un genou à terre devant le monarque et lui présenta la lettre de son père.

Charles était en ce moment d'assez bonne humeur; il prit la lettre, et l'ayant ouverte, il la lut attentivement.

— Allons, dit-il à Richard d'un air un peu embarrassé, je vois que j'ai encore commis un oubli. Vous pouvez dire, monsieur, à sir Georges que je ferai droit à sa demande. Mais qu'est devenu son fils que j'ai vu en Flandre.

— Je suis son fils unique, sire; j'ai eu l'honneur d'être présenté à Votre Majesté à Bruges.

— Quoi! vous seriez ce bel Écossais auquel le geôlier de Gate-House a fait l'honneur de le chasser à coups de fouet?... En effet, je me rappelle maintenant vos traits. — En vérité, Arlington, ajouta-t-il en s'adressant à un de ses courtisans, ce serait dommage de ne rien faire pour ce jeune homme, pour le fils d'un vieux et brave Cavalier. En votre double qualité de secrétaire-d'État et de chambellan, n'avez-vous pas quelque place vacante qui puisse lui convenir?

— Mais Votre Majesté peut se tromper en croyant reconnaître ce jeune homme, dit lord Arlington, Qui oserait jurer que ce n'est pas un aventurier qui se ert du nom de Grandford pour s'attirer vos faveurs?

Comment vous prouvera-t-il qu'il est le fils de sir Georges ?

— Par mon épée! s'écria Richard avec fierté. Elle ne restera pas dans le fourreau, lorsqu'il plaira à Sa Majesté de m'ordonner de la tirer.

— Oh! oh ! dit le roi charmé de ce mouvement d'indignation; il n'y a plus de doute : c'est bien là le fils de sir Georges. Ces Grandford ont toujours été prêts à mettre flamberge au vent.

— Je ne connais plus qu'une place disponible, reprit Arlington : la reine est encore sans vice-chambellan.

— C'est bien. Vous connaissez sans doute la langue française ? demanda le roi en français à Richard.

— Mon long séjour à Paris, répondit Richard également en français, m'a rendu cette langue aussi familière que ma langue maternelle.

— Eh bien ! monsieur, passez demain matin chez lord Arlington, pour recevoir vos instructions. Vous pouvez informer votre père, que je n'oublierai pas non plus, de votre nomination à l'emploi de vice-chambellan de la reine, et voici une main à baiser pour que ce soit marché conclu.

Richard fléchit un genou et toucha de ses lèvres la main du roi. Il voulait lui exprimer sa reconnais-

sance, quand le roi l'interrompit en disant qu'il ne voulait point de remercîmens. Après quoi le prince et toute sa suite entrèrent dans un pavillon voisin.

Notre héros resté seul, se hâta de retourner à son logement, afin de faire part à son père de l'heureuse réussite de sa démarche. Quand il eut achevé sa lettre, il alla se promener dans les environs et s'abandonna à tous les rêves d'une imagination que rien n'avait encore désillusionnée.

Le lendemain il se présenta à lord Arlington qui lui remit son brevet, et il se rendit immédiatement à Hampton-Court pour entrer en exercice de ses fonctions.

La reine venait de sortir pour faire une promenade sur l'eau. Richard profita de son absence pour voir le palais et particulièrement les appartemens qu'occupait la princesse. Dans son cabinet de toilette, il vit la coupe d'or que la ville de Londres lui avait présentée et les riches vêtemens qui avaient été confectionnés pour elle par ordre du roi. De là il fut conduit dans la chambre à coucher, où se trouvait le magnifique lit de velours cramoisi, brodé en argent, dont les États de Hollande avaient fait présent au roi lors de la restauration. Du reste, cette chambre était meublée avec la plus grande simplicité ; quelques tableaux représentant des sujets reli-

gieux en faisaient le principal ornement. Un bénitier était placé au chevet du lit, et dans un coin de la chambre on voyait un petit meuble en bois d'ébène, qui lorsqu'on touchait un ressort, s'ouvrait et se changeait en prie-dieu, ayant un livre d'heures, un crucifix et quelques autres symboles du culte catholique.

En traversant les différentes salles, Richard rencontra quelques-unes des gardes-infante que la reine avait amenées avec elle du Portugal, et deux religieux en robe noire portant pour ceinture une corde et des sandales pour chaussure : de sorte qu'au total, en dépit des riches ornemens du cabinet de toilette, on pouvait dire qu'il régnait quelque chose de sombre dans les appartemens, et que celle qui les occupait avait un caractère religieux et austère.

Il n'en était pas de même des appartemens du roi ; ils avaient été réparés et meublés à neuf depuis la restauration. Tout y annonçait que des hommes habitués au plaisir avaient succédé à ces hommes de fer dont Cromwell aimait à se voir entouré. Dans la salle d'audience, les cartes, les plans et les tableaux statistiques que Richard avait vus autrefois, étaient remplacés par des peintures aussi frivoles que coûteuses, et sur les fauteuils et

les canapés se roulaient des épagneuls et d'autres chiens que le roi affectionnait particulièrement.

Richard terminait à peine son inspection, quand on vint l'avertir que la reine était de retour. Il avait si souvent entendu parler de la laideur de cette princesse, et la vue de ses appartemens lui avait fait concevoir une idée si sombre de son austérité, qu'il ne fut pas moins agréablement surpris de l'extérieur de sa personne que de la manière aimable avec laquelle elle le reçut. Quoiqu'en effet elle manquât de cette beauté qu'on s'attend à trouver dans les femmes de son rang, elle n'était pas malfaite; et si ses dents trop avancées nuisaient à sa bouche, ses beaux yeux compensaient plus que suffisamment ce faible défaut.

Elle dit à Richard qu'elle savait gré au roi de lui avoir donné un vice-chambellan dont elle ne doutait pas qu'elle serait très satisfaite, et ajouta que, comme c'était un dimanche, jour qu'elle consacrait en grande partie à des exercices de piété, elle le dispensait de tout service jusqu'au lendemain.

La fortune semblait alors sourire à notre héros et lui promettre la plus belle carrière. Aussi, naturellement confiant, il se livrait aux plus flatteuses espérances, et il était résolu de faire tous ses efforts pour tirer son père de l'obscurité et de l'abandon où il

languissait. Lorsqu'il aurait obtenu cet acte de justice, son projet était de demander un emploi dans l'armée afin de rendre à sa patrie des services plus utiles que ceux qu'il était appelé à rendre à la reine.

En attendant, il s'acquittait avec une scrupuleuse exactitude des moindres devoirs de sa charge. La reine ne tarda pas à s'en apercevoir, et elle ne cessait de lui en témoigner sa satisfaction; mais, indépendamment de la distinction dont elle l'honorait, il ne pouvait s'empêcher de prendre un profond intérêt au sort de cette femme innocente et infortunée que le roi semblait n'avoir épousée que pour la dot qu'elle avait apportée en mariage, et qui déjà ne trouvait plus dans son époux que froideur et indifférence. L'humiliation qu'elle éprouvait en se voyant traiter ainsi presqu'immediatement après son arrivée en Angleterre, la manière dont les courtisans la tournaient en ridicule, son isolement dans un pays étranger dont elle ne connaissait pas même la langue, et auquel sa religion était odieuse, toutes ces circonstances devaient faire naître naturellement dans Richard ce respectueux attachement qu'inspire toujours aux âmes nobles la vue d'un être souffrant des infortunes qu'il n'a point méritées, surtout quand cet être est une femme et une reine.

CHAPITRE XXI.

Soirée donnée par la reine. — Elle est interrompue par un triste accident. — Richard encourt la colère du roi et est obligé de fuir. — Il se retire dans une maison abandonnée.

Peu de temps après l'installation de Richard dans ses fonctions, la reine voulut donner une grande soirée, et l'on en fit les préparatifs avec une splendeur vraiment royale. Lorsque l'heure de la fête arriva, Charles, comme s'il eût désiré lui-même en relever la magnificence, ordonna que les yeomen de sa garde ainsi que sa musique se réunissent dans les salons de son épouse, pour la décoration desquels il avait déjà envoyé les plus riches ornemens. La reine était si peu habituée à de pareilles attentions qu'elle n'en fut pas moins sur-

prise que charmée, et elle prouva le plaisir qu'elle ressentait par le gracieux sourire avec lequel elle reçut le roi à son entrée, et par la manière aimable et enjouée dont elle accueillit la nombreuse compagnie qu'on avait invitée.

Avec une vanité de jeunesse, qu'il excusait facilement à ses yeux en l'attribuant à son respect pour sa royale maîtresse, Richard avait mis l'épée que celle-ci lui avait donnée, et, debout derrière le fauteuil de Catherine, il contemplait la scène brillante qu'il avait sous les yeux, avec d'autant plus de plaisir qu'elle semblait un hommage rendu par la cour à la reine jusqu'alors délaissée et pour ainsi dire méprisée.

Mais hélas! l'illusion à laquelle s'était abandonnée Catherine ne tarda pas à dissiper. On entendit murmurer à demi-voix derrière elle ces épithètes injurieuses que lui appliquaient les courtisans éhontés de Charles, qui cherchaient à avilir la reine afin de justifier en quelque sorte l'indifférence que lui témoignait son époux. Cependant, son ignorance de la langue anglaise ne lui avait pas permis d'en comprendre le sens, jusqu'à ce qu'enfin une de ses femmes, s'étant approchée du fauteuil, lui répéta à l'oreille ces mêmes mots en portugais.

L'effet en fut électrique. Le dépit qu'elle avait si

longtemps refoulé dans son sein, éclata tout-à-coup; tout l'orgueilleux sang de Bragance lui monta au visage, et elle se mordit la lèvre inférieure de manière à y laisser imprimée la marque de ses dents; puis elle promena ses regards effarés autour d'elle comme pour découvrir les lâches qui osaient l'insulter jusque dans ses propres appartemens. Elle aperçut alors le roi, qui, après l'avoir laissée seule, s'était assis au milieu d'un groupe de courtisans à l'autre extrémité de la salle.

Cette vue la rendit presque furieuse; elle se leva précipitamment, et fit un pas en avant; mais elle succomba à la violence des sensations qui l'agitaient et s'arrêta soudain. Le sang lui jaillit du nez, elle perdit connaissance, et elle serait tombée sur le plancher, si Richard qui l'avait suivie de près ne l'eût reçue dans ses bras.

La confusion et la consternation se répandirent aussitôt dans tout le salon. Les dames portugaises se groupèrent autour de leur maîtresse en vomissant des imprécations contre ceux qui l'avaient insultée, et, trop courroucées pour pouvoir lui donner des secours, elles repoussèrent les dames anglaises qui venaient offrir leurs services, de sorte qu'il ne resta que Richard pour la soutenir.

Il l'emporta hors de la salle, sans que personne

songeât à l'aider. L'air du vestibule rendit la connaissance à la reine ; un torrent de larmes la soulagea, et, s'appuyant sur le bras de Richard, elle put regagner sa chambre, où le jeune vice-chambellan la remit aux soins de ses femmes.

Quoique naturellement vif et impétueux, jamais Richard n'avait éprouvé une indignation aussi profonde que celle que lui avait causée l'outrage fait à sa maîtresse; il y fut même plus sensible que s'il lui eût été personnel. La vue de son sang qui produisait un effet encore plus frappant sur sa robe de satin blanc, ses larmes, si touchantes dans une femme jeune et malheureuse, si irrésistibles dans une reine, tout se réunissait pour exaspérer notre héros au dernier point.

Pendant qu'il traversait le vestibule, il rencontra un des échansons du roi qui l'arrêta et lui dit :

— Eh bien ! monsieur le vice-chambellan, que demande donc la noire Catherine avec ses frasques et ses boutades? Qu'elle montre les dents, à la bonne heure: on sait qu'elle ne peut pas faire autrement ; mais qu'elle veuille mordre, cela sent la bêtise ou la folie.

—Monsieur, répondit Richard, courroucé de l'allusion que faisait l'échanson à la difformité de la bouche de la reine, l'accident qui vient de lui arriver

n'a rien qui doive vous surprendre. Elle a été insultée par ceux qui lui doivent le respect, et elle n'a pas été défendue par celui qui est tenu de la défendre.

— Est-ce du roi que vous voulez parler.

— Fût-il dix fois roi, je n'en dirai pas moins que l'indifférence avec laquelle il abandonne son épouse aux railleries de ses favoris est souverainement indigne.

— Il peut se faire que le roi apprenne avec quelle loyauté le vice-chambellan de la reine sert sa maîtresse; mais les expressions qui viennent de sortir de votre bouche ne me semble pas de nature à lui plaire.

— Je ne les retracterai pourtant pas : car je ne crois pas avoir blessé la vérité.

La-dessus, Richard s'éloigna; et étant retiré chez lui, il se mit au lit.

Le jour n'avait pas encore reparu que notre héros reçut un message de la reine qui le priait de fuir s'il voulait échapper à la colère du monarque.

« Sa Majesté, lui disait-elle, a appris les paroles que vous avez laissé échapper hier soir. Eloignez-vous de la cour, jusqu'à ce que sa colère se soit apaisée; et comptez sur l'appui de celle dont vous avez pris si chaudement les intérêts, et qui vous en remercie cordialement.

« Catherine. »

Le porteur du message dit ensuite à Richard qu'il avait été chargé par la reine de le conduire dans une grotte ruinée à l'extrémité du parc, et que là on lui apporterait incessamment des habits sous lesquels il pourrait se rendre à Londres, cette ville étant l'endroit où il serait le plus en sûreté.

Richard suivit son guide, et étant arrivé à la grotte, il s'y cacha dans le coin le plus reculé. Vers le milieu du jour, il y vit entrer un homme âgé, nommé Wilson, qu'il avait eu plusieurs fois occasion de voir chez la reine. Wilson l'assura de l'intérêt que sa maîtresse prenait à son sort, et lui remit une des médailles d'or qui avaient été frappées lors du débarquement de l'Infante sur les côtes d'Angleterre, comme une preuve qu'il était envoyé par elle pour lui faciliter les moyens de fuir.

Quand la nuit fut arrivée, Richard se revêtit des bottes, du manteau et du chapeau à larges bords que Wilson avait apportés avec lui, et ils gagnèrent ensemble un village voisin où ils trouvèrent deux chevaux des écuries de la reine. Partant de là au grand trot, ils firent un circuit autour de Londres et entrèrent dans le comté d'Essex. Non loin des limites de ce comté était une plaine alors presque déserte, au milieu de laquelle s'élevait une maison solitaire et délabrée, appartenant à un frère de Wilson, qui

depuis longtemps l'avait abandonnée aux soins d'un vieux jardinier et de sa femme. Telle était l'humble compagnie dans laquelle devait vivre Richard jusqu'à ce qu'il pût de nouveau paraître à la cour, et Wilson le présenta au jardinier comme un ami de son frère, que des circonstances malheureuses et la crainte de ses créanciers obligeaient à se cacher momentanément.

— Surtout soyez prudent, lui dit Wilson en prenant congé de lui, tenez-vous renfermé dans la maison autant que possible et ne vous attendez pas à être remis bientôt en liberté. Le roi est en fureur contre vous, surtout depuis qu'il a appris votre fuite; et lord Arlington jure qu'il vous châtiera sévérement pour avoir abusé, à ce qu'il dit, de la confiance qu'il vous avait accordée. Il est vrai que le roi est généreux et indulgent, qu'il s'offense aisément et qu'il s'apaise de même, mais il faut du temps pour qu'il vous rende ses bonnes grâces. Au surplus nous ferons ce que nous pourrons pour calmer la tempête. Je vous verrai de temps en temps pour vous instruire du résultat de nos démarches, mais en attendant, restez prisonnier volontaire, si vous voulez éviter de le devenir malgré vous.

A ces mots il partit, laissant notre héros en possession d'une antique et sombre maison, qui n'avait

pas besoin des circonstances où il se trouvait pour lui paraître une prison. Les hautes murailles qui l'entouraient, la porte d'entrée fermée par de grosses barres de fer, le pavé de la cour caché sous l'herbe qui y croissait, les fenêtres étroites dont les carreaux noircis par la poussière laissaient à peine passer la lumière, l'aspect morne et triste du pays environnant, tout contribuait à augmenter l'accablement d'esprit de Richard.

Il entra dans le jardin; il le trouva humide et entièrement négligé; de lugubres cyprès s'élevaient du milieu des ronces qui avaient remplacé les fleurs, et les allées couvertes de mousse semblaient attester ou que le jardinier était trop âgé pour sa place, ou qu'il la regardait comme une sinécure.

Ne trouvant rien dans ce lieu qui fût capable de le réjouir ou même de le distraire, Richard rentra dans la maison, et se consola en songeant qu'il y avait trouvé un refuge d'autant plus assuré qu'elle ne paraissait pas pouvoir servir à l'habitation d'êtres humains.

Comme il ne s'était pas couché la nuit précédente, il se retira de bonne heure, et il oublia bientôt dans le sommeil et la cause de sa fuite et l'asile déplorable qui lui avait été choisi.

Pendant toute la journée du lendemain, il resta

abandonné à ses propres réflexions, et comme on peut bien se l'imaginer, elles n'étaient pas très consolantes. Il réfléchit alors sérieusement sur les caprices de la fortune, qui, tandis qu'il se berçait des plus belles espérances, avait tout à coup anéanti les rêves de son ambition. Ses sentimens sur la conduite du roi ne s'étaient modifiés en rien; mais il sentit la nécessité de maîtriser son impétuosité et d'imposer un frein à sa langue, surtout dans l'enceinte dangereuse d'un palais, quoiqu'il regardât comme fort invraisemblable qu'il en habitât encore un à l'avenir.

Le second jour de sa retraite, Wilson reparut; mais il n'était pas porteur de bonnes nouvelles. Les courtisans que les faveurs accordées à Richard avaient rendus jaloux, s'étaient ligués contre lui depuis sa disgrâce, et faisaient tout leur possible pour entretenir le roi dans son ressentiment. Quant à la reine, elle avait chargé Wilson d'assurer son jeune protégé qu'elle ne négligerait rien pour le faire rappeler à la cour dès que le premier feu de l'animosité générale commencerait à se calmer.

Richard profita de l'occasion que lui offrait Wilson pour écrire à son père. Après avoir retracé avec quelques détails l'incident déplorable qui avait interrompu la soirée donnée par la reine, il rapporta

aussi son explication avec l'échanson du roi, et la colère qu'avaient excitée ses paroles.

— Je dois avouer, disait-il, que je n'ai pas suffisamment mesuré les expressions dont je me suis servi; cependant ma conscience ne me fait aucun reproche. Vous-même, mon père, à la vue de cette malheureuse reine, vous vous seriez laissé attendrir, et les qualifications injurieuses que les courtisans se sont permises à son égard auraient enflammé votre courroux. Je veux bien croire que le roi ne tardera pas à me pardonner; mais dans le peu de temps que j'ai passé à la cour, j'ai vu que j'avais à lutter contre des ennemis aussi puissans que jaloux qui n'omettront rien pour m'en tenir éloigné. Je n'ai encore reçu de la reine que des paroles de bienveillance; mais son pouvoir est trop borné pour que je puisse compter beaucoup sur son crédit. La seule chose que je regrette, mon père, c'est de me voir peut-être pour longtemps dans l'impossibilité de rappeler à Sa Majesté les droits que vous avez à ses faveurs. Ne perdons pourtant pas tout espoir ; la Providence qui vous a protégé si visiblement dans des circonstances bien critiques , ne permettra pas que vous restiez toujours pauvre et ignoré. Je ne sais pas s'il ne me faudra pas encore quitter l'Angleterre ; tant il y a de haine dans le cœur des courtisans qui se sont crus

offensés par mes paroles ; mais, quelque part que j'aille, j'emporterai avec moi le souvenir de la reine et celui de mon père ; et ces deux souvenirs ne me permettront pas de faillir dans le chemin de l'honneur que vous m'avez tracé.

CHAPITRE XXII.

Richard est poursuivi. — Un pêcheur le tire du danger. — Il fuit vers la mer et s'embarque à bord d'un vaisseau hollandais qui le transporte à Rotterdam. — Rencontre d'un ami.

Pendant que Richard s'habillait, le lendemain matin, le jardinier entra précipitamment dans sa chambre d'un air alarmé.

— Monsieur, dit le vieillard, ne vous effrayez pas, mais trois hommes frappent à la porte à coups redoublés, se disant porteurs d'un mandat de perquisition. Je ne doute pas que ce ne soient des officiers du shérif, et, en conséquence, je vous conseille de vous échapper par la petite porte du jardin, dont voici la clé. Après l'avoir refermée avec soin, vous pourrez gagner la rivière, passer le bac

et prendre ensuite la route de Londres. J'aurai soin d'ailleurs de vous donner quelque avance sur ces messieurs en les laissant user leurs talons contre la grande porte aussi longtemps que je pourrai.

Richard acheva de s'habiller à la hâte, descendit l'escalier, entra dans le jardin, en ouvrit la porte, qu'il referma ensuite, et se trouva dans les champs ; mais il ne savait quel chemin prendre, ayant oublié de demander au jardinier de quel côté était l'endroit où il pourrait passer la rivière.

Après avoir hésité un instant, il s'avança en ligne droite et au pas de course à travers la plaine. Il suivit ensuite un petit sentier bordé de part et d'autre par des haies qui le cachaient entièrement ; mais bientôt il s'aperçut que ce sentier ne conduisait qu'à une grange ; et il allait retourner sur ses pas, quand l'idée lui vint de faire le tour de ce bâtiment. Il marcha encore quelque temps sur un terrain marécageux, et vit enfin la rivière le Lea serpenter à peu de distance devant lui.

Il hésita de nouveau s'il devait monter ou descendre le courant, quand, le brouillard s'étant un instant dissipé, il aperçut un pêcheur à la ligne, qui, assis sous un bouquet d'arbres, s'occupait tranquillement de son plaisir favori. En faisant un petit cir-

cuit, il parvint à le joindre, et lui demanda de quel côté était le bac

— Il faut descendre la rivière, répondit le pêcheur, homme déjà avancé en âge; mais le bac n'est pas très près d'ici, et le chemin qui y conduit est assez difficile. A moins que vous ne le connaissiez de manière à pouvoir le suivre les yeux fermés, je vous conseille d'attendre que le brouillard qui couvre les marécages se soit dissipé, car les eaux ont débordé depuis peu, et les deux côtés de la rivière sont remplis de flaques d'eau et de fondrières où bien des étrangers ont déjà perdu la vie.

Richard remercia le pêcheur de ses avis, mais il ajouta que les circonstances où il se trouvait ne permettaient pas le moindre retard; que, s'il pouvait gagner le bac, il avait une chance d'échapper, au lieu que, s'il attendait, il était sûr d'être arrêté.

— Arrêté! s'écria le pêcheur. Quoi! la police court-elle les champs avant que l'alouette ait fini de chanter ses matines? Mais qu'avez-vous donc fait, jeune homme, pour attirer ainsi les recors après vous? C'est bien mal, à votre âge, d'être obligé de fuir devant eux. Mais voilà le brouillard qui tombe, et l'on va vous découvrir dans la plaine avant que vous n'ayez eu le temps de trouver ce que vous cherchez.

— Que faire? monsieur, demanda Richard un peu consterné, en promenant autour de lui ses regards inquiets.

— Ne craignez rien ; on ne vous prendra ni à l'hameçon, ni au filet, si je puis l'empêcher. Quoi que vous ayez pu être jusqu'à ce jour, je ne vous trahirai point. Avec votre permission, je vais faire de vous un confrère de la ligne.

Le pêcheur ouvrit ensuite un panier et en tira une veste longue et fort ample de camelot, et un bonnet de peau de lapin.

— Voilà mon surtout pour le mauvais temps, ajouta-t-il ; quittez votre manteau et mettez cette veste.

Richard obéit; son manteau et son chapeau furent placés dans le panier, et le pêcheur, lui mettant une ligne à la main, lui dit de s'asseoir à côté de lui.

— Maintenant, ajouta-t-il, si quelque drôle ose nier que nous sommes un couple d'honnêtes pêcheurs à la ligne, passionnés pour cet amusement, il y a du moins un de nous qui peut hardiment lui donner un démenti..... Eh bien! ne vous avais-je pas dit que le temps finirait par s'éclaircir. Voyez-vous là-bas ce troupeau qui jusqu'à présent ne nous avait averti de sa présence que par ses bêlemens? Voyez-vous aussi comme le paysage s'embellit et

semble nous sourire à mesure que le soleil chasse le brouillard? Ne dirait-on pas que la nature elle-même lève le voile qui nous cachait sa face, et nous regarde avec une douce satisfaction? Ne dirait-on pas que nous assistons à la création d'un monde nouveau sortant graduellement du chaos? Qui pourrait contempler une matinée aussi délicieuse et ne pas sentir son cœur animé de reconnaissance pour le créateur et de bienveillance pour ses créatures?

Tout en ouvrant son cœur à cette douce sensibilité, le pêcheur empalait *avec bienveillance* une grenouille vivante, pour mettre ensuite à pareille torture un malheureux poisson, et tout cela sans autre but que celui de se procurer un instant de plaisir. Richard fut frappé de cette inconséquence; mais comme d'ailleurs les intentions du pêcheur à son égard annonçaient de l'humanité, il s'abstint de tout commentaire, et, prenant la ligne, il la jeta dans la rivière avec toute la gravité d'un pêcheur exercé, plein d'attention et surtout de patience.

Au même moment il entendit derrière lui le bruit des pas de plusieurs personnes qui s'approchaient, et, quoiqu'il n'osât pas tourner la tête, il ne douta pas que ce ne fussent les officiers de justice qui le poursuivaient. Le doute se changea bientôt en cer-

titude, quand il entendit une voix étrangère s'adresser en ces termes au pêcheur :

— Voilà qui est bien, notre maître ; vous savez profiter du moment favorable ; aussi méritez-vous de faire une bonne pêche. Mais dites-moi, n'auriez-vous pas vu un jeune homme en manteau brun et coiffé d'un chapeau gris à larges bords fuir de ce côté?

— Monsieur, répliqua le pêcheur, croyez-vous que lorsque j'ai les yeux fixés sur mon liége, et que, fermés pour la terre et ses habitants, ils sont, de même que mes pensées, attachés sur l'image brillante du firmament qui se réfléchit dans ces eaux limpides, je songe aux chapeaux et aux manteaux de ceux qui peuvent passer près de moi? La pêche à la ligne n'a-t-elle pas été appelée avec raison *les délices de l'homme contemplatif?*

— Ce jeune drôle ne peut pourtant pas être encore bien loin ; car nous avons trouvé le nid tout chaud, ce qui prouve que l'oiseau l'avait quitté depuis peu. Il court peut-être vers le bac?

— Eh bien! c'est une raison pour prendre le même chemin, et, si vous pressez tant soit peu le pas, vous le découvrirez certainement bientôt ; car voilà le brouillard qui est entièrement tombé. Mais partez au plus vite, le poisson n'aime ni l'ombre de vos corps, ni le son de vos voix. Le silence et la solitude

sont les meilleurs appâts du pêcheur, et je n'aurais pas un compagnon de pêche, s'il ne savait retenir sa langue pour songer uniquement à sa besogne.

— Avez-vous déjà pris quelque chose?

— Non, répondit le pêcheur de l'air le plus calme, en s'asseyant sur le panier au moment où à la grande frayeur de Richard, celui qui venait de faire la question allait en ôter le couvercle. Ce brouillard a mouillé l'herbe, j'ai mal fait de m'y asseoir. — Attention, donc, camarade, attention; ne voyez-vous pas qu'un poisson a mordu à votre hameçon, je voudrais parier que c'est un brochet. Donnez-moi votre ligne. Maintenant, messieurs, si vous voulez attendre seulement cinq minutes, je vous montrerai comment on s'assure de sa proie.

— Et pendant ce temps-là la nôtre nous échappera. Merci; je vous souhaite le bonjour et un heureux succès.

Un instant après Richard se retrouva seul avec le pêcheur.

— Partez maintenant, jeune homme, dit ce dernier : car je ne crois pas que vous ayez envie de continuer la leçon de pêche que vous venez de prendre.

Richard remercia son sauveur, et il reprit le chemin de la maison qu'il avait quittée deux heures auparavant, car il n'était pas probable qu'on l'y

chercherait une seconde fois. Dans le cours de la journée il reçut la visite de Wilson, à qui il raconta ce qui venait de lui arriver.

— Je comprends maintenant, dit Wilson, pourquoi j'ai été suivi hier si longtemps par un homme à cheval. Votre retraite est découverte, il est temps de la changer. Êtes-vous disposé à passer en Hollande?

— Aussitôt qu'il vous plaira, répondit Richard.

— En ce cas, prenons l'occasion aux cheveux. Prévoyant la nécessité de cette mesure, j'ai déjà retenu pour vous une place à bord d'une galiote hollandaise dont le capitaine connaît beaucoup mon frère le négociant.

Ils se mirent en marche à l'instant même, et arrivèrent sans obstacle au but de leur course. Wilson remit alors au fugitif une lettre de recommandation pour un négociant de Rotterdam, et une bourse pleine d'or que lui envoyait la reine. Il lui fit ensuite ses adieux et le laissa méditer seul sur les étranges vicissitudes qui l'avaient si inopinément obligé à changer le luxe d'un palais contre la malpropreté d'un bâtiment de charge hollandais, et les parfums les plus exquis des Indes contre l'odeur du goudron, du tabac et des harengs.

Ce fut dans cette misérable cahutte flottante que

notre héros passa plusieurs jours avant de recevoir ses effets de Hampton-Court; mais Wilson ne reparut pas : il craignait qu'on n'épiât ses mouvemens, et qu'en le voyant à bord de la galiote, on ne mît l'embargo sur ce bâtiment.

Enfin le capitaine ayant achevé son chargement, Richard, qui était d'autant plus impatient de sortir de cette nouvelle prison qu'il n'y avait point d'autre passager que lui, vit avec joie fermer les écoutilles, détacher la corde d'amarrage et déferler les voiles.

Comme pour le dédommager du délai qu'il avait éprouvé, la traversée, grâce à un bon vent, fut aussi rapide qu'heureuse. En moins de temps qu'on n'en met ordinairement pour ce voyage, on découvrit Schoonhoven et l'île de Gorée, puis l'embouchure de la Meuse, dont on côtoya les rives basses et marécageuses jusqu'à Maaslandsluys, mais ensuite bordées de fermes, de villages et d'arbres superbes qui formaient autant de belles avenues.

Les portes de Rotterdam et la chaîne du port étaient fermées quand nos voyageurs y arrivèrent, de sorte que Richard fut encore obligé de passer une nuit sur la galiote; mais le lendemain de très bonne heure il eut la satisfaction d'entrer dans la ville au moment où le soleil l'éclairait de ses premiers feux. Il fut frappé d'admiration à la vue des

nombreux canaux coupés par des ponts mobiles et couverts de bâtimens de toute espèce dont les pavillons et les banderolles flottaient au gré du vent. Sur les quais on voyait de magnifiques allées d'arbres, et derrière ceux-ci de splendides maisons dont les divers étages garnis de balcons et les grandes croisées réfléchissaient les rayons du soleil levant. Une population active et affairée remplissait les rues, et ajoutait encore à l'air de gaîté qui animait ce tableau; et, comme si l'on eût voulu célébrer l'arrivée de Richard, un carillonneur renommé de Leyde jouait en ce moment un morceau favori sur les cloches de l'église de Saint-Laurent.

Au moment où notre héros entrait dans la large et belle rue des Boompies, il ne fut pas peu surpris de rencontrer un de ses anciens amis de Paris, Henry Middleborne qui la traversait, portant sous son bras un grand carton à dessin.

— Mes yeux me trompent-ils? demanda Henry en s'arrêtant devant Richard et le regardant fixement avec un air mêlé de surprise et d'incertitude.

— Non, monsieur Henry, interrompit Richard, c'est bien moi, Grandford, votre ami de collége.

Et les deux amis s'embrassèrent avec cordialité.

— A peine vous ai-je reconnu sous votre costume, reprit Henry; mais d'où venez-vous?

— Je viens de Londres, proscrit comme autrefois.

— Vous m'étonnez ; mais contez-moi votre histoire. Ou plutôt, venez d'abord chez moi ; nous causerons plus librement entre quatre murs que dans la rue.

Richard suivit son ami dans une maison assez agréable située sur le mail qui bordait la rue des Boompies, et, après avoir pris quelques rafraîchissements, il raconta ce qui lui était arrivé depuis son départ de Paris.

— Ce ne sera rien, mon ami, dit Henry, pourvu que vous ayez de la patience ; d'ailleurs vous n'êtes pas le premier qui ait ressenti l'inconstance de la faveur des princes. Restez avec moi ; vous voyez que mon logement est assez spacieux pour servir à deux personnes, et, si vous voulez me croire, vous mettrez à profit le temps de votre exil en apprenant la peinture avec moi : car c'est pour me fortifier dans cet art, pour lequel j'ai toujours eu un goût particulier, que mon père m'a envoyé ici et mis sous la direction des bons maîtres dont s'honore la Hollande.

— Votre offre, mon cher Henry, est trop obligeante pour que je puisse la refuser, et je ne doute pas que mon père n'approuve le genre d'occupation que vous me proposez.

— Allons, voilà qui est bien. Vous ne vous ennuyerez pas ici, quoique les habitans soient un peu flegmatiques ; d'ailleurs, un travail assidu suffit pour chasser la tristesse et les soucis. Nous allons maintenant faire un tour dans la ville.

— Et je vais porter ma lettre de recommandation à son adresse : car je ne sais jusqu'à quand je pourrai vivre sur l'or que m'a donné la reine.

— Que cela ne vous inquiète pas : ma bourse suffira à nous deux comme le logement.

Et les deux amis sortirent bras dessus bras dessous pour visiter ce que Rotterdam offrait alors de curieux pour les étrangers.

CHAPITRE XXIII.

Les prédictions de l'Esprit-Noir s'accomplissent. — Histoire de Sarah. — Maladie de Richard. — Son départ de Rotterdam.

Bien des mois s'étaient écoulés depuis que notre héros avait quitté l'Angleterre pour la seconde fois, lorsqu'un jour il reçut deux lettres, l'une de son père, l'autre de Wilson.

Le contenu de la dernière était on ne peut plus satisfaisant. A la grande surprise des courtisans, lord Arlington avait déposé tout sentiment d'animosité contre l'ancien vice-chambellan de la reine, et on l'avait même entendu dire qu'il espérait que le jeune Grandford ne tarderait pas à venir réclamer un pardon qui lui était assuré. Quant au roi, il

avait oublié depuis longtemps et la fuite de Richard et les paroles mordantes qui y avaient donné lieu; enfin Wilson exprimait à son ami exilé sa ferme conviction qu'il rentrerait en grâce aussitôt qu'il le voudrait, et finissait par l'inviter à revenir sur-le-champ en Angleterre, s'il avait encore dessein de tenter fortune à la cour.

Dans cette lettre était renfermé un billet que Richard ne fut pas peu fier de lire, car il était écrit de la propre main de la reine, en français, sur du papier jaune timbré des armes royales de Portugal. Elle invitait son jeune protégé à ne pas perdre courage, lui disait qu'elle ne manquerait pas de plaider sa cause dès que le moment lui paraîtrait propice, et terminait par ces mots : Votre amie, Catherine.

Richard, quelle que fût d'ailleurs sa modestie, ne put s'empêcher de montrer à Henry ce précieux témoignage de la bonté de sa souveraine, après quoi il prit la lettre que lui avait envoyée son père.

— J'aurais dû commencer par là, ajouta-t-il; mais il est si pénible de ne trouver que des plaintes ou des nouvelles fâcheuses.

Et après avoir brisé le cachet, il lut ce qui suit :

— Mon cher Richard, si ton exil m'a paru pénible jusqu'à ce jour, quoique la cause en soit honorable pour toi et pour moi, je crains bien que je

ne puisse le supporter plus longtemps, maintenant que..... mais n'anticipons pas et racontons les choses comme elles se sont passées. La semaine dernière nous n'avons cessé d'être poursuivis par cette vieille sorcière à qui mes gens, qui ne l'ont jamais rencontrée que dans l'ombre, ont donné le nom d'*Esprit noir*. Habitué depuis bien des années à entendre les sinistres avertissemens de ce prophète en jupons, j'avais fini par ne plus m'en inquiéter, lorsqu'enfin je fus obligé de reconnaître que j'avais affaire à un ennemi qu'il ne suffisait pas de mépriser.

Il y a trois jours, je m'amusais à regarder les nuages, qu'un vent violent chassait vers la mer, et qui augmentaient encore l'obscurité de la nuit qui avait déjà commencé, lorsque je crus distinguer une lueur rougeâtre dans la direction du château. Je sortis avec Harrison pour voir ce que ce pouvait être : je ne m'étais point trompé. Le ciel était rouge et l'on voyait de noirs tourbillons de fumée s'élever au dessus des arbres de la forêt.

— Il y a un incendie, dis-je au sergent ; Dieu veuille que ce ne soit pas au château. Rassemblez tous nos gens, et qu'ils nous suivent. — Sans les attendre, je partis seul et traversai la forêt. Le château de Darkwood était devenu la proie des flammes. Je voulus m'avancer lorsque tout-à-coup une

explosion terrible se fit entendre, et je tombai à la renverse ; quand je me relevai, incertain si j'avais été blessé par quelqu'une des pierres que j'avais entendu passer au dessus de ma tête et se perdre dans la forêt, je vis, à la clarté de l'incendie qui continuait de consumer les bâtiments latéraux, que le principal corps de logis ainsi que les deux tours n'existaient plus.

Harrison accourut avec quelques domestiques, et nous marchâmes en avant. En approchant de la poterne, nous découvrîmes sous des décombres le corps d'un homme mutilé et à moitié défiguré. Il était étendu à côté d'un bûcher qui flambait encore sous les fenêtres de derrière, et au moyen duquel, sans doute, le feu avait été mis au château.

Nous fûmes bientôt rejoints par les deux seuls domestiques que le propriétaire actuel, ou plutôt le détenteur de Darkwood avait laissés chargés du soin de garder la maison. Ils nous dirent qu'à la vue de l'incendie ils avaient été saisis de frayeur, croyant que le château était assailli par une troupe de brigands, et qu'ils avaient pris la fuite. En entrant dans la forêt, ils aperçurent une femme couverte d'un voile noir et accroupie sur ses talons comme un gros crapaud ; elle regardait les tours du château, moitié chantant, moitié maudissant. Pendant qu'ils

la regardaient arriva l'explosion. Alors la femme noire jeta un cri aigu, se leva précipitamment et disparut dans les broussailles.

Nous fîmes de nouvelles recherches pour découvrir l'auteur du crime; car il n'était plus temps de songer à éteindre le feu; mais elles n'eurent aucun résultat.

Nous nous réunîmes alors autour des restes de l'homme que la chute des murs avait écrasé. Il était impossible de distinguer ses traits; mais à son costume nous jugeâmes que c'était un étranger; peut-être était-ce un voyageur qu'une fatale curiosité avait arrêté en ce lieu.

— Mais d'où vient l'explosion? Telle fut la question que tout le monde m'adressa sans que je pusse y répondre.

— Cette explosion, dit Harrison, ne peut venir que de la poudre que nous avions cachée autrefois dans un caveau secret situé sous la grande salle. Nous pensions que ce dépôt avait été découvert comme l'autre par le colonel Lilburne; il paraît aujourd'hui que cet officier n'en connaissait pas même l'existence.

Je m'abstiendrai, mon cher enfant, de toute réflexion à ce sujet; tu comprendras aussi bien que moi toute l'étendue de la perte que nous venons de

faire, et combien il importe que le roi sorte enfin de son apathie et fasse quelque chose pour celui qu'il appelait autrefois son frère d'armes. D'après les renseignemens que j'ai pris, Sa Majesté est disposée à te faire grâce; sache profiter de cette bonne disposition et reviens bien vite. Mais, mon cher Richard, je t'en conjure, sois plus prudent que tu ne l'as été jusqu'ici. Je sais bien que, comme un digne fils de ton père, tu as le cœur bon et la tête chaude; mais il faut savoir réprimer tes saillies, et, tout en défendant la vérité et le bon droit, mesurer tes paroles et ne pas rompre en visière avec tous ceux qui ne seraient pas de ton avis. — Adieu, mon cher enfant; je suis ton affectionné père,

GEORGES.

P. S. J'oubliais de te dire que l'Esprit noir n'a plus reparu depuis l'incendie. Quant à la part qu'il a dû prendre à la perpétration du crime, c'est ce que l'avenir peut-être nous apprendra.

Richard remit ensuite cette lettre à son ami pour qu'il en prît connaissance; mais il était trop ému pour pouvoir parler autrement que par signe.

Henry la parcourut rapidement, puis il dit à Richard.

— Votre père n'a deviné qu'une partie du secret

de la catastrophe qui l'a frappé. Mais tenez, voici une lettre que j'ai reçue de mon oncle par le même courrier qui vous a apporté celle de sir Georges. Lisez-là, elle vous dévoilera cet affreux mystère.

Richard prit le papier d'une main tremblante.

— Mon cher Henry, c'est la dernière fois que je t'écris. La guerre que notre gouvernement vient de déclarer à la Hollande ne te permet pas de rester plus longtemps à Rotterdam; il faut donc que tu reviennes sur-le-champ : ton père t'attend. Mais hâte-toi si tu tiens à voir encore avant sa mort ta pauvre nourrice. Tu sais qu'elle est devenue folle quelques mois après sa sortie de chez nous; mais ce que tu ignores encore, c'est la cause de sa folie. Des raisons de convenance nous avaient obligé de t'en faire un secret; mais aujourd'hui que la malheureuse a recouvré l'usage de la raison, et que les médecins désespèrent de la sauver, je puis te dire toute la vérité.

En nous quittant, Sarah s'était retirée avec son enfant dans le comté de Sussex et y avait acheté une petite maison sur la route de Southampton, où elle vivait à l'abri du besoin. Un jour le baronnet de Darkwood passa sur la route avec trois ou quatre de ses amis, engagés alors dans une partie de chasse. Ils s'arrêtèrent à la maison de Sarah et demandèrent à

boire. La pauvre femme ne put leur offrir que de l'eau; mais comme ces messieurs, à l'exception toutefois de sir Georges, avaient déjà bu du vin plus qu'il ne convenait, ils se fâchèrent et demandèrent à voir la cave. Sir Georges voulut les emmener, et, dans les efforts qu'il fit pour les pousser dehors, il renversa un brasier dont les charbons roulèrent sous les lits de la mère et de l'enfant. En un instant le feu se communiqua aux rideaux et la chambre se remplit d'une épaisse fumée. Le baronnet saisit alors Sarah, et, prenant entre ses bras l'enfant qui était déjà couché, il sortit à la suite de ses amis. A peine furent-ils dehors que les flammes gagnèrent toute la maison. Sarah contemplait d'un œil sec ce triste spectacle; puis, quand l'incendie commença à s'apaiser, elle se tourna vers sir Georges, et, lui arrachant l'enfant des bras, pendant que tous ses membres tremblaient et que ses yeux hagards semblaient lancer des éclairs, elle lui dit :

— Misérable! ce n'était donc pas assez des outrages de tes amis; il t'a fallu joindre le crime à l'insulte : c'est toi qui as incendié ma maison.....

Le baronnet l'interrompit pour lui expliquer la cause de cet accident, qu'il déplorait lui-même le premier, et pour lequel il s'offrait à la dédommager

amplement ; elle ne voulut rien entendre et continua ses invectives.

— Je te connais, sir Georges Grandford, je sais ta demeure : un jour viendra où le ciel vengera la pauvre veuve, et, si le ciel est trop lent dans sa juste fureur, eh bien ! mon bras la vengera.

— Elle est devenue folle, dit le baronnet à ses amis, en regardant la malheureuse d'un air de pitié et de consternation.

Il essaya de nouveau de la calmer ; mais ses efforts furent inutiles : bientôt il la vit s'éloigner en courant.

A partir de ce jour, elle ne reparut plus dans le pays ; mais plusieurs années après, ayant perdu son enfant, elle alla s'établir aux environs du château de Darkwood, et ne cessa de charger le château de ses malédictions jusqu'à ce qu'enfin elle y mit le feu. Aujourd'hui elle est chez ton père, dans un état digne de pitié, tant elle a été effrayée des suites inattendues de ce qu'elle appelle son crime : car le château, qui contenait sans doute encore de la poudre, a sauté avec les deux tours latérales.

Sarah nous a raconté son histoire avec tant de bon sens, et elle témoigne un si profond regret de l'extrémité coupable à laquelle elle s'est portée, que je ne puis m'empêcher de reconnaître avec elle que sa

raison lui est entièrement revenue. Je lui ai promis que, si elle se rétablissait, je demanderais sa grâce à sir Georges, qui, je n'en doute pas, sera assez généreux pour la lui accorder.....

Ici la lettre échappa des mains de Richard, et il tomba sans forces sur une chaise. Henry s'empressa de lui donner les premiers secours; puis, ayant appelé du monde, il le fit mettre dans son lit, où bientôt il fut pris d'une fièvre violente.

Quelques jours suffirent pour que la maladie n'offrît plus aucun danger; mais elle avait tellement affaibli Richard, qu'il fut obligé de renoncer pour le moment à quitter la Hollande. Henry ne voulut pas laisser son ami seul à Rotterdam, et, après avoir obtenu de lui, mais non sans peine, qu'il consentît à accepter l'offre de ses services, il écrivit à son oncle pour le prévenir de la cause de son retard.

Au moment où Henry achevait sa lettre, Richard lui dit.

— Veuillez marquer, je vous prie, à votre oncle que je pardonne de bien bon cœur à la pauvre Sarah tout le mal qu'elle a fait à mon père et à moi : car c'est elle qui, au moment où les soldats de Cromwell allaient me relâcher, les obligea, par ses menaces, à m'emmener avec eux. Vous pouvez dire à

M. Middleborne qu'elle n'a rien à craindre de mon père : s'il avait su qui était la malheureuse qui le menaçait de sa vengeance, il l'aurait sans doute fait arrêter, non pour la maltraiter, mais pour la remettre entre des mains capables de la soigner sinon de la guérir.

Après deux mois de convalescence qui parurent bien longs à l'impatient Richard, le médecin qui le traitait, crut enfin pouvoir lui permettre de retourner dans sa patrie. Malheureusement les hostilités avaient déjà commencé entre l'Angleterre et la Hollande, et la flotte hollandaise, alors maîtresse de la mer capturait tous les bâtimens destinés pour la Grande-Bretagne.

Ces fâcheuses circonstances obligèrent nos amis à faire un détour, en passant par les Pays-Bas autrichiens, où ils espéraient pouvoir s'embarquer avec moins de risques. Enfin par une belle matinée de mai, ils montèrent à cheval, sortirent des portes de Rotterdam et se dirigèrent vers Bergen-op-Zoom.

CHAPITRE XXIV.

Richard passe la nuit dans une maison isolée. — Scène étrange dont il y est témoin. — Il s'embarque pour l'Angleterre et est arrêté comme espion. — Remis en liberté, il arrive à Gravesend.

Notre héros et son ami venaient de passer la frontière des Pays-Bas autrichiens, quand ils se virent assaillis par une pluie si abondante qu'il leur fut pour ainsi dire impossible de continuer leur chemin, à cause des torrens qui inondaient tout le pays. Un immense bâtiment, qu'ils surent plus tard avoir été autrefois un château fort occupé par le duc d'Albe, se présenta à leurs yeux au milieu d'un marécage; ils résolurent d'y demander un abri pour la nuit.

En s'approchant ils virent que ce château, presque entièrement entouré d'eau, communiquait à

la route par une longue chaussée fort étroite, sur laquelle on distinguait encore les décombres des murs qui le défendaient autrefois ; aussi ce ne fut pas sans peine que nos cavaliers avancèrent jusqu'à une poterne percée dans une épaisse muraille à côté de la grande porte, qui paraissait n'avoir pas été ouverte depuis un siècle.

Dès qu'ils eurent sonné, ils entendirent trois ou quatre chiens aboyer d'une manière terrible dans l'intérieur de la cour ; et un instant après ils virent paraître à une petite ouverture au-dessus de la poterne un homme que ses yeux égarés, son teint cadavéreux, sa barbe et ses cheveux négligés auraient pu faire prendre pour un fou, atteint de frénésie, regardant par le guichet de sa loge.

— Que voulez-vous? que cherchez-vous? demanda cet homme d'une voix creuse qui semblait sortir d'un tombeau.

— Nous demandons un abri pour la nuit, répondit Richard ; le temps est si mauvais qu'il ne nous est pas possible de gagner le gîte où nous comptions nous reposer.

Dix minutes après seulement, la poterne s'ouvrit et Richard entra dans la cour avec son compagnon. Ils conduisirent leurs chevaux dans une écurie que leur montra un domestique ; mais quelle fut leur

surprise, quand, en rentrant dans la cour, ils virent devant eux le même homme qui leur avait déjà parlé par la fenêtre, armé pour ainsi dire comme un brigrand. Il tenait à la main une épée nue et portait en outre à sa ceinture deux énormes pistolets.

A un signe que leur fit cet homme, qui paraissait être le maître de la maison, Richard et Henry entrèrent dans un vestibule, à peine éclairé par d'étroites fenêtres gothiques, et dont les murs, garnis d'armes de toute espèce, offraient encore quelques lambeaux des riches draperies qui en faisaient jadis l'ornement ; de là ils furent introduits dans une salle donnant sur les marécages qui entouraient le château. La tapisserie de cet appartement était noircie par la poussière et rongée par les vers, et les meubles paraissaient avoir atteint le dernier période de la décrépitude.

Jusque-là aucun de nos voyageurs n'avait été en état de prendre la parole, tant la singularité de cette réception les avait frappés. Richard interrompit le premier ce silence, qui commençait à inquiéter son ami.

— Monsieur, dit-il, d'une voix assez ferme à l'être étrange qui ne cessait de le regarder d'un œil soupçonneux, me serait-il permis de vous demander à qui nous avons l'honneur de devoir l'hospita-

lité, et à quelle fin sont ces armes que vous portez sur vous.

— Jeune homme, répondit l'inconnu, mon nom est un secret qui ne vous regarde nullement : on m'appelle dans le pays Vanhoven. Quant aux armes, elles sont bien permises, il me semble, à un homme chassé de sa patrie comme une bête féroce, poursuivi par les malédictions de ses concitoyens comme un infame meurtrier, proscrit, excommunié et contraint de se cacher dans des marais. Mais vous, monsieur, qui êtes-vous? car comme maître de cette maison, j'ai droit de vous faire cette question.

— Je m'appelle Richard Grandford, et je retourne à la cour où j'occupais une place avant mon exil.

Vanhoven tressaillit, fit un pas en arrière, et présentant la pointe de son épée, il s'écria :

— Ah! à la cour d'Angleterre sans doute?

— Oui, monsieur; mais que signifie ce geste menaçant? Vous dites que vous avez été banni de votre pays; mais je suis dans le même cas que vous : ce n'est pas un compagnon d'infortune qu'il faut défier, et il sied bien moins encore de l'insulter.

— Mais votre disgrâce n'est qu'un enfantillage; la hache du bourreau n'attend pas encore votre tête. Quand votre vie aura été le but d'autant d'embûches

que la mienne, alors peut-être vous témoignerez la même défiance. Cependant vos traits annoncent l'honneur et la loyauté, et je veux bien me fier à vous ainsi qu'à votre ami, mais pour cette nuit seulement. Demain il faudra que vous partiez pour ne pas me priver de la misérable consolation que j'ai de vivre seul avec mon épouse. Ce n'est pas que j'aie engagé cette pauvre femme à abandonner le monde, quelque odieux qu'il soit, pour partager mon exil : elle n'a pas voulu me quitter, et si le désespoir n'a pas encore dévoré mon existence, c'est à elle que j'en suis redevable. Suivez-moi maintenant, ou plutôt non, marchez en avant : je crains toujours le poignard des assassins qui frappent leur victime par derrière.

Quelque peu courtois que fût le langage de leur hôte, nos amis, l'attribuant à un caractère exaspéré par le malheur, obéirent en silence et montèrent un escalier qui les conduisit dans un petit salon moins triste que celui qu'ils venaient de quitter. Ils y trouvèrent Mme Vanhoven ; elle les reçut avec une politesse qui contrastait singulièrement avec les manières dures et l'humeur hypocondriaque de son mari.

Mais déjà M. Vanhoven était sorti, et Richard, ainsi que son compagnon, respectant le mystère qui

enveloppait cette triste demeure, eurent soin de n'entretenir leur hôtesse que de choses indifférentes et étrangères à sa position.

Le souper fut servi. Mme Vanhoven en invitant nos amis à prendre place à la table, leur dit que son mari avait l'habitude de manger dans sa chambre, quand il ne pouvait manger seul avec elle, et elle ajouta que s'ils entendaient quelque bruit dans la maison pendant la nuit, ils ne devaient pas s'en effrayer. Le repas terminé, on fit les prières, et un domestique conduisit Richard et Henry dans l'appartement qui leur avait été destiné.

Bien que fatigués de la course qu'ils avaient faite ce jour-là, nos amis ne purent d'abord s'endormir, tant ils avaient l'esprit occupé de ce qu'ils venaient de voir et d'entendre. Mais à peine eurent-ils fermé les yeux qu'ils furent réveillés par un bruit sourd qui partait de l'étage supérieur. La curiosité d'en connaître la cause ne leur permit pas de rester au lit. Il se levèrent, sortirent, et trouvant à tâtons un petit escalier, ils arrivèrent sans être aperçus dans un cabinet situé à peu près au-dessus de leur chambre. Ce cabinet communiquait par une porte vitrée à une salle assez vaste, alors eclairée, et devant les carreaux était tendu un rideau qu'ils purent écarter suffisamment pour voir ce qui se passait dans cette pièce.

Un spectacle inexplicable s'offrit alors à leurs yeux. Ils virent leur hôte, son épée nue dans une main, et une lampe dans l'autre, marcher d'un air égaré, comme s'il poursuivait quelqu'un, tandis que sa femme qui l'accompagnait, semblait veiller sur lui. On aurait dit que le malheureux se trouvait sous l'influence d'une crise de somnambulisme.

— Eh bien! l'avez-vous vu cette fois? s'écria enfin l'insensé en se laissant tomber sur une chaise.

— Et qui donc? lui demanda sa femme avec douceur.

— Mais — le spectre. — Celui qui est mort et enseveli. — Le fantôme que je poursuis depuis si longtemps sans pouvoir l'atteindre.

— Il est étonnant que ce rêve se renouvelle si souvent; dit Mme Vanhoven avec un soupir.

— Qu'appelez-vous rêve? s'écria son mari, vous allez vous convaincre que ce n'est pas une illusion. Ecoutez-moi; la nuit dernière je fus éveillé par le bruit qu'on faisait en tirant mes rideaux, et j'aperçus le fantôme hideux qui me regardait fixément. Ses traits étaient couverts de la paleur livide de la mort, ses yeux étaient enfoncés dans leurs orbites, et autour de son cou on voyait une plaie sanguinolente. Lorsque j'étendis le bras, il s'écria : — C'est cette main qui me condamna à mort. — Et aussitôt

je vis une goutte de son sang me tomber sur la main, et le spectre disparut. Ce matin, en me levant, j'ai remarqué la tache qu'avait laissée ce sang, et vainement je me suis épuisé à la faire disparaître. Voyez vous-même.

Et retroussant la manche de sa chemise, il tendit la main à sa femme.

— Je vois bien une rougeur, dit Mme Vanhoven ; mais elle est une suite naturelle des efforts mêmes que vous avez faits pour effacer une tache qui n'existait que dans votre idée. Rappelez vos sens, je vous prie, et ne devenez pas à votre âge le jouet d'une imagination maladive.

— Non, non ; ce n'est point une illusion. Il faut couper ma main ; je ne veux pas porter une marque indélébile comme celle dont Dieu stygmatisa le front de Caïn. Voici mon épée, tranchez hardiment : je ne pousserai pas une plainte.

— Mais je n'ai pas les bandages nécessaires pour cette opération, reprit Mme Vanhoven, qui, pour calmer son mari, eut l'air de partager ses idées. Croyez-moi, vous êtes trop agité en ce moment : remettons l'affaire à demain.

— Soit. J'attendrai, et demain....

Vanhoven s'arrêta : puis montrant un tableau

couvert d'un voile rouge, il reprit de plus en plus la voix avec un mélange de rage et de terreur.

— Regardez, ma femme, le voilà, celui qui ne me laisse point dormir, celui dont la mort me livrera un jour au mépris et aux malédictions d'une populace furieuse. Vous le connaissez! vous l'avez vu comme moi, lorsque sa tête roula sur l'échafaud. Son nom est Charles Stuart!.... et moi!.... l'on m'appelle son meurtrier....

Les forces de Vanhoven semblaient être épuisées ; il laissa tomber sa tête entre les mains tremblantes de sa femme, qui après lui avoir adressé quelques paroles, l'entraîna hors de l'appartement.

Richard et son ami sortirent de leur cachette et redescendirent dans leur chambre ; mais il avaient été tellement saisis qu'ils ne purent ni se communiquer leurs réflexions, ni goûter un instant de sommeil. Eux aussi, depuis qu'ils savaient être dans la maison d'un assassin de Charles I, croyaient à chaque instant voir apparaître à leurs yeux la sanglante image de l'infortuné monarque.

Le lendemain dès la pointe du jour, ils firent seller leurs chevaux et se disposèrent à partir, pendant que leur hôte dormait encore. Mme Vanhoven voulut les retenir à déjeûner ; mais ils prétextèrent la longueur du trajet qu'ils avaient à faire dans la jour-

née, et après l'avoir remerciée, ils sortirent du château, comme s'ils s'attendaient à le voir dévorer d'un moment à l'autre par le feu qui consuma Sodome et ses habitans.

Dans un petit port où ils arrivèrent en premier lieu, ils ne trouvèrent aucun bâtiment disposé à mettre à la voile pour l'Angleterre, parce qu'on savait que les deux flottes ennemies croisaient dans la Manche ; mais en suivant la côte, ils rencontrèrent un pêcheur qui avait une sœur à Stepney, et qui consentit à les y conduire pendant la nuit.

Ils n'étaient déjà plus éloignés des côtes de l'Angleterre, quand le jour reparut ; mais au moment où le brouillard se dissipa, ils se virent au milieu d'une flotte nombreuse de vaisseaux de guerre, et un instant après un coup de canon tiré à boulet par l'un des bâtimens, leur ordonna d'amener. C'était le *Chêne Royal*, commandé par sir John Lawson. Mais au lieu de l'accueil cordial auquel nos voyageurs s'attendaient, lorsqu'ils montèrent à bord, ils furent reçus très froidement et même avec défiance. Le capitaine leur dit que le fait de se trouver sur un bâteau pêcheur étranger et d'être venu de la côte opposée au milieu du brouillard, les rendait justement suspects d'être de ces Anglais réfugiés que les Hollandais employaient comme espions.

Ils voulurent s'expliquer: car ils trouvaient bien dur d'être ainsi soupçonnés d'une lâcheté qu'ils avaient en horreur.

— Je ne demande pas mieux de vous laisser continuer votre route, dit le capitaine; je serais même fâché de voir deux jeunes gens de si bonne mine figurer au haut de ma grande vergue; mais il faut que je reçoive pour cela les ordres de Son Altesse Royale; vous allez donc vous rendre à bord du *Roi Charles*.

Le duc d'York, qui connaissait Richard personnellement, rit beaucoup de la frayeur qu'il avait éprouvée. Après avoir certifié son identité et répondu de sa loyauté, il dit à sir John Lawson qu'il pouvait le laisser partir sans crainte.

— Je vous prie, mon cher Richard, dit-il ensuite en se tournant vers le jeune homme, de nous pardonner le retard que nous vous avons causé; mais vous savez que la consigne est le premier devoir du soldat.

Puis apercevant la barque du pêcheur.

— Vous êtes heureux, messieurs, ajouta-t-il que le temps soit calme: votre embarcation n'est guère propre à inspirer la confiance.

— Oh! répondit le pêcheur, elle m'a toujours été fidèle; et après m'avoir porté si longtemps, il n'est

pas probable qu'elle veuille, à mon âge, me jouer un mauvais tour.

Un quart d'heure après nos voyageurs étaient sortis des eaux de la flotte, et grâce à une brise favorable, ils entrèrent dans la Tamise sans accident.

Lorsqu'ils arrivèrent à Gravesend, Henry se fit descendre à terre pour aller à Maidstone où demeurait son père, et Richard continua à remonter la Tamise, son intention étant de faire toutes les démarches nécessaires pour recouvrer les bonnes grâces du roi.

CHAPITRE XXV.

Richard apprend que la peste règne à Londres. — Il ne poursuit pas moins son chemin. — Aspect déplorable qu'offre cette ville. — Richard s'établit dans un des quartiers les plus maltraités par le fléau.

Après avoir dépassé Gravesend, Richard fut surpris du nombre extraordinaire de bâtimens qui tous descendaient le fleuve, ainsi que de celui des passagers que chacun avait à bord. Quoique le pêcheur qui le conduisait ne fût pas grand parleur, il héla deux ou trois navires, mais il n'en reçut aucune réponse; de sorte que notre héros aborda à Stepnay sans avoir pu apprendre la cause de ce grand mouvement.

Mais le mystère ne tarda pas à se dévoiler, et Richard apprit à sa grande consternation que la

peste exerçait ses ravages à Londres depuis quelque temps. Les nombreux passagers qu'il avait rencontrés sur la Tamise étaient des habitans de cette ville qui la fuyaient dans l'espoir de se dérober à une contagion dévastatrice qui dans les deux derniers mois avait enlevé près de mille personnes par jour.

Ne sachant quel parti prendre, et n'ayant point d'amis à Londres, il résolut de se rendre immédiatement chez l'oncle de Henry, M. Middleborne qui demeurait dans la rue d'Aldersgate, et d'y attendre des nouvelles de Wilson: car il n'osait encore se montrer en public dans la crainte qu'on ne l'arrêtât en exécution du mandat qui avait été lancé autrefois contre lui.

Mais à mesure qu'il avançait dans la cité, l'aspect sinistre qu'elle présentait le frappa d'une telle horreur que le courage lui manqua: il faillit se trouver mal. Il était sur le point de retourner sur ses pas et de fuir une ville que Dieu semblait avoir livrée au glaive de l'ange exterminateur, quand il pensa à son père qui depuis si longtemps attendait son rétablissement à la cour. Il continua donc à marcher en avant à travers cette scène de désolation.

Même dans les rues qui étaient ordinairement les plus fréquentées et les plus bruyantes, il voyait

une solitude effrayante, un silence de mort; l'herbe croissait entre les pavés; pas une voiture n'y passait quoiqu'il fût alors midi, et le peu de piétons qu'y rencontra Richard, marchait au milieu de la route, de peur de gagner l'infection en approchant des maisons. Les uns respiraient des sels ou mâchaient un antidote, les autres mettaient leur confiance dans un philtre, un charme ou un exorcisme; tous couraient avec précipitation et sans s'arrêter. A la terreur peinte sur leurs visages, à leurs gestes étranges, à leur regard sombre et méfiant, on eût cru voir des fantômes plutôt que des êtres humains.

Des rues entières étaient désertes, dans d'autres presque toutes les maisons étaient fermées et sur un grand nombre de portes on lisait ces mots : — *Seigneur, ayez pitié de nous !* — au-dessus d'une croix rouge d'un pied de longueur. Cette croix et cette inscription signifiaient que la maison avait été visitée par les examinateurs nommés à cet effet par les autorités de Londres et avait été déclarée infectée. On voyait à ces portes un grand cadenas pour empêcher que personne pût sortir ou entrer, et en face se tenait un *watchman* ou gardien, chargé de fournir aux besoins des malheureux qui y étaient renfermés.

Les animaux semblaient avoir été frappés du

même destin que les hommes : et on ne rencontrait pas un chien dans les rues, les chiens et les chats ayant été tués par ordre des magistrats, de crainte qu'ils ne servissent à propager la contagion.

Ne connaissant pas la cité, Richard éprouva beaucoup de difficultés pour trouver la rue qu'il cherchait. Quelques personnes à qui il s'était adressé, ne lui avaient répondu qu'en doublant le pas afin de s'éloigner de lui. Enfin il vit s'approcher deux hommes tenant à la main une baguette rouge, et dont les manières semblaient lui promettre une attention plus polie, et il leur demanda son chemin ; mais il fut encore désappointé.

—Ne voyez-vous pas nos baguettes rouges, dit l'un de ces hommes, ne voyez-vous pas que mon compagnon et moi nous sommes l'un chirurgien, l'autre examinateur, et que notre devoir est de visiter les maisons supectes ? Êtes-vous donc las de la vie, pour que vous vous exposiez ainsi au danger, en vous arrêtant dans la rue ? Passez votre chemin ; passez.

Dans l'impossibilité d'obtenir aucuns renseignemens des passans, Richard se décida enfin à entrer dans une des maisons qui étaient restées ouvertes. Mais la plupart de celles-ci n'offraient que des boutiques de charlatans, sur lesquelles on voyait placardées diverses annonces telles que : *Préservatif*

infaillible contre la peste. — Eau anti-pestilentielle. — Antidote royal, etc. ou de misérables échoppes portant pour enseigne *Merlin. — La tête de bronze du frère Bacon*, et où une inscription annonçait qu'on trouverait un devin ou un astrologue.

Pendant que Richard regardait une de ces maisons, il vit sortir un homme au teint pâle et livide et entierement vêtu de noir, qui l'invita à entrer, lui promettant que moyennant un shilling il lui apprendrait s'il devait ou non mourir de la peste.

— A en juger par vos traits, mon cher ami, lui dit Richard, vous pourriez à peine répondre pour vous-même. Voilà un shilling, mais la seule preuve de votre science que je vous demande, c'est de m'enseigner le chemin que je dois prendre pour gagner la rue d'Aldersgate.

Le devin satisfit complétement Richard, et celui-ci s'éloigna encore plus étonné de l'avarice qui poussait un homme à exposer sa vie pour un shilling, que de l'illusion des malheureux qui souvent à la veille de descendre dans le tombeau, ne croyaient pouvoir mieux employer leur argent qu'à acheter quelques heures d'espérance.

En suivant les indications qu'il venait de recevoir, il rencontra un homme nu jusqu'à la ceinture, qui

paraissait en proie au plus violent délire. Ses yeux hagards, ses joues creuses et bleues, tout en lui respirait l'horreur ; il marchait à grands pas, et d'une voix qui ressemblait au râle de l'agonie, il criait sans cesse. — *Oh ! le Dieu grand et terrible !*

Richard s'arrêta un instant. Un watchman lui dit :

— Cela vous étonne, monsieur? Cependant ce malheureux n'est pas le seul qui se croie appelé à remplir la mission de prophète et à jeter la terreur dans les esprits ; quoiqu'on ne comprenne pas comment il puisse être encore du nombre des vivans : car depuis plusieurs jours il marche ainsi sans qu'on l'ait vu s'arrêter un instant soit pour se reposer, soit pour prendre de la nourriture. Si vous restez encore quelque temps à Londres, vous rencontrerez d'autres enthousiastes, d'autres prophètes de malheurs qui répandent partout les contes les plus absurdes et débitent les plus sinistres prédictions.

L'esprit accablé à la vue d'une désolation si générale, Richard, qui du reste redoutait le danger qu'il courait lui-même au milieu de la contagion, pressa le pas et se trouva enfin avec satisfaction à l'entrée de la rue qu'il cherchait ; mais sa sensibilité devait y recevoir une secousse encore plus forte que toutes celles qu'il avait éprouvées jusqu'alors.

Pendant qu'il regardait une grande et belle maison, il vit tout-à-coup une des fenêtres s'ouvrir. Une jeune dame élégamment vêtue s'y présenta, pâle comme un linceuil, poussa trois cris effrayans, et d'un ton qui glaça tout le sang de Richard dans les veines, elle ajouta : — O mort! ô mort! ô mort! — joignant alors ses mains avec l'expression du désespoir, elle tomba à la renverse dans la chambre et tout rentra dans le silence. Sa voix avait retenti dans toute la rue, où il ne se trouvait alors d'autre passant que Richard; mais pas une fenêtre ne s'ouvrit, personne ne s'informa d'où venaient les cris. On s'était habitué à ces accens de la douleur et de l'agonie : à peine leur accordait-on une attention momentanée.

Richard passa outre; mais à peine pouvait-il se tenir sur les jambes, tant il était profondément affecté. A la fin il rencontra un watchman qu'il pria de lui indiquer la demeure de M. Middleborne. On lui montra une grande maison de l'autre côté de la rue.

Après qu'il eût frappé deux fois, un domestique parut sur le balcon au-dessus de la porte, et lui dit que M. Middleborne ayant approvisionné sa maison dès le commencement de la peste, s'y était renfermé, et qu'il ne permettait à personne d'y entrer, genre

de précaution qui avait parfois ses avantages. Richard pria le domestique d'annoncer à son maître qu'il était l'ami de son neveu Henry, qui ne tarderait pas lui-même à se présenter.

— M. Middleborne, dit le domestique, est tellement déterminé à n'admettre qui que ce soit que je doute fort qu'il consente à laisser entrer son neveu lui-même ; ainsi il est inutile que je lui donne votre nom. Si cependant vous tenez à rester aux environs, il y a ici à côté une maison où on loge en garni; mais Mme Thompson voudrait-elle vous recevoir dans les conjonctures présentes, c'est ce que je ne pourrais vous dire.

Richard alla sonner à la porte qui lui avait été désignée ; madame Thompson lui demanda par une fenêtre ce qu'il désirait.

— J'arrive à l'instant de pays étranger, répondit Richard ; j'ignorais que la peste fût à Londres. Ne pouvant obtenir, comme je l'espérais, l'entrée de la maison de M. Middleborne, l'oncle d'un de mes amis, je suis obligé de me pourvoir d'un logement ailleurs.

— Avez-vous une passe du lord-maire, ou un certificat de santé ?

— Je n'ai ni l'un ni l'autre ; mais voici le reçu de mon bagage que j'ai laissé à Stepney. Vous pouvez

voir à la date de ce papier que je n'y suis arrivé que ce matin.

Et en disant ces mots Richard leva le bras pour montrer le reçu.

— Votre visage, qui n'a rien perdu de ses couleurs, est le meilleur certificat de santé, reprit madame Thompson, et je serais bien ingrate envers M. Middleborne qui a bien voulu me louer cette maison, si je refusais d'ouvrir ma porte à un de ses amis. Vous pouvez entrer avec confiance.

Elle ouvrit ensuite, en disant avec le sentiment d'une profonde piété :

— Que le Dieu de miséricorde épargne cette maison et tous ceux qu'elle renferme !

— Amen ! ajouta Richard d'une voix non moins émue, et il entra dans la maison à la suite de son hôtesse.

A cette époque de mortalité générale, il n'était pas facile de trouver des personnes disposées à remplir les fonctions ordinaires de la domesticité, quoique, par suite de l'émigration des familles riches, plusieurs mille de domestiques fussent restés sur le pavé ; d'un autre côté, on préférait se servir soi-même, que de courir les risques que présentait le secours de mains étrangères. Partageant cette opinion, Richard se rendit lui-même le lendemain matin à

Stepney, pour faire transporter ses effets dans son logement actuel, en attendant qu'il pût quitter Londres, ce qu'il se proposait de faire aussitôt qu'il aurait reçu des nouvelles de Wilson. La cour s'était d'abord retirée à Hampton, pour éviter la contagion; mais se croyant trop près de la capitale, elle était partie pour Salisbury, et l'on disait qu'elle était sur le point de quitter cette ville pour aller s'établir à Oxford. Richard ne se souciait pas de retourner à Darkwood avant de pouvoir consoler son père par l'espoir d'être dédommagé de ses biens, et il était résolu de demander lui-même au roi cet acte de justice.

Son hôtesse l'ayant averti de ne pas prendre un carrosse de louage, de peur qu'il n'eût déjà servi à quelques personnes infectées, il partit à pied pour Stepney. Chemin faisant, il vit les mêmes scènes de désolation qui l'avaient si vivement frappé la veille. A chaque pas il rencontrait des malheureux qui pleuraient, sanglotaient et se tordaient les bras dans une morne stupeur, ou qui marchaient, les mains levées vers le ciel, implorant avec des larmes la merci du Seigneur!

Mais il y avait encore quelque chose de plus terrible dans les plaintes qui partaient de l'intérieur des maisons. C'étaient tantôt les cris du délire ou les

plaintes de la douleur, tantôt les éclats de rire et les chansons joyeuses de ceux qui se divertissaient dans les tavernes. Les hommes étaient devenus si familiers avec l'image de la mort, que beaucoup d'entre eux attendaient leur dernière heure ou avec la résignation du chrétien, ou avec l'indifférence du stoïcien. Les uns s'y préparaient par des exercices de piété, les autres cherchaient à s'étourdir par le bruit et les désordres des plaisirs.

La douleur jetait souvent les victimes du fléau dans des accès de frénésie; ils rompaient alors les liens qui les retenaient sur leurs lits, et dans l'impossibilité où ils étaient de sortir par la porte, ils s'échappaient par les fenêtres, couraient tout nus dans les rues, et se jetaient dans la rivière.

Au moment où Richard sortait de la cité, il vit l'enthousiaste Salomon Eagle. Il portait sur sa tête un vase rempli de charbons ardens, et imitant Jonas à Ninive, il criait à haute voix: — Encore quelques jours et Londres sera détruite!

Tous ceux qui l'entendaient s'arrêtaient involontairement comme hors d'eux-mêmes. De temps en temps le prophète montrait le ciel, et la foule qui le suivait levait les yeux dans la même direction.

— Voyez-vous, criaient alors ces infortunés, voyez-vous dans les airs ces linceuls et ces amas de

cadavres qui n'ont pas encore été inhumés?—Voyez-vous cette épée dont la pointe est tournée contre nous, et le bras du Seigneur étendu pour verser la coupe de sa colère sur la ville qu'il a condamnée.

Il semblait à Richard que le fléau avait attaqué jusqu'aux facultés intellectuelles des habitans ; et en effet la crainte de la contagion était souvent assez forte pour déranger l'esprit de ceux dont le corps n'avait pas encore été atteint par la maladie.

CHAPITRE XXVI.

Scènes de nuit. — Richard rentre chez lui. — Au moment où il veut sortir de la maison, il apprend qu'elle est fermée et qu'il est obligé de vivre avec des pestiférés.

En arrivant à Stepney, Richard fut obligé d'y attendre pendant plusieurs heures la personne à qui il avait confié ses effets et qui était alors absente. Lorsqu'elle fut de retour, une nouvelle difficulté se présenta. On disait que le quartier d'Aldersgate était celui où le fléau exerçait les plus grands ravages, et personne ne voulait s'exposer à en approcher. Cependant une forte récompense qui acheva d'épuiser la bourse de Richard, détermina enfin un marin à se charger des effets du jeune homme; mais cette négociation avait pris tant de temps, que le jour commençait à tomber quand ils partirent.

Les grands feux qu'on allumait la nuit dans différens endroits de la ville, afin de purifier l'air en chassant les miasmes pestilentiels, jetaient sur les figures blêmes et hideuses de ceux qui se rassemblaient alentour une lueur rougeâtre qui les rendait encore plus horribles. Richard s'approcha d'un de ces feux, au moment où les hommes chargés de l'entretenir faisaient leur ronde en donnant du cor. Ils avertissaient par là les habitans d'apporter les immondices de leurs maisons, afin qu'on les brulât et qu'elles n'engendrassent pas une nouvelle infection.

Lorsque la nuit fut tout-à-fait noire, un spectacle encore plus affreux s'offrit aux yeux de Richard. C'étaient les tomberaux qui toutes les nuits faisaient le tour de chaque paroisse; le conducteur sonnait une cloche, et les fossoyeurs qui marchaient à la suite avec des flambeaux, faisaient entendre à chaque instant le cri lugubre : — *Bring out your dead*! *Bring out your dead* ! — *Apportez vos morts* ! *Apportez vos morts*!

Les haltes continuelles de ces chars funèbres; les cadavres qu'on apportait de tous côtés, la plupart encore couverts des habits qu'ils portaient au moment où le fléau les avait atteints, et qu'on jetait sans distinction l'un sur l'autre dans ce cercueil

commun ; l'air de froide indifférence des misérables qui les recevaient ; les plaintes, les lamentations et les cris que poussaient les parens des victimes, quand le tombereau se remettait en marche, tout cela aurait suffi pour affliger profondément le cœur sensible de Richard; mais, comme si ce n'eût pas été assez, il lui fallait encore être le témoin de douleurs individuelles quelque poignante qu'en fût la vue.

Dans un endroit, une malheureuse mère suivait comme une insensée le char qui emportait son fils unique, et sourde aux remontrances et même aux menaces des conducteurs, elle leur criait avec l'accent du désespoir de lui rendre son enfant.

Dans un autre, un homme échappé de son lit, courait par les rues, dansait et chantait en faisant mille contorsions, tandis que sa famille en pleurs, qui le suivait, le conjurait avec larmes pour l'amour du ciel de rentrer chez lui, et sollicitait l'assistance des passans pour l'y contraindre, sans que personne eût le courage de mettre la main sur lui.

En passant devant le cimetière d'Aldgate, Richard le vit éclairé par un grand nombre de torches. La curiosité le porta à regarder à travers la grille de fer qui en fermait l'entrée, et il vit plusieurs fossoyeurs qui entouraient une fosse profonde, dans laquelle deux tomberaux jetaient en ce moment leur charge

fétide. Derrière un de ces chars qu'il avait suivi quelque temps, il avait remarqué un homme enveloppé d'un manteau qui paraissait en proie à une douleur d'autant plus vive qu'elle ne se manisfestait par aucun gémissement, aucune larme; et la conversation des conducteurs lui avait appris que cet infortuné, après avoir vu enterrer sa femme, trois jours auparavant, accompagnait alors à leur dernière demeure ses trois enfans qui formaient le reste de toute sa famille. Richard l'avait perdu un instant de vue, pendant que le tombereau entrait dans le cimetière; mais quand on jetait dans la fosse les corps des trois enfans, il vit l'infortuné père s'élancer en avant, en jetant un cri terrible, et se précipiter dans la bouche béante de cet abîme de corruption.

Richard ne put en voir davantage: ses sens étaient comme égarés. Quand il se fut un peu remis, il reprit son chemin, mais avec le ferme propos de ne plus regarder ni à droite ni à gauche, de peur de rencontrer un nouveau spectacle d'horreur. Il arriva enfin dans la rue d'Aldersgate, paya son porteur, porta lui-même ses effets dans sa chambre, et se mit immédiatement au lit, non moins fatigué de corps que d'esprit.

La rude épreuve à laquelle venait d'être mise sa sensibilité, et la connaissance du danger qui le menaçait, lui firent prendre deux résolutions, l'une de

se tenir renfermé dans son logement, tant qu'il resterait à Londres, l'autre de partir sans délai pour Oxford où il avait appris dans la journée que la cour s'était fixée. Cependant il ne pouvait entreprendre ce voyage sans argent, et il ne possédait plus un shilling. Il fut donc obligé, quelle que fût sa répugnance, d'avouer ses besoins à son hôtesse et de la prier de lui avancer la somme nécessaire, en lui laissant pour gage son épée dont la garde était enrichie de brillans. Mais cette généreuse femme se refusa à accepter la garantie qu'on lui offrait ; elle lui donna une somme d'or plus que suffisante pour faire face aux frais du voyage projeté, puis elle ajouta avec une tendre sollicitude : Je vous recommande particulièrement d'éviter tout contact avec d'autres personnes, et par conséquent de ne pas prendre une voiture publique. J'attends mon fils qui est commis voyageur ; il doit arriver incessamment. Si vous voulez patienter jusqu'à son retour, vous pourrez vous servir de son cheval, et vous voyagerez ainsi avec plus de sûreté. Richard consentit à cette proposition.

Le jour suivant, madame Thompson eut la satisfaction de voir arriver son fils, et elle lui fit aussitôt part de la promesse qu'elle avait donnée à Richard de lui prêter son cheval. Le jeune commis dit qu'il y consentait volontiers ; il demanda seulement qu'on

laissât à la bête déjà fatiguée vingt-quatre heures de repos.

Le surlendemain, longtemps avant que le soleil ne parût sur l'horizon, Richard chargea sa valise sur ses épaules et descendit l'escalier. Comme personne n'était encore levé dans la maison, il tira lui-même les verroux de la porte de la rue, et tourna la clé de la serrure. Mais la porte ne s'ouvrit point. Pendant qu'il cherchait à deviner la cause de cette résistance, une voix du dehors lui cria :

— Qui est là ?... Que voulez-vous ?

— Je veux sortir, répondit Richard.

— Sortir ! répliqua la même voix. Ne savez-vous pas que l'examinateur a passé par ici, et qu'il a mis sur cette porte la croix rouge avec ces mots : Seigneur, ayez pitié de nous ! — Le cadenas est attaché et personne n'entrera dans la maison, ni n'en sortira, à l'exception du médecin et de la garde, tant que je serai le watchman chargé d'y veiller.

Cette nouvelle frappa notre héros de consternation. Il s'était déjà réjoui à la pensée qu'il respirerait bientôt l'air pur de la campagne, et maintenant il se voyait enfermé avec des pestiférés, exposé sans secours à toutes les horreurs de la maladie, et condamné peut-être à périr dans la fleur de la jeunesse, d'une mort misérable et sans gloire.

Non, je ne mourrai pas ainsi, se disait-il en lui-même; je n'obéirai pas à cette loi tyrannique qui force ceux que le fléau a épargnés à vivre au milieu de ceux qu'il a frappés, pour aspirer leur haleine contagieuse et rouler bientôt dans la tombe qui déjà s'entrouvre pour les engloutir. Je ne puis espérer d'engager mon gardien par l'appât d'une récompense à me livrer passage : eh bien ! je descendrai par la fenêtre et je lutterai avec lui au risque d'y laisser ma vie, plutôt que de rester ici exposé aux atteintes mille fois plus à craindre de la maladie.

L'esprit un peu tranquillisé par cette résolution, notre héros rentra dans sa chambre; mais à peine y était-il, qu'il entendit un cri de détresse partir de l'étage supérieur. Il en demanda la cause, et apprit de l'une des servantes que sa compagne venait de mourir et que madame Thompson souffrait beaucoup.

— Où est son fils ? demanda Richard.

— Il était dehors quand on a mis le cadenas à la porte, et nous ne l'avons pas revu depuis ce temps.

— N'y a-t-il personne dans la maison qui puisse vous aider à donner des secours à votre maîtresse ?

— Personne que vous. Mais le watchman nous a promis de nous envoyer une garde; elle doit venir ce matin.

A ces mots, la servante remonta chez madame Thompson.

Quoi qu'il en coûtât à Richard d'abandonner son hôtesse et sa servante dans la triste situation où elles se trouvaient, il savait que les soins qu'il pourrait leur rendre ne serviraient qu'à prolonger leurs souffrances en même temps que ses propres périls. D'un autre côté, il pensait que le secours de la garde qu'elles attendaient leur serait d'une plus grande utilité; et cette idée acheva de le confirmer dans la résolution qu'il avait prise de se soustraire par la fuite à la mort qui le menaçait.

Vers midi il entendit le médecin monter l'escalier avec la garde; mais il ne bougea pas de chez lui pour faire des questions. Il ne pouvait en effet s'attendre à recevoir une réponse consolante, et il voulait éviter toute communication avec des personnes qui sortaient d'un appartement infecté. En examinant la hauteur de la fenêtre, il vit qu'à l'aide d'une corde il lui serait facile de descendre, et aussitôt il se mit en devoir de se procurer ce moyen de salut.

CHAPITRE XXVII.

Richard est atteint de la maladie. — Ses souffrances. — Le médecin le condamne. — Le garde veut l'étouffer. — Il est sauvé par une apparition inattendue.

Après une journée passée dans les angoisses, et qui paraissait ne pas devoir finir, Richard vit enfin arriver la nuit avec la satisfaction d'un homme qui est sur le point de s'évader d'une prison odieuse où l'attend une mort inévitable. Lorsque l'obscurité lui parut assez profonde pour mettre son projet à exécution, il voulut se lever du fauteuil où il était assis; mais il sentit tout-à-coup des vertiges et des nausées, et il se laissa retomber sur son siége. Ces symptômes parurent se calmer en partie au bout de quelques minutes, et il fit un nouvel effort pour se lever. Ce

fut en vain : il était d'une telle faiblesse, qu'il ne pouvait se soutenir sur ses jambes, encore moins traverser la chambre pour gagner la fenêtre. Il se rassit donc avec la cruelle conviction qu'il était atteint du terrible fléau.

Cependant la voix lui restait; et entendant quelqu'un descendre l'escalier, il demanda des secours. C'était la garde, femme hideuse et repoussante. Elle secoua la tête en le voyant, lui dit qu'il n'avait autre chose à faire qu'à se mettre au lit, et elle l'y conduisit, tout en se plaignant de la besogne qu'elle allait avoir.

— Madame Thompson, dit-elle, est on ne peut plus mal; la servante qui lui reste n'est guère mieux, et comme si ce n'était pas assez de deux personnes à soigner, il faut que vous suiviez leur exemple. Quoi qu'il en soit, ne quittez pas votre lit : vous n'avez besoin pour le moment que de repos. Ainsi il est inutile que vous sonniez pendant la nuit. Demain vous verrez le docteur.

A ces mots, elle sortit brusquement et regagna les appartemens de madame Thompson.

Il n'était pas difficile à Richard d'obéir aux ordres qu'on venait de lui donner; ses forces étaient tellement épuisées, qu'après qu'il se fut jeté sur son lit, il lui aurait été impossible d'en descendre sans le se-

cours de quelqu'un. D'un autre côté, les traits durs et grossiers de la garde lui avaient inspiré tant de dégoût et d'horreur qu'il ne se sentait nullement disposé à réclamer son aide avant d'avoir reçu la visite du médecin. Il passa ainsi une partie de la nuit dans une entière immobilité, consumé par la fièvre et souffrant un mal de tête insupportable, tandis que son esprit, en proie à de funestes présages, était plongé dans le plus profond accablement.

N'espérant plus rien des hommes, il tourna ses pensées vers le souverain maître des destinées, et implora sa pitié avec une ferveur qu'il n'avait pas encore éprouvée. A peine eut-il achevé sa prière, qu'il entendit le bruit des roues du tombereau chargé d'enlever les victimes de la peste, le son lugubre de la clochette et le cri mille fois plus effrayant : *Apportez vos morts* !

Le char funèbre s'arrêta devant la maison de madame Thompson ; un des fossoyeurs y entra et aida la garde à descendre le corps de la servante qui était morte dans la matinée. Richard crut distinguer le bruit sourd que fit le corps quand on le jeta au milieu des autres ; et le tombereau était déjà bien loin qu'il lui semblait encore l'entendre rouler sous sa fenêtre.

Après un sommeil agité et souvent interrompu,

il s'éveilla le lendemain avec une fièvre plus violente et des douleurs plus aigues qu'auparavant ; mais ce qui le chagrinait par-dessus tout, c'était de se voir hors d'état de fuir, comme si la fuite eût suffi pour lui rendre la santé. Il attendait aussi avec impatience l'arrivée du médecin, afin de savoir au juste ce qu'il avait à craindre ou à espérer. Son cœur battit avec force quand enfin il entendit le docteur monter l'escalier et entrer chez madame Thompson. Quelques instans après il le vit entrer dans sa chambre.

S'étant arrêté à deux pas de lui, et tenant constamment un flacon sous le nez, le médecin questionna Richard sur les symptômes de sa maladie, et lui dit de découvrir sa poitrine. A peine y eut-il jeté les yeux, qu'il recula en s'écriant :

— Voilà les taches bleues de la peste. Que Dieu ait pitié de vous ! Vous êtes un homme mort. Je vais vous envoyer la garde.

Et sans ajouter un mot, il sortit précipitamment de la chambre.

Richard, ainsi que nous avons déjà eu plusieurs fois occasion de le remarquer, était naturellement courageux. Son caractère décidé et impétueux ne supportait pas facilement l'incertitude, et encore moins l'idée d'un danger vague et indéfini ; mais

aussitôt que le péril prenait une forme distincte, il l'envisageait sans frayeur et attendait son approche avec une mâle fermeté. Lors donc qu'il ne vit plus aucun espoir d'éviter la mort, il s'y résigna avec le courage du guerrier, avec la soumission du chrétien, et il abandonna toute idée de lutter contre les décrets de la Providence. L'antipathie que lui avait inspirée la garde conserva pourtant toute sa force; et comme plusieurs heures s'étaient passées sans qu'elle reparût, il commença à espérer qu'elle le laisserait mourir sans plus le tourmenter par sa présence.

Pendant cet intervalle, ses pensées se reportèrent souvent avec douleur sur son père qu'il ne devait plus revoir; mais ce qui ajoutait encore à l'amertume de ses regrets, c'était l'ingratitude du roi envers l'un des plus anciens et des plus fidèles serviteurs de la monarchie.

Il avait recommencé à prier, quand il fut interrompu par l'arrivée de la garde, qui venait l'informer que Mme Thompson venait de rendre le dernier soupir, et que selon toute probabilité la servante ne tarderait pas à la suivre dans l'autre monde.

— Et si votre maladie, ajouta-t-elle, ne prend pas une tournure plus favorable, ce que les symptômes ne permettent guère d'espérer, la maison

sera nette demain ou après demain au plus tard. Voici, en attendant, une potion que le médecin a ordonnée.

En terminant ce discours si peu rassurant, elle plaça une fiole à côté du lit du malade.

— Je vous remercie, dit Richard, mais je crois bien que je n'en aurai pas besoin. Retournez, je vous prie, auprès de la pauvre servante, et abandonnez-moi à mon destin.

La nuit suivante, Richard fut encore condamné à entendre les mêmes sons lugubres qu'il avait entendus la veille. Cette fois le tombereau s'arrêta devant la porte pour emporter le corps de Mme Thompson. En effet, pour ne pas augmenter inutilement la terreur déjà si grande des habitans, on n'enlevait les morts que pendant la nuit; et si de jour un malheureux succombait dans la rue, des officiers chargés de ce soin, soustraiaient aussitôt son cadavre à la vue du public.

Richard eut encore un sommeil agité : des songes terribles et fantastiques le réveillaient souvent en sursaut. Cependant vers le matin il goûta un repos plus paisible, et quoiqu'il sentît toujours la même faiblesse, quand il ouvrit les yeux, il ne put s'empêcher de croire que ses douleurs avaient un peu diminué. Un faible rayon d'espérance pénétra dans son cœur,

et il n'attendit plus que le médecin, se flattant d'en recevoir la confirmation du changement favorable survenu dans sa situation.

Pendant qu'il s'abandonnait à ce doux présage, la garde malencontreuse vint le tourmenter de nouveau en lui annonçant que la seconde servante avait cessé de vivre, et que peu de temps avant sa mort elle avait éprouvé comme lui un mieux sensible, mais trompeur.

— Le médecin ne peut tarder à venir, dit Richard; il sera plus en état que moi de prononcer sur mon sort. Jusqu'alors je vous dispense de vos services.

— Ah! c'est comme cela! s'écria la garde avec un regard plein d'ironie et de fureur, vous croyez donc que c'est pour mon plaisir que je suis ici? Beaucoup d'autres à ma place aimeraient mieux l'air des champs que les miasmes fétides qui s'exhalent d'un pestiféré; mais je n'ai plus que vous à soigner, je ferai ce qui me conviendra.

Elle sortit en fermant la porte avec grand bruit; et Richard crut bientôt l'entendre ouvrir des armoires et des caisses dans la chambre au-dessus de la sienne.

Cependant les heures se succédaient lentement et le médecin n'arrivait point. Richard en exprima sa surprise à la garde quand elle reparut.

— Il n'y a rien en cela qui doive vous étonner, dit-elle. Beaucoup de médecins ont quitté Londres au commencement de la peste; d'autres ont été emportés par le fléau ; et le petit nombre de ceux qui sont restés ont tant de malades qu'on ne peut pas compter sur eux. Il est trop tard pour attendre le vôtre aujourd'hui. Peut-être viendra-t-il demain ; mais je doute que vous teniez jusque-là.

Tout en prodiguant à Richard ces agréables consolations, elle arrangeait le foyer comme pour y allumer du feu.

— Dieu! s'écria le malade, j'espère que vous n'allez pas augmenter la chaleur de la chambre pendant que je suis en proie aux ardeurs de la fièvre.

— Vos souffrances seront bientôt terminées, et il est juste de songer aux vivans plutôt qu'aux morts. Le feu préserve de la contagion ; d'ailleurs je pourrai préparer mon souper ici ; cela m'évitera la peine de monter et de descendre à chaque instant.

— Je n'ai nul besoin de votre présence ; vous pouvez allumer du feu ailleurs et y rester.

Les prières de Richard furent aussi inutiles que ses remontrances : la garde continua ses préparatifs sans même daigner lui répondre. S'il eût été en bonne santé, il se serait opposé par la force au pro-

jet de cette femme; mais il était trop faible pour en venir aux voies de fait, et il sentait qu'il n'avait d'autre alternative que la soumission et la patience. Il laissa donc sa garde faire ce qu'elle voulait sans lui adresser la moindre observation. En dépit des prédictions sinistres dont elle l'avait d'abord effrayé, il se confirma dans l'opinion que sa maladie avait perdu beaucoup de son intensité; et profitant d'un instant où il était seul, il s'endormit profondément.

Quelques heures après il fut réveillé par les ronflemens de la garde. Il faisait nuit; sur le feu était une casserole dans laquelle elle avait préparé son souper. Deux chandelles brûlaient ou plutôt fumaient sur une table, tant étaient longues les mèches, qu'on n'avait pas coupées depuis longtemps. A côté on voyait une bouteille et un couvert. La hideuse mégère était étendue dans un fauteuil, la tête appuyée sur un oreiller et les pieds posés sur le garde-feu.

Pendant que Richard considérait ce tableau, la garda s'éveilla, s'assura de l'heure qu'il était à une montre qu'elle tira de sa poche et que le malade reconnut pour avoir appartenu à madame Thompson, et jeta un coup-d'œil vers le lit. Un mouvement de curiosité et de soupçon porta Richard à feindre de dormir. Elle s'approcha de lui avec une chandelle,

sans doute pour s'assurer s'il était endormi, et retourna près du feu avec un sourire plein de méchanceté.

Richard qui l'observait la vit ensuite tirer une clé de son manteau, ouvrir la valise, et après y avoir fouillé quelque temps, en tirer la bourse contenant l'or qu'il avait emprunté à son hôtesse, ainsi que son épée. Elle posa le premier de ces objets sur la table et approcha l'autre de la lumière, comme pour voir si les brillans étaient faux ou non.

Une satisfaction horrible se peignit sur ses traits quand elle en eut reconnu la valeur; et Richard, qui commençait à craindre qu'elle ne méditât un crime plus atroce que le vol, ne fut pas fâché de la voir envolopper dans une nappe cette arme dont elle pouvait faire un si terrible usage, et la porter ainsi que la bourse dans un cabinet voisin.

Mais il ne fut pas longtemps à se féliciter d'avoir échappé au péril qu'il redoutait; car ayant fermé sans bruit la porte du cabinet, la garde prit l'oreiller sur lequel elle avait dormi, fit deux ou trois pas vers le lit sur la pointe des pieds, puis s'élançant comme une tigresse sur sa proie, elle se jeta sur Richard, lui couvrit la tête de l'oreiller, et s'y appesantit de tout le poids de son corps pour étouffer le malheureux.

Cette attaque fut si subite et si imprévue que Richard n'eut pas le temps de l'éviter; mais, quelque faible qu'il fût, il lutta de son mieux pour défendre sa vie. Par un effort prodigieux, pour lequel la nature employa tout ce qui lui restait de force, il parvint à retirer sa tête de dessous l'oreiller, et se mit à crier aussi haut qu'il put : — Au secours! au meurtre! — Il essaya encore de résister; mais ses efforts devenaient de plus en plus impuissans, la fureur et la rage augmentaient ceux de son ennemi. Déjà il ne pouvait plus respirer, et la garde croyait avoir accompli l'œuvre de mort, quand tout-à-coup la porte s'ouvrit, et une femme, vêtue en noir et suivie d'un jeune homme qui portait une lampe à la main, entra dans la chambre.

A cette apparition soudaine, la garde poussa un cri de terreur, laissa tomber l'oreiller, et s'échappant par une porte opposée, elle descendit précipitamment l'escalier, et sortit de la maison.

CHAPITRE XXVIII.

Richard reconnaît son sauveur. — Il se rétablit et part pour Darkwood. — N'y ayant point rencontré son père, il se rend à Oxford et est présenté au roi qui lui rend ses bonnes grâces.

Le premier sentiment de Richard, quand il recouvra sa connaissance et rouvrit les yeux, fut celui de la terreur. Il croyait voir devant lui un fantôme. Cependant son courage ne tarda pas à reprendre le dessus ; il se mit sur son séant et fixa hardiment ses regards sur la figure longue et décharnée qui avait remplacé la face hideuse de sa garde. Il reconnut que c'était une femme et il remarqua que des larmes coulaient le long de ses joues creuses et flétries.

Un souvenir vague et confus s'éleva aussitôt dans

l'esprit de Richard ; il regarda avec plus d'attention et d'une voix tremblante il s'écria en tendant les bras en avant :

— Sarah ! Est-ce vous ?

— Oui, monsieur Richard, c'est moi ; répondit la vieille avec une expression indicible de pitié et de tendresse. Je suis cette malheureuse que vous avez rencontrée autrefois en présence du colonel Lilburne et qui força cet officier à vous livrer aux régicides.

— Et maintenant, vous venez....

— Pour vous consoler et vous rendre la santé, quoique les couleurs qui commencent à teindre vos joues annoncent que vous êtes déjà hors de danger.

— Ma bonne Sarah ! c'est à vous que je dois la vie ! Vous êtes venue à mon secours au moment même où j'allais périr victime d'un odieux attentat.

— C'est le Seigneur qui m'a conduite ici ; c'est lui que vous devez remercier. Il a étendu sur vous sa main puissante pour vous défendre, et votre ennemi a pris la fuite. Supplions-le maintenant d'achever l'œuvre de sa miséricorde.

Sarah se mit alors à genoux près du lit, et commença d'abondance de cœur une prière dont les paroles simples, mais touchantes, ne pouvaient être inspirées que par un profond sentiment d'espérance et de piété. La main droite de Richard était étendue

sur le lit, Sarah la prit dans les siennes et supplia le Seigneur avec une ferveur toujours croissante de calmer le feu qui brûlait dans ses veines et de le rappeler entièrement à la vie.

Quand elle se fut relevée, Richard lui demanda comment elle avait découvert sa demeure : car il ne pouvait croire qu'elle fût là par l'effet du hasard.

— Voici, répondit-elle, votre ami qui satisfera votre curiosité.

Et elle lui montra Henry Middleborne qu'il n'avait pas encore remarqué.

Un cri de surprise échappa à Richard.

— Calmez-vous, je vous prie, mon cher, lui dit Henry. Il vous est défendu de trop causer. Ainsi laissez-moi faire les frais de la conversation. Après vous avoir quitté à Gravesend, je me rendis tout droit chez mon père. Je trouvai Sarah en convalescence, et comme si elle n'eût attendu que mon retour pour reprendre ses forces, au bout de deux jours elle fut entièrement rétablie. Je lui appris alors que vous m'attendiez à Londres, chez mon oncle, et aussitôt elle résolut de se rendre dans cette ville pour vous sauver, s'il en était encore temps, des atteintes du fléau ; car elle possède le secret d'un antidote qui a déjà garanti bien des personnes de cette affreuse contagion. Persuadé que je n'avais rien à craindre

tant que je resterais avec elle, mes parens me permirent de l'accompagner, et j'arrivai hier soir chez mon oncle, qui malgré les précautions qu'il avait prises avait perdu un de ses domestiques. Je lui demandai si on avait eu de vos nouvelles, il me dit que personne ne vous avait vu. Sarah, que l'incertitude de votre sort tourmentait de plus en plus, refusa de se coucher, et toute la nuit, elle parcourut les quartiers environnans, frappant à toutes les auberges et arrêtant tous les officiers de santé qu'elle rencontrait en son chemin. Ce matin elle recommença ses perquisitions, mais sans plus de succès. Enfin, ce soir, au moment où elle rentrait chez nous, désespérant de vous trouver, je me promenais sur la terrasse qui, dominant la maison de mon oncle, s'étend sur celle où nous nous trouvons actuellement et dont il est le propriétaire, quand tout-à-coup je crus entendre les cris : Au meurtre ! au secours ! Je ne pouvais distinguer d'où partaient ces cris, mais j'allai aussitôt en faire part à Sarah qui me dit de la suivre. Arrivés sur la terrasse, nous entendîmes la voix criarde et menaçante d'une personne qui nous semblait se quereller. — C'est bien dans la maison voisine, dit Sarah ; il faut qu'il s'y passe quelque chose d'extraordinaire. Venez avec moi, je connais un passage secret par lequel nous

pourrons nous introduire sans que personne puisse s'y opposer. — En effet, après avoir traversé la terrasse, Sarah ouvrit la porte d'un couloir obscur qui communique avec une mansarde de cette maison, et nous descendîmes aussitôt. C'est ainsi, mon cher Richard, que nous sommes arrivés chez vous, heureusement avant que cette malheureuse eût consommé son crime.

— Maintenant que vous savez comment la Providence nous a amenés à votre aide, reprit Sarah, il faut songer, monsieur Richard, à vous reposer; car vous devez en avoir besoin. Voici une liqueur que je porte sur moi depuis que je suis à Londres; vous en prendrez quelques gouttes chaque fois que vous vous éveillerez pendant la nuit. D'ailleurs, je resterai ici pour vous soigner.

— Mais vous-même, Sarah, dit Henry, vous êtes fatiguée; il ne faut pourtant pas passer ainsi deux nuits sans dormir. Si vous le permettez, je veillerai auprès de mon ami.

— Non, je ne quitterai point la chambre. Je vais prendre place sur ce fauteuil où je me reposerai aussi bien que dans mon lit, et si votre ami a besoin de moi, il m'appellera. Je n'ai pas le sommeil tellement lourd que je craigne de ne pas entendre sa voix; d'ailleurs j'espère qu'il n'aura pas besoin de mon aide.

Henry souhaita le bon soir à Richard et se retira. Sarah, après avoir éteint le feu qui brûlait encore dans la cheminée, s'étendit dans le fauteuil et s'endormit quelques instans après, et Richard suivit bientôt son exemple.

Notre héros ne s'éveilla que le lendemain après le lever du soleil. Le souvenir de ce qui s'était passé le soir précédent, et l'augmentation sensible de ses forces purent à peine le persuader qu'il n'était pas le jouet d'un songe ; il cherchait à rassembler ses idées quand il aperçut Sarah qui dormait encore paisiblement. Il but une seconde fois du breuvage qui lui avait été donné, et attendit aussi patiemment qu'il le put le réveil de celle qu'il regardait comme son ange tutélaire. La conviction qu'il avait passé la période la plus critique de la maladie, jointe à une nuit de sommeil non interrompu, avait produit un effet si salutaire sur son esprit, qu'après avoir la veille contemplé la mort avec la résignation du désespoir, il lui semblait alors voir une nouvelle existence s'ouvrir devant lui.

Cependant Sarah s'éveilla ; elle s'approcha de Richard et lui demanda comment il se trouvait.

— Je crois, lui répondit le malade, que le plus fort du danger est passé et que je suis entré en con-

valescence. Je ne me suis pas éveillé une seule fois cette nuit, et je me sens beaucoup mieux.

— Remercions le Dieu des miséricordes qui seul peut être l'auteur de ce changement, et espérons fermement qu'il voudra bien achever ce qu'il a commencé.

Ici Sarah parut réfléchir ; après quelques instans de silence, elle continua ainsi :

— C'est une bien douce consolation pour moi, monsieur Richard, de penser que la Providence a bien voulu se servir de moi pour vous sauver de la mort, comme elle s'en était déjà servi pour mettre votre foi à l'épreuve. Je vous ai tiré des griffes d'une hiène, comme autrefois votre père a sauvé mon enfant des flammes qui allaient les dévorer. — Ah ! pourquoi faut-il que j'aie causé à votre famille des pertes qui ne pourront jamais se réparer ?

Et se cachant le visage dans les mains, elle se mit à pleurer amèrement.

— Consolez-vous, je vous prie, Sarah, dit Richard, qui ne put non plus retenir ses larmes. L'infirmité dont vous étiez affligée ne vous excuse-t-elle pas devant Dieu et devant les hommes ?

— Écoutez, M. Richard : vous allez bientôt revoir votre père ; vous le prierez de pardonner à la

pauvre folle, et vous lui direz que si elle est hors d'état de réparer le tort qu'elle lui a fait, elle peut du moins lui restituer un bien auquel sans doute il ne songe plus aujourd'hui.

Au moment où Sarah achevait ces mots, le médecin entra dans la chambre. Celui-ci n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur Richard qu'il l'assura de sa guérison et le félicita d'avoir échappé aux suites de cette maladie si terrible que sur mille personnes qui en étaient attaquées, une seule à peine ne succombait pas.

D'après le témoignage de ce médecin qui était un des examinateurs, la croix rouge fut effacée de la porte, le cadenas fut enlevé, et après qu'on eut emporté le corps de la servante que la garde avait caché, le watchman alla présider à d'autres scènes de douleur et de mort. Richard, qui ne se plaignait plus que d'une grande faiblesse, fut conduit dans la maison de M. Middleborne, où il reçut de toute la famille les soins les plus empressés, les plus assidus.

Quand il fut assez rétabli pour pouvoir faire sans trop de fatigue le trajet de Londres à Darkwood, il alla chez le lord-maire, pour lui demander un certificat de santé qui lui permît d'entrer dans les villes environnantes. Ayant obtenu cette pièce sans diffi-

culté, il rassembla ses effets, puis il courut chez Sarah pour lui faire ses adieux.

Après avoir remercié ensuite M. Middleborne et sa famille de toutes les bontés qu'ils avaient eues pour lui pendant sa convalescence, il monta en voiture, et tourna le dos à la malheureuse cité de Londres, dont la mort parcourait encore les rues silencieuses.

A mesure qu'il s'en éloignait et qu'il respirait l'air des champs, ses esprits se ranimaient, ses membres prenaient une nouvelle force, tous ses sens paraissaient rajeunir, de sorte qu'en arrivant à Darkwood, il se sentit infiniment mieux qu'au commencement de son voyage.

Mais lorsqu'il entra dans la maison qu'occupait son père depuis la restauration, il eut le chagrin d'apprendre que le baronnet était parti depuis longtemps pour l'Irlande où il comptait demeurer chez un de ses amis jusqu'à ce que la peste eût entièrement cessé ses ravages.

Harrison proposa à Richard d'aller voir les ruines du château; le jeune homme secoua la tête, remonta en voiture et partit pour Oxford.

Arrivé dans cette ville, sans trop savoir encore l'accueil qu'on lui ferait, il se rendit chez Wilson. Celui-ci l'assura qu'il pouvait se présenter avec confiance à la cour, et il le conduisit chez la reine.

Catherine reçut son ancien vice-chambellan avec une grâce et une bonté toute particulière, et s'informa avec intérêt des moindres détails de son exil et de sa maladie.

Dans la soirée du même jour, Richard fut conduit par le grand chambellan dans le cabinet du roi.

— Ah! c'est vous, jeune homme? dit Charles, en prenant le premier la parole, vous venez sans doute demander votre grâce ?

La crainte et la confusion empêchèrent Richard de répondre.

— Bien, bien, reprit le roi en souriant, je vois à votre mine que vous ne seriez pas fâché que j'eusse oublié les paroles mordantes qui vous ont échappé dans un accès de mauvaise humeur. Je les ai oubliées en effet, et j'espère que désormais vous vous tiendrez mieux sur vos gardes.

Richard que cet accueil avait soulagé de ses appréhensions, commençait à parler, quand Charles l'interrompit en lui disant avec un air de bonne humeur:

— Laissons de côté ces expressions de regret. Si tous ceux qui parlent mal de moi, dès que je leur ai tourné les talons, étaient exilés de la cour, je pourrais tenir mon grand lever dans une guérite. D'ailleurs, j'ai oublié tant de services rendus que je suis obligé

en conscience de fermer les yeux sur quelques offenses. Votre père, le brave sir Georges, fut toujours un bon et fidèle chevalier ; je ne pourrais sans injustice refuser de pardonner à son fils deux ou trois paroles inconvenantes dont il se repent aujourd'hui.

En disant ces mots, le roi tendit sa main à Richard. Celui-ci la baisa respectueusement, et se retira non-seulement avec la satisfaction d'être rentré dans les bonnes grâces du roi, mais encore avec l'espoir d'obtenir un jour pour son père une place digne de son rang et de ses services.

CHAPITRE XXIX.

Un grand incendie se déclare à Londres ; Richard se rend dans la cité et est témoin des progrès effrayans du sinistre.

Quelques jours après, c'était le 2 septembre 1666, Richard se rendit au jeu de paume pour voir les préparatifs qu'on y faisait pour une grande partie à laquelle devait se trouver le roi. Il vit bientôt arriver lord Arlington qui lui dit qu'il venait de recevoir une lettre de l'Irlande, dans laquelle on lui annonçait le prochain retour de sir Georges. Enchanté de cette nouvelle, Richard alla en faire part à la reine, car il connaissait l'intérêt que sa maîtresse portait au baronnet depuis qu'elle avait appris ses malheurs; puis il alla promener ses rêveries dans ces mêmes jardins qu'il avait traversés après sa fuite de Gate-House.

Étant entré dans le parc de St.-James, au moment où le soleil disparaissait sous l'horizon, il regardait nonchalemment les élans, les daims et les cerfs qui broûtaient autour de lui, et il écoutait le ramage des oiseaux enfermés dans leurs cages, lorsque quelques personnes passèrent près de lui en causant avec vivacité et en montrant le ciel. Il tourna ses yeux du même côté et vit avec effroi qu'un vaste incendie venait de se déclarer dans la cité. Le ciel était couvert d'une lueur rouge produite par la réflexion du feu dans les nuages. Richard pensa aussitôt à son père qui pouvait arriver d'un moment à l'autre, et il résolut de se rendre immédiatement sur le lieu du sinistre.

Il retourna à Whitehall pour faire quelques changemens à sa toilette, et eut la mortification d'apprendre que la reine le demandait sur-le-champ. Rarement il avait eu occasion d'exercer ses fonctions de secrétaire; aussi fut-il vivement contrarié de l'ordre qu'on venait de lui apporter.

A peine eut-il achevé son travail qu'il courut sur le bord de la Tamise, et se jetant dans une barque, il se fit conduire dans la cité.

L'horizon s'étant ainsi agrandi à ses yeux, depuis que les arbres et les édifices ne bornaient plus ses regards, il put voir l'incendie dans toute son étendue,

dans toute son horreur. Une clarté, ou plutôt une lueur hideuse qui devenait mille fois plus effrayante en se réfléchissant dans les eaux de la Tamise, s'était répandue à dix milles à la ronde, tandis que l'embrasement, ainsi que le rapporte un témoin oculaire, s'élançait dans les cieux *en une flamme sanglante qui ne ressemblait en rien à la belle flamme de nos foyers.*

Comme il approchait du Pont de Londres, toutes les maisons qui le couvraient à cette époque étaient la proie de l'incendie qui décrivait ainsi un arc de feu d'une rive à l'autre et le ciel d'un rouge de sang qui s'étendait au dessus et qui semblait encore s'étendre au dessous par l'effet de la réflexion, donnait à toute cette scène l'apparence d'une immense sphère de feu dont la cité occupait le centre.

Plus de dix mille maisons brûlaient à la fois. L'horrible sifflement des flammes, le bruit des édifices qui s'écroulaient et qui faisaient trembler la terre, la chaleur intense et méphitique répandue dans l'atmosphère, et la pluie de feu qui tombait de tous côtés, comme si les élémens s'étaient déchaînés et se disputaient la possession du globe, tout semblait annoncer la fin prochaine du monde.

Il serait impossible de décrire la stupeur ou le vertige dont étaient saisis les malheureux habitans. On

les voyait courir çà et là en jetant des cris de détresse et poussant de lamentables gémissemens. De temps en temps ils s'arrêtaient devant une église ou une tour que les flammes dévoraient et ils se remettaient à fuir, quand l'explosion d'un bâtiment que l'on faisait sauter pour arrêter les progrès de l'incendie, les avertissait des dangers dont ils étaient entourés.

La plupart de ceux qui s'étaient imaginés que le monde et ses habitans allaient être engloutis par l'élément destructeur, se sentirent un peu rassurés, lorsque le vent, chassant les nuages ainsi que l'épaisse masse de fumée qui planait sur la ville, ils virent la lune alors dans son plein. Elle poursuivait sa course majestueuse avec un calme qui formait un contraste frappant avec la scène de désordre et de désolation dont la cité était alors le théâtre; et, semblable à l'arc-en-ciel montré à Noë après le déluge, elle paraissait aux yeux des habitans effrayés comme un signe que Dieu ne voulait pas encore détruire le monde qu'il avait créé.

Lorsque Richard fut un peu revenu de son étonnement et de l'effroi que lui avait causé cet affreux spectacle, il remarqua alors seulement le mouvement et la confusion qui régnaient sur la Tamise. Comme si le fleuve offrît la meilleure place de sûreté, tous ceux qui pouvaient se procurer une barque ou un

radeau, y faisaient porter leurs effets; et dans le trouble et la précipitation du moment, beaucoup de ces objets qu'on cherchait à soustraire aux flammes, étaient perdus dans les flots. On entassait les meubles à une telle hauteur qu'ils tombaient ou que par leur poids ils faisaient chavirer la frêle embarcation.

Richard suivait de l'œil les progrès de plus en plus rapides de l'incendie; il le voyait passer d'une rue dans une autre, traverser les places et envahir les bâtimens mêmes qui semblaient pouvoir braver sa fureur. Les étincelles emportées par le vent entraient dans les clochers de bois qui se trouvaient sur leur chemin; bientôt ces clochers ressemblaient à autant de pyramides de feu, puis tombant sur la nef de l'église, ils faisaient de celle-ci le noyau d'un nouvel embrasement.

En approchant du rivage, Richard vit un grand nombre de malheureux qui, ne voulant pas quitter leurs maisons avant d'en être chassés par le feu, sortaient par les fenêtres et se laissaient glisser le long d'une corde dans des barques; tandis que de pauvres pigeons, non moins attachés à leurs nids, voltigeaient autour des balcons et des croisées, jusqu'à ce que les flammes, atteignant leurs ailes, les fissent tomber dans le brasier qui s'étendait au-dessous.

La chaleur insupportable de l'incendie, les bouffées de fumée qu'apportait le vent et la pluie de feu qui ne faisait qu'augmenter, empêchèrent Richard de débarquer là où il en avait eu d'abord l'intention : il ne put se faire mettre à terre que beaucoup plus loin. Il demanda à quelques passans le chemin qu'il devait prendre pour gagner la rue d'Aldersgate; mais la confusion était telle, que personne ne voulait répondre à ses questions, et le fléau avait déjà fait de tels dégâts que ceux même qui connaissaient le mieux la ville eussent été fort embarrassés de s'orienter. L'élément inexorable dévorait tout ce qu'il rencontrait ; il faisait disparaître édifice sur édifice, et forçait les habitans épouvantés de fuir d'une rue dans une autre, comme s'il eût voulu chasser de Londres toute sa population et faire de cette ville un vaste amas de ruines.

L'horrible clarté que l'incendie projetait sur tous les objets permettait à Richard de lire le nom des rues qui étaient encore debout, et comme il savait à peu près la direction dans laquelle se trouvait celle qu'il cherchait, il y arriva sans avoir perdu trop de temps. Il vit avec joie que ce quartier avait été épargné jusqu'alors par le fléau, et il se dirigea vers la demeure de Middleborne. Il ne put s'empêcher de frémir en passant devant la maison où il avait été at-

teint de la peste ; elle était fermée et semblait inhabitée.

Pensant que ses services pourraient être utiles dans ce moment de crise, il frappa à la porte. On vint lui ouvrir, et il apprit que madame Middleborne était à la campagne avec sa famille, et que les personnes qu'il avait vues sur la terrasse n'étaient que des domestiques.

Rassuré par ces nouvelles sur le sort de ses amis, il reprit le chemin de Whitehall. Comme il ne connaissait la Cité qu'imparfaitement, le détour qu'il fit pour éviter l'incendie le conduisit précisément en face de l'église de Saint-Paul. Cet édifice ressemblait en ce moment à une montagne de feu : on eût dit que les flammes, qui s'unissaient en un immense globe au-dessus de la nef, menaçaient d'embraser même le ciel. Les pierres s'en détachaient avec éclat comme des grenades, le plomb fondu tombait en cascades et coulait dans les rues, et le pavé environnant brûlait les pieds de ceux qui osaient le fouler. Richard se hâta de fuir cet endroit si dangereux, et se frayant un autre chemin, il arriva à Whitehall, le corps épuisé de fatigue et l'esprit abattu par l'affreux spectacle dont il avait été témoin.

CHAPITRE XXX.

Richard retourne dans la Cité. — Il arrache Sarah du milieu des flammes. — Sir Georges est remis en possession d'un titre précieux qui lui avait été dérobé. — Mort de Sarah.

Richard s'étant levé le lendemain de bonne heure, se disposa à retourner sur le lieu de l'incendie. Il devait accompagner le roi et le duc d'York qui s'y rendaient avec de la troupe, afin de faire sauter des maisons sur différens points et empêcher ainsi le fléau de continuer ses ravages. Il monta donc à cheval, et, suivant les deux princes, il partit au grand trot.

Au-dessus de la ville embrasée on voyait une masse flottante de fumée qui pouvait s'étendre sur un espace de cinquante milles, et qui, suspendue dans les airs semblable à une bannière de mauvais

augure, cachait entièrement le disque du soleil. Comme ce nuage sinistre était parfois agité par le vent, des gens crédules et superstitieux le prenaient pour un voile funèbre ; et ils prétendaient voir une main qui sortait du ciel et qui le secouait en signe de colère.

Le vent qui soufflait de l'orient, continuant de pousser devant lui le torrent de l'incendie, une grande partie des habitans de Temple-Bar commençaient déjà à déménager. Un d'entre eux avait entassé devant sa porte une grande quantité de paille pour emballer ses effets ; une étincelle venant de la cathédrale de Saint-Paul tomba dessus et y mit le feu. Au milieu de la confusion causée par cet accident, un domestique ouvrit la porte d'une maison voisine, un coup de vent y fit entrer toute la paille embrasée, et le bâtiment devint la proie des flammes.

Le domestique fut probablement asphyxié par la fumée, car on ne le revit plus; mais peu de temps après on aperçut au balcon le plus élevé de la maison une femme qui paraissait âgée et souffrante. Elle regarda avec effroi les flammes qui s'échappaient par les fenêtres des étages inférieurs et rentra précipitamment dans la chambre comme pour chercher quelqu'autre moyen de se sauver.

Des voisins s'étant procuré une échelle, la placèrent contre le mur, et l'un d'eux se hasarda à y monter pour porter secours à la malheureuse femme. Mais au moment où il allait atteindre le balcon, le faîte d'une cheminée, qui s'était détaché de sa base, le rencontra dans sa chute et le renversa par terre, sanglant et mutilé ; et comme le reste de la cheminée menaçait à chaque instant de s'écrouler, personne n'osait plus entreprendre cette périlleuse entreprise.

Pendant ce temps le roi arriva avec son escorte ; il vit la vieille femme se précipiter de nouveau vers le balcon ; elle jeta un grand cri et rentra encore dans l'intérieur de la maison.

— Sauvez cette femme ! s'écria le monarque. Cinquante guinées à celui qui la sauvera.

Plusieurs des spectateurs répétèrent le même cri ; mais la vue de la cheminée qui était près de tomber, éloignait les moins timides. Cependant Richard s'était jeté à bas de son cheval et cherchait à percer la foule : il avait reconnu la femme en détresse. C'était Sarah !...

Arrivé au pied de l'échelle, il en saisit les barreaux avec l'énergie du désespoir, et en un instant il eut gagné le balcon. Il entra dans la chambre que remplissait déjà la fumée, et y trouva Sarah étendue sans force et sans mouvement. Elle le reconnut pour-

tant sur-le-champ, et faisant un effort sur elle-même, elle lui dit en lui montrant un étui en fer :

— Prenez, monsieur Richard, cela appartient à votre père... Mais que faites-vous?... Ah! laissez-moi, je vous prie... Autant mourir ici qu'ailleurs... Laissez-moi ; ne vous exposez pas pour sauver une vie désormais inutile...

Mais Richard ne lui répondait point, et l'emportait dans ses bras sur le balcon. Il se disposait à descendre, lorsqu'un épais tourbillon de fumée vint le dérober ainsi que son fardeau aux yeux des spectateurs, qui par leurs cris exprimaient la terreur dont ils étaient saisis. Quand il reparut, il était déjà au milieu de l'échelle, et continuait à descendre avec toutes les précautions que le plus grand sang-froid peut seul inspirer.

Enfin il parvint à mettre Sarah en sûreté; mais à peine l'eut-il déposée entre les bras d'autres femmes qui se trouvaient là, qu'épuisé de fatigue, presque aveuglé par les flammes et à demi suffoqué par la fumée, il chancela et tomba aux pieds du roi qui s'était approché de lui.

Lorsque notre héros reprit l'usage de ses sens, il se trouva dans la boutique d'un marchand, au-delà de Temple-Bar. Mais quelle fut sa surprise, quand

à la place du roi qu'il croyait encore présent, il vit son père. Le baronnet était arrivé la veille à Londres, et il se proposait de se rendre à Whitehall, quand on lui dit que le roi venait de passer avec plusieurs seigneurs de sa cour. Il sortit aussitôt et rejoignit l'escorte à l'instant même où Richard en descendant de l'échelle mettait le pied sur la terre.

— Mon cher enfant, dit sir Georges, tu as couru de grands risques! Avais-tu donc oublié que tu es mon fils unique, et qu'un jour tu dois être le soutien de ma vieillesse?

— Non, mon père, je ne vous avais pas oublié; mais à ma place vous en auriez fait tout autant.

Puis se tournant vers les personnes qui l'entouraient, il ajouta d'un air inquiet :

— Où est-elle? Je veux la voir.

— Elle est là, dans la pièce voisine, répondit le maître de la maison en montrant à Richard une porte au fond de la boutique.

— Mais qui donc est cette femme? demanda le baronnet.

— Mon père, c'est Sarah!

— Sarah! s'écria sir Georges au comble de la surprise. Il est vrai que les traits de cette pauvre femme ont dû bien changer depuis que je l'ai vue à la clarté d'un autre incendie... Mais, Richard, si tu

te sens en état de marcher, allons la consoler : elle a été blessée grièvement à la tête par un éclat de pierre, et sans doute elle t'attend.

Richard se leva, et s'appuyant sur le bras de son père, il entra dans la chambre, où Sarah était étendue sur un lit, la tête enveloppée d'un bandeau qu'une femme humectait continuellement avec une décoction de plantes.

— Approchez, monsieur Richard, approchez. Vous avez l'étui?

— Oui, Sarah! le voici, répondit Richard en tirant l'étui de sa poche.

— C'est bien. Vous le remettrez à votre père, et.....

— Voici mon père, reprit le jeune homme en montrant le baronnet dont Sarah n'avait pas encore remarqué la présence.

— Ah! c'est vous, sir Georges! Que le Dieu des miséricordes soit loué! Il n'a pas voulu que je meure avant que d'avoir recueilli de votre propre bouche ce pardon dont monsieur Richard m'avait donné l'assurance en votre nom.

Puis, regardant autour d'elle, elle sembla prier les personnes présentes de la laisser seule avec sir Georges. On comprit sa pensée, et il ne resta bientôt plus avec elle que le baronnet et son fils.

— Pauvre Sarah! dit sir Georges, en prenant dans ses mains celle que lui tendait la vieille, vous m'avez demandé votre pardon ; mais quel besoin en avez-vous? On ne peut pardonner qu'à celui qui a commis le mal avec connaissance de cause. Vous ne saviez ce que vous faisiez, pas plus qu'un enfant qui vient de naître. Ainsi tranquillisez-vous, ne pensez plus au passé et surtout ne vous fatiguez pas à parler. Vous avez absolument besoin de repos.

— De repos! reprit Sarah! Ah! ce n'est plus ici bas que je l'attends, mais dans un monde meilleur. Qu'est-ce que le repos en cette vie, sinon une trève momentanée à nos peines, à nos souffrances, pour en endurer ensuite de plus cruelles encore. Il n'est de repos véritable que dans le sein de Dieu : lui seul peut faire oublier le passé de manière à ne pas craindre l'avenir.... Sir Georges, je ne rappellerai pas ici le malheur qui m'a privée tout à la fois de mes biens et de ma raison : le Seigneur l'a ainsi permis ; que sa sainte volonté soit faite. Mais je crois devoir faire un retour sur cette époque de ma vie, où dans ma démence je vous poursuivais de mes malédictions. Vous ne vous trompiez pas en me prenant pour un espion ; en effet, malgré mon aversion pour Cromwell et ses satellites, c'est moi qui lui ai découvert le complot qui se tramait contre lui dans le château de

Darkwood ; c'est moi qui lui ai dit que vous y faisiez porter en secret une grande quantité d'armes destinées à armer les royalistes au jour de l'insurrection ; c'est moi qui ai forcé le colonel Lilburne a emmener votre fils prisonnier à Londres, et c'est d'après mes avis que le Protecteur a pris le parti de retenir l'enfant en ôtage pour le père. En voyant l'acquéreur de vos biens démolir le château et en employer les matériaux à la construction d'une autre maison, il me semblait qu'il n'allait pas assez vite en besogne, et pour achever l'œuvre de la destruction je fis de mon côté tout ce que pouvait faire le bras d'une femme. Je me croyais bien payée de mes peines, quand après une nuit de travail je parvenais à détacher une pierre des murs que j'avais maudits. Le sifflement des vents et les éclats de la foudre, loin de m'effrayer, ne faisaient que m'animer davantage ; il me semblait alors que j'étais l'instrument de la vengeance céleste, et j'entrevoyais avec une horrible satisfaction le jour où de tout l'édifice il ne resterait plus pierre sur pierre. Je ne sortais pour ainsi dire jamais que pendant la nuit ; et mes vêtemens de deuil, l'obscurité de la forêt et mon agilité naturelle me dérobaient toujours à vos poursuites. Vous me traquiez comme une bête fauve; mais Dieu protégeait la pauvre folle. Une foi je m'aventurai en plein jour

comme une mendiante, dans l'intérieur de votre château ; vous passâtes à côté de moi, sir Georges, sans me reconnaître. Après avoir joui des dons de votre générosité, je glissai inaperçue jusque dans votre cabinet : un désir de vengeance, mais sans but déterminé, m'y poussait. Je trouvai parmi vos papiers un titre précieux ; je m'en emparai, et dans la crainte qu'il ne tombât de nouveau entre vos mains, je partis aussitôt pour l'Écosse. Là, à l'extrémité la plus reculée de l'île, près du cap Wrath, je cachai avec soin le parchemin dans le creux d'un rocher dont le pied est baigné par la mer ; et je retournai dans les environs de Darkwood.

— En effet, dit le baronnet, peu de temps avant de mourir, un de mes amis, riche propriétaire du comté de Durham, voulant reconnaître un service important que je lui avais rendu, m'avait envoyé un mandat de quinze mille livres sterlings ; mais comme il craignait que le gouvernement de Cromwell ne me cherchât chicane, il m'avait porté sur le mandat sous un nom différent du mien, de sorte que tout autre à ma place pouvait, à la simple présentation de cette pièce, en toucher le montant. Je me doutais bien que j'avais été volé ; mais que pouvais-je faire? Je me résignai donc, en pensant à mon roi, à qui on avait pris

sa couronne ; et je finis même par oublier entièrement la perte que je venais d'éprouver.

— Eh bien ! continua Sarah, cette pièce que vous croyiez perdue M. Richard va vous la rendre.

Sir Georges ouvrit l'étui que lui présenta son fils, et jeta un coup-d'œil rapide sur le parchemin qui y était renfermé.

— Ma bonne Sarah ! s'écria le baronnet en reportant ses regards sur la vieille, et pouvant à peine maîtriser son émotion; comment vous témoigner ma reconnaissance ? Que puis-je faire pour vous ?

— Plus rien ; car je suis arrivée au bout de ma carrière. Le dernier voyage que j'ai fait en Écosse et que j'ai voulu faire à pied afin d'être seule, et la frayeur que j'ai éprouvée aujourd'hui en pensant que j'allais mourir avant de vous avoir rendu ce qui vous appartient, ont achevé d'épuiser mes forces. Dieu m'appelle à lui ; il veut me rejoindre à mon enfant.

Le baronnet et son fils donnèrent un libre cours à leurs larmes. Le premier surtout paraissait vivement pénétré, en contemplant, sur son lit de mort, cette femme dont il avait involontairement cause tous les maux, cette femme qui expiait alors si noblement un acte de vengeance qui ne pouvait lui être imputé, puisqu'il était le résultat de la démence. Aussi, s'il

avait pu, au prix des biens qui venaient de lui être rendus, rappeler la mourante à la vie, il en aurait fait à l'instant même le sacrifice.

Pendant qu'il s'abandonnait sans réserve à sa douleur, Sarah se préparait par la prière à paraître devant son Dieu. Le chapelain du duc d'York, qui était resté avec Richard et qui se trouvait dans la chambre voisine, fut appelé. Il donna à Sarah les dernières consolations de la religion, et bientôt l'infortunée sentit qu'elle n'avait plus qu'un instant à vivre. Elle tendit encore une fois sa main défaillante au baronnet, et lui dit :

— Vous m'avez pardonné, sir Georges ; que Dieu vous pardonne aussi les fautes que vous avez pu commettre envers lui. Cependant j'ai encore une grâce à vous demander; c'est d'être enterrée au milieu des ruines que j'ai faites.

Sir Georges lui fit comprendre par un signe que sa demande lui était accordée; et Sarah, levant les yeux au ciel, rendit le dernier soupir.

. . . . . .

Quelques jours après on vit sortir de Londres un convoi composé de deux voitures : l'une, entièrement close et tendue de noir, portait le corps de Sarah, l'autre renfermait sir Georges et son fils. Ils venaient de traverser ainsi la ville au milieu des dé-

combres encore fumans qui couvraient un espace de deux milles carrés : c'étaient les restes de plus de treize mille maisons et de quatre-vingt neuf églises, du nombre desquelles était la superbe basilique de Saint-Paul.

Harrison, que le baronnet avait fait prévenir par un courrier de sa prochaine arrivée, vint au-devant du convoi. Au moment où l'on entrait dans la plaine qui entourait le château, il faisait nuit. Sir Georges était descendu de voiture et suivait à pied le char mortuaire ainsi que son fils.

— Il faut avouer, dit le sergent, que les destinées de l'homme sont souvent bien étranges. Il y a quelques années et par une nuit semblable à celle-ci, nous suivions le même chemin, lorsque nous fûmes arrêtés par la rencontre de l'*Esprit noir*. Nous voulions alors l'exterminer, et aujourd'hui nous lui rendons les honneurs funèbres, comme s'il avait fondé et non détruit ce beau domaine, qui n'est plus qu'un monceau de cendres.

— Hélas! tu as raison, mon ami, répondit le baronnet; mais il n'en dit pas davantage, car il n'était pas disposé à causer; et l'on continua de marcher en silence.

Le lendemain, à la pointe du jour, on creusa une tombe au milieu de la grande cour du château;

le corps de Sarah y fut déposé avec tout le cérémonial d'usage, et on plaça au dessus une pierre sur laquelle Richard grava en peu de mots l'histoire de la folle.

On voyait encore cette pierre il y a un siècle; mais depuis cette époque, le temps a tout détruit et confondu les ossemens de Sarah avec les ruines de l'ancien château de Darkwood.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

		Pages
CHAPITRE I.	Le château de Darkwood. — Convoi nocturne.—L'Esprit noir.	1
— II.	L'auberge du Cygne. — Sarah la folle. — John le Colporteur. — Fâcheuses nouvelles.	10
— III.	Sir Georges Grandford — Son château sert de point de réunion aux royalistes. — Consternation des habitans de Darkwood.—Mesures prises par Harrison.	20
— IV.	Appel aux armes — Vains efforts de Harrison pour ranimer le courage de ses soldats.—Pourparler —La garnison ouvre les portes.—L'ennemi découvre les munitions.	30
— V.	Apparition de Richard dans la salle du festin.—Il cherche à tuer le Colonel — Sarah paraît à son tour. — Richard est emmené prisonnier.	40
— VI.	Noll est mis aux abois par Rowland.— Le Baronnet apprend le danger qui le menace. Il se retire dans la hutte de son garennier.	49
— VII.	Sir Georges quitte sa retraite. — Nouvelle apparition de l'Esprit noir. — Sir Georges rencontre un ami.	56

Pages

CHAPITRE VIII. Sir Georges et son ami sont surpris par un détachement de dragons. — Le baronnet, fait seul prisonnier, parvient à se sauver. Il entre au service d'un aubergiste. 65

— IX. Un dîner puritain. — Sermon du Dr Crainte de Dieu. — Le prédicateur est interrompu d'une manière aussi brusque qu'inattendue. — Sir Georges est reconnu. 74

— X. Souffances de sir Georges. — Il reçoit la visite de son hôte. — Délivrance inespérée. — Puissantes représailles du baronnet. — Il arrive avec le marquis d'Ormond à Ostende. 79

— XI. Richard arrive à la résidence de Cromwell. — Sa cour. — Portrait du Protecteur. — Il reçoit les félicitations des ambassadeurs français et des députés de l'armée d'Angleterre. 89

— XII. Richard est introduit dans le cabinet de Cromwell. — Lilburne reçoit l'ordre de conduire le jeune homme à Gate-House. — Le salon du Protecteur. — Réflexions des ambassadeurs français. 98

— XIII. Richard arrive à Gate-House. — Ses adieux au colonel. — Ruse qu'emploie Harrison pour le sauver. — Elle échoue, et Richard est mis aux fers. 107

— XIV. Richard sort du cachot. — Il accepte un rôle dans une tragédie jouée par les prisonniers royalistes. — Singulier dénouement de la pièce. 118

— XV. Le chanteur des rues. — Richard retrouve Harrison. — Il fuit avec lui et est reçu à bord d'un cutter royal qui le débarque à Ostende. 127

— XVI. Richard est reçu par son père. — Camp des royalistes. — Richard suit son père à Bruges et est présenté au roi qui écoute avec intérêt son histoire et celle du baronnet. 138

— XVII. Un souper chez le roi. — Le marquis d'Ormond apaise les créanciers qui

Pages

envahissent l'hôtel, en payant de sa propre bourse. — Le roi charge le baronnet d'une mission. 147

CHAPITRE XVIII. Sir Georges et son fils arrivent au camp espagnol. — Conseil de guerre présidé par un astrologue. — Les Espagnols sont repoussés, et Dunkerque est livré aux Anglais. 157

— XIX. Mort de Cromwell. — Charles II remonte sur le trône d'Angleterre. — Richard rejoint son père à Darkwood. — Triste état dans lequel se trouve ce château. — Encore l'Esprit noir. 166

— XX. Richard part pour Londres et se présente au roi. — Nommé vice-chambellan de la reine, il se rend à Hampton-Court. — Intérêt qu'il prend aux douleurs de cette princesse. 176

— XXI. Soirée donnée par la reine. — Elle est interrompue par un triste accident. — — Richard encourt la colère du roi et est obligé de fuir. — Il se retire dans une maison abandonnée. 185

— XXII. Richard est poursuivi. — Un pêcheur le tire du danger. — Il fuit vers la mer et s'embarque à bord d'un vaisseau hollandais qui le transporte à Rotterdam. — Rencontre d'un ami. 196

— XXIII. Les prédictions de l'Esprit noir s'accomplissent. — Histoire de Sarah. — Maladie de Richard. — Son départ de Rotterdam. 208

— XXIV. Richard passe la nuit dans une maison isolée. — Scène étrange dont il y est témoin. — Il s'embarque pour l'Angleterre et est arrêté comme espion. — Remis en liberté, il arrive à Gravesend. 219

— XXV. Richard apprend que la peste règne à Londres. — Il ne poursuit pas moins son chemin.—Aspect déplorable qu'offre cette ville. — Richard s'établit dans un des quartiers les plus maltraités par le fléau 231

Pages

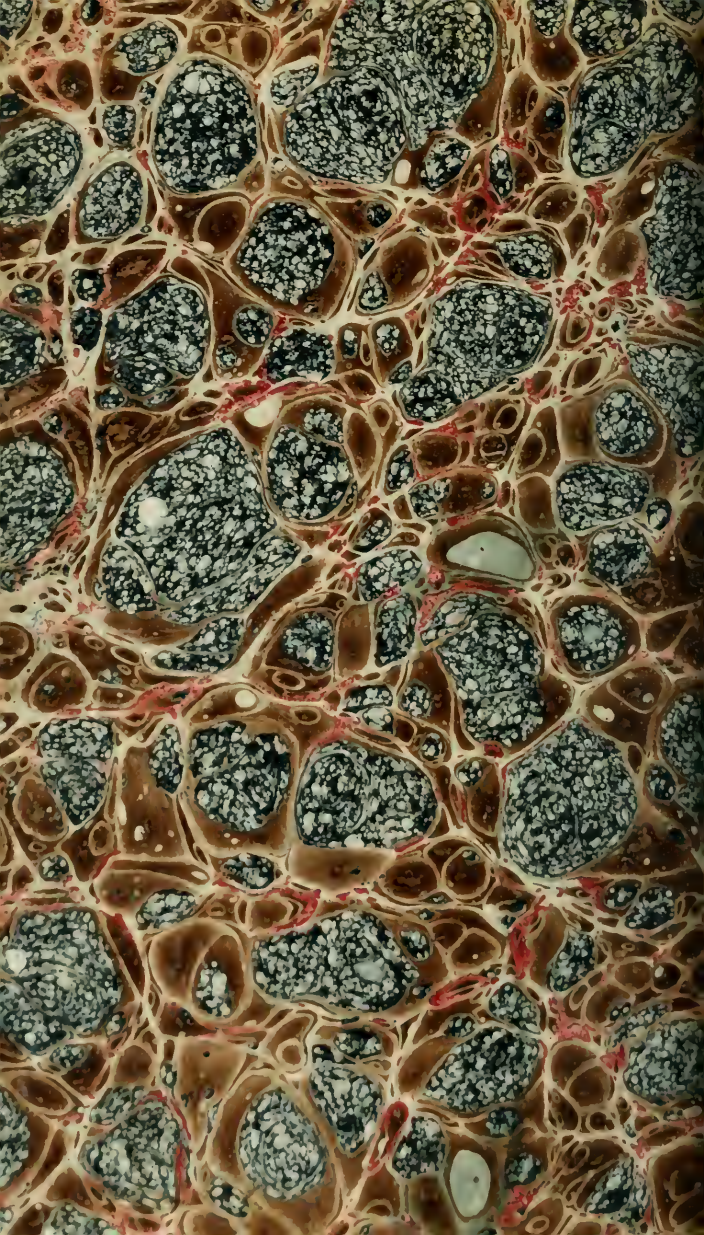
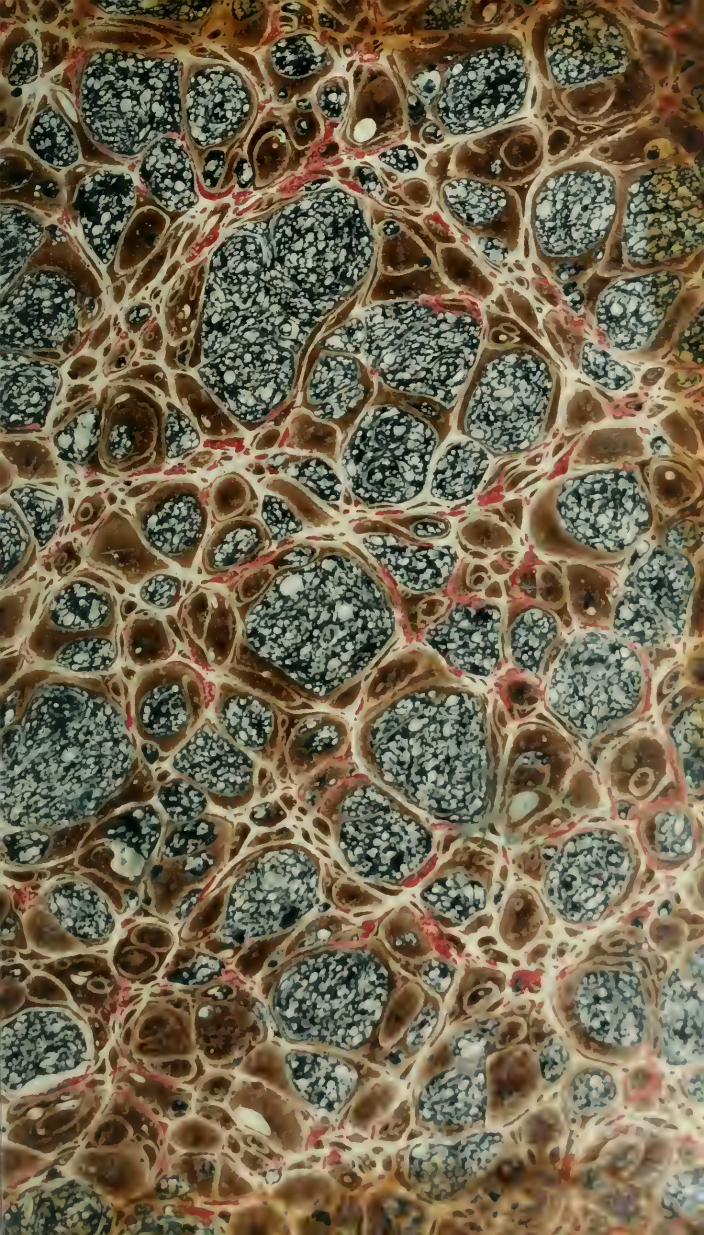
CHAPITRE XXVI. Scènes de nuit. — Richard rentre chez lui. — Au moment où il veut sortir de la maison, il apprend qu'elle est fermée et qu'il est obligé de vivre avec des pestiférés. 244

— XXVII. Richard est atteint de la maladie.— Ses souffrances. — Le médecin le condamne. — Le garde veut l'étouffer. — Il est sauvé par une apparition inattendue. 251

— XXVIII. Richard reconnaît son sauveur. — Il se rétablit et part pour Darkwood. — N'y ayant point rencontré son père, il se rend à Oxford et est présenté au roi qui lui rend ses bonnes grâces. 262

— XXIX. Un grand incendie se déclare à Londres. — Richard se rend dans la cité et est témoin des progrès effrayans du sinistre. 273

— XXX. Richard retourne dans la cité. — Il arrache Sarah du milieu des flammes. — — Sir Georges est remis en possession d'un titre précieux qui lui avait été dérobé. Mort de Sarah. 280

FIN DE LA TABLE.

Tours, Imp. de R. PORNIN et Cie.